This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PG
3958
F8
C5

~~56. 1. 24.~~

~~195 D. 26~~

PG3958. F8. C5

LES CHANTS

HISTORIQUES

DE L'UKRAINE

~~56.1.24.~~

~~195 D. 26~~

PG3958. F8. C5

LES CHANTS

HISTORIQUES

DE L'UKRAINE

SAINT-QUENTIN

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE DE JULES MOUREAU

LES CHANTS HISTORIQUES

DE

L'UKRAINE

ET LES CHANSONS DES LATYCHES DES BORDS

DE LA

DVINA OCCIDENTALE

PÉRIODES PAÏENNE, NORMANDE, TARTARE, POLONAISE ET COSAQUE

Traduits sur les textes originaux

PAR

A. CHODZKO

Chargé de cours au Collège de France

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1879

A Monsieur

ÉDOUARD LABOULAYE

HOMMAGE AFFECTUEUX DE L'AUTEUR

TABLE DES MATIÈRES

PÉRIODE PAIENNE

	Pages.
I. Yaroslavna	1
II. Comment le monde fut créé	4
III. Conversation entre la Lune et l'Aurore	5
IV. V, VI, VII, VIII. Les Clefs du ciel	6
IX. Dola	11
X. Les Noces du chardonneret	12
XI. Une fête d'animaux	14
XII. Funérailles d'un pâtre.	15
XIII. L'Abeille et la Vierge.	15
XIV. Réponse d'un oiseau	16
XV. Chanson de femme latyche	19
XVI. Chanson de femmes latyches	19
XVII. Laïmée	21
XVIII. Le Laboureur	22
XIX. Laïmée tutélaire	23
XX. Le Jour néfaste	24
XXI. Une excursion au ciel.	25
XXII. Le Coursier du dieu Perkouns	26
XXIII. La Chanson des nacelles	30
XXIV. Perkouns (la foudre)	32
XXV. La Martre	33
XXVI. Le Rameau	33
XXVII. La Fiancée	34
XXVIII. L'Alouette	34
XXIX. Hespérus	34
XXX. Le Chat	34
XXXI. Une bergère à un rossignol	34
XXXII. Boutade d'une Lituanienne	35
XXXIII. Le Chêne	35
XXXIV. Les Chevaux célestes.	37
XXXV. Le Soleil	37
XXXVI. Quatrain	38
XXXVII. Echantillon du texte latyche	39

PÉRIODE NORMANDE

Les Peuples slaves sous la domination des Rurik.	41
I. L'Enrôlement d'un équipage	45
II. Une flottille de corsaires.	46
III. Même sujet	46
IV. Le Départ d'une troupe à cheval	47
V. Une expédition par terre.	48
VI. Les loisirs d'un Pan	49
VII. Même sujet	50
VIII. Le Kniaze Roman	51
IX. Même sujet	51
X. Le Triage	52
XI. Le Chef pillard	53
XII. Pan Premyslny	54
XIII. Le Chef Khomnenko	55
XIV. Kniahnia d'Ivanko	56
XV. Le Comfort d'un propriétaire territorial	57
XVI. Les Brigandages d'un chef	57
XVII. Souvenir d'un meurtre	58
XVIII. Le Nid d'un brigand	59
XIX. Même sujet en polonais.	60
XX. Hospitalité princière	62
XXI. Concessions territoriales.	64

PÉRIODE TARTARE

	Pages.
I. Kovalenko le propriétaire	65
II. Une captive volynienne.	70
III. Même sujet	71
IV. Le Rachat d'un prisonnier cosaque	72
V. Une moissonneuse	73
VI. Le Guet dans une forêt.	74
VII. Même sujet	76
VIII. Id	77
IX. Baïda	78
X. Les Steppes après une bataille	77
XI. Le Hetman Liman	80
XII. Maroussia la Blogouslavka	81
XIII. L'Ukraine s'assombrit	83
XIV. Une embarcation turque.	85
XV. Un rapt	86
XVI. Le Frère et la Sœur	87
XVII. Une mère	88
XVIII. Un mauvais père	89
XIX. Même sujet	91
XX. Id	92
XXI. Un rapt et un meurtre	94
XXII. Un suicide	95
XXIII. Edigué	97

PÉRIODES POLONAISE ET COSAQUE

I. La Fille de Yaguello	109
II. La Prise de Varna par les Cosaqnes	110
III. Le Siège de Çaregrad	119
IV. Le Roi des Russiens	120
V. Un duel avec le Çar des Turcs	121
VI. Ivanko et le Çar turc	122
VII. Stratégie d'une mère	123
VIII. Une attaque repoussée	124
IX. Le Siège de Lvov	127
X. Le Siège de Kamienieç, de Khoçime et de Zvonine.	126
XI. La Rançon de Lvov	127
XII. Incursions de Lanckoronski	135
XIII. L'Hetman Dimitri Wiszniéwieçki	137
XIV. Gan Siwgovski	141
XV. L'Hetman Zborovski et la bourrasque Khvila	143
XVI. L'Hetman Bogdanek	148
XVII. La Mort de l'hetman Théodore Bezroduy	150
XVIII. L'Hetman Nečai et Pan Boreyko	151
XIX. Le Cosaque Holota	154
XX. Modus vivendi	157
XXI. Retour d'une maraude en Crimée	158
XXII. Sauve qui peut	158
XXIII. Le Cheval du Cosaque	159
XXIV. Même sujet	160
Chants relatifs à Bohdan Chmielniçki	161

APPENDICE

I. Les Conquêtes de la charrue polonaise, par Szaynocha	I
La Colonisation polonaise dans les provinces sud-occidentales russiennes, par P. Koulisz	XV
II. Les Cosaques et les colonies polonaises en Ukraine, par P. Koulisz	XXXII

LA

CHANSON HISTORIQUE

DES

POPULATIONS DU BASSIN DU DNIÉPER

PÉRIODE PAÏENNE

I

YAROSLAVNA CONJURE L'AIR, L'EAU ET LE SOLEIL

C'est une chanson qui se trouve dans le texte du poëme : *la Légion d'Igor*, le seul et unique poëme que nous possédions en fait d'épopée antique de l'Ukraine. Plusieurs slavistes, des plus compétents en la matière, pensent que l'auteur du poëme était non-seulement contemporain, mais aussi témoin oculaire des événements qu'il raconte. On sait que la défaite d'Igor eut lieu en 1185 de notre ère.

On entend la voix de Yaroslavna;
On dirait un coucou invisible, elle gémit dès le matin.
« Je m'envolerai, chante-t-elle, tout le long du Dounaï,

« Je *tremperai ma manche de castor, dans la rivière* de Kaïala.
« J'en essuyerai les plaies saignantes sur le corps roidi [d'Igor. »
Yaroslavna, dès le matin, pleure sur les remparts de Poutivle.
Elle s'écrie : « O (grand dieu des vents) Vetrillo,
Toi, Seigneur, pourquoi souffles-tu avec tant de violence ?
Pourquoi portes-tu les flèches du Khan de Polovçy ?
Pourquoi les pousses-tu avec tes ailes infatigables
Vers les guerriers de mon jeune prince ?
N'en as-tu pas assez de voguer dans les airs,
D'y planer tout haut hurlant sous les nuages,
Berçant les navires sur la mer bleue? [du steppe? »
Pourquoi, Seigneur, fais-tu traîner mes joies sur les ronces
Yaroslavna, dès le matin, pleure sur les remparts de Poutivle.
« O (dieu) Dniéper, le glorieux, le majestueux et le saint (1).
D'outre en outre tu as percé des monts rocailleux,
Et tu roules tes eaux à travers les steppes de Polovçy,
Toi qui jadis, sur ton sein, caressais les flottes de Sventoslav,
Qui les conduisis heureusement jusqu'au camp de Kobiak,
Souffle, Seigneur, fais aborder heureusement mon jeune [maître !
Ordonne à tes vagues de l'amener jusqu'à moi,
Ne me fais pas pleurer tous les matins, regardant la mer ! »
Yaroslavna dès le matin pleure,
Du haut des remparts de Poutivle elle invoque :
« O Lumineux, toi, trois fois lumineux soleil !
Tu nous réchauffes, tu es beau pour tous,
Pourquoi, Seigneur, dardes-tu tes rayons brûlants,
Sur les guerriers de mon Igor ?
Au milieu des plaines arides, privées d'eau,
Haletant de soif, ils voient leurs arcs desséchés se détendre,
Et leur carquois s'emplir de sable ! »

Cette adjuration, précieuse épave de poésie hiératique chez les Slaves païens, est du domaine de la sorcel-

(1) Le texte dit : SLAVÛTICU de Slava qui signifie gloire, majesté et fête religieuse.

lerie. Ils croyaient autrefois que, pour se rendre favorables les éléments de l'univers, il fallait commencer par entrer en union avec ces éléments. La manche en peau de castor du veston de Yaroslavna, trempée dans le fleuve, produisait le même effet que l'image de la sainte Vierge plongée dans les eaux du Bosphore. Le bon Nestor ne doute pas non plus de l'efficacité du remède. Il raconte comment le patriarche Photius et l'empereur Michel, (en 866), attaqués inopinément par les pirates varégo-russes, ne virent d'autre salut que de recourir à la protection de la sainte Vierge. A cet effet, l'un et l'autre, personnellement, allèrent prendre le manteau de l'image miraculeuse de Notre-Dame de Blacherna. Après avoir passé toute la nuit en prières, ils portèrent ce manteau sur la grève pour le tremper dans les eaux du Bosphore. (*Rizę v rekou umočiše.*) L'annaliste ajoute : « L'air était calme et la mer unie. Soudain, l'orage éclata, le vent, souffla, d'immenses vagues, s'étant soulevées, bouleversèrent les navires de la Russie athée (*bezbožna*). Lancés contre le rivage, ils s'y brisaient au point qu'à peine si quelques hommes échappèrent au désastre pour rentrer chez eux. » Aucun des commentaires d'Igor n'a cité ce passage, qui, on le voit, donne le fin mot du chant de Yaroslavna. C'est une incantation païenne. Dans le récit bien connu de la *Défaite de Mamaï*, il y a une prière chrétienne imitée de cette adjuration de Yaroslavna.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

« Descendons au fond de la mer.
« Extrayons-en du sable menu, nous le sèmerons.
« Ainsi une terre noire se fera pour nous.
« Le ciel clair et un soleil brillant,
« Un soleil brillant et une lune claire,
« La lune claire et une aurore rayonnante (1),
« L'aurore rayonnante et les étoiles mignonnes. »

B.

Autrefois il n'y avait ni le ciel ni la terre,
Ni le ciel ni la terre, mais seulement une mer bleue.

(1) Afanasiev, *Poet. Vozr.* vol. III p. 738.

Et, au milieu de la mer, s'élevaient deux chênes.
Deux colombes y descendirent,
Deux colombes perchèrent sur deux chênes,
Et elles se mirent à délibérer entre elles;
A délibérer et à dire :
« Comment faire pour créer le monde? »
Allons jusqu'au fond de la mer,
Apportons-en du sable fin,
Du sable fin et de la pierre bleue.
Nous sèmerons du sable,
Nous soufflerons sur la pierre bleue,
Du sable fin (seront produits) : la terre noire,
Les eaux fraîches, le gazon verdoyant.
De la pierre bleue : — le ciel azuré, le soleil lumineux
Le soleil lumineux, la lune claire,
La lune claire et toutes les étoiles. »

On voit qu'il n'y a dans ces pièces rien d'analogue avec les traditions cosmogoniques des pays voisins du Dniéper, comme la Lituanie et la Finlande. Ce sont des légendes puisées dans la tradition orale, foncièrement slave qui se trouvent aussi chez les peuples illettrés de Bulgarie, de Serbie, de Kraïna et de Montenegro. (*Voy. Časop. Česk. Musea de 1866.*) Le créateur après avoir retiré du sable du fond des eaux crée la terre et la laisse surnager sur l'abîme. (*Art.* Erben.) La création selon le *Kalévala* ressemble au mythe lituanien.

III

CONVERSATION ENTRE LA LUNE ET L'AURORE (1).

La Lune marchait, elle traversait le ciel,
Et, chemin faisant, elle rencontra l'Aurore brillante.

(1) SAKHAROV. III, p. 22.

« Salut, Aurore, où as-tu été? — chez Dieu?
« Où as-tu été? en quel endroit dois-tu t'arrêter (1)? —
« Où dois-je m'arrêter? Chez maître Ivan;
« Chez maître Ivan, au milieu de la cour de son manoir.
« Oui, dans la cour de sa demeure à lui.
« Car, dans sa demeure, il y a deux joies:
« La première joie — marier son fils,
« La deuxième joie — marier sa fille.
« Marier le fils, le brave,
« Marier la fille, la jeune. —
« S'il en est ainsi, porte-toi bien.
« Non pas toi seulement, mais avec ton père et ta mère,
« Et avec votre cher Dieu, vous et tous vos parents,
« Avec Jésus-Christ et avec la sainte Famille! »

IV

LES CLEFS DU CIEL (2).

Ouraï (3) appelle sa mère,
« Viens, lui dit-il, donne-moi les clefs
Pour ouvrir le ciel,
Pour en faire sortir la rosée,
La beauté des jeunes filles.
Or, la beauté des jeunes filles,
C'est comme de la rosée d'Été;
Dans du miel elle s'imbibe (*potapaïé*)

(1) *De mayété Stati.* L'aurore est ici, comme chez les Grecs et chez les Romains, messagère du Dieu. Elle doit aller et présider aux mariages que Dieu a bénis. Les derniers quatre vers de la chanson s'adressent au maître de la maison où se chante la *Kolendka.*

(2) A. D., I, 330.

(3) *Ourai* (de *ou*, « près, auprès de, » et *raï* « paradis ») est synonyme de *Vorotar*, « portier, » nommé plusieurs fois dans les variantes de ce chant, citées par A.-D. — La mère d'Ouraï pourrait être identique à la *maïka* « mater deorum » de la mythologie bulgare, autrement Ouraï n'aurait pas de sens intelligible.

Dans du vin elle disparaît (*virinaïé?*). »
Ouraï appelle sa mère,
« Viens, lui dit-il, donne-moi les clefs
Pour ouvrir le ciel,
Pour en faire sortir de la rosée,
La beauté des jeunes garçons.
Or, la beauté des jeunes garçons
C'est comme de la rosée d'Automne ;
Dans des résines elle s'imbibe,
Dans du goudron elle disparaît (*virinaïé?*). »

Il y a du vague et de l'incohérence dans le sens de quelques expressions de cette kolendka, qui, certainement, appartient à une époque préchrétienne. L'idée fondamentale en est empruntée au panthéisme indo-slave : toutes les créatures puisent leurs énergies vitales à une même source de lumière et de chaleur, qui se renouvelle avec l'arrivée de chaque printemps. Les dix-huit vers de la chanson sont encadrés dans deux strophes dont chacune compte huit vers, ou deux quatrains, plus un vers de refrain. La première strophe se chante, ce me semble, par un chœur de jeunes garçons et la deuxième par un chœur de jeunes filles.

Le ton badin du deuxième quatrain jure avec le sérieux des contenus du premier quatrain de chaque strophe. Ceux-ci sont, ce me semble, plus anciens et païens encore, tandis que ceux-là sont comparativement plus modernes et chrétiens déjà. C'est de l'humour à la façon de l'Ukraine.

Le goudron et la résine, produits de forêts de bouleaux et de sapins, qui abondent sur les bords du haut Dniéper, ont trait à une pratique autrefois fort en usage chez les Cosaques Zaporogues. De propos délibéré, ils

barbouillaient avec du goudron les couleurs éclatantes des étoffes et des galons de leurs costumes, soit pour les rendre imperméables et à l'épreuve des intempéries de la saison, soit pour faire voir le peu de cas qu'ils faisaient des richesses.

V

LES ADIEUX (1)

..... Attends mon arrivée, chère amie, et cours à ma rencontre :
Quand le VENT se mettra à souffler dans les steppes,
Et à y briser des plantes sauvages et des roseaux,
Quand la NUÉE se mettra à descendre sur le Dniéper.
Et à ranimer le vieux Dniéper avec des pluies !
Attends-moi, ma chère, accours à ma rencontre,
Quand la foudre se mettra à tonner sous le ciel,
Et à y entasser éclairs sur éclairs !
Attends-moi, ma chère, accours à ma rencontre,
Quand mon cheval noir amènera (mon âme),
Et le VENT-FORT (2) apportera mes ossements,
Viens alors interroger le VENT-FORT, demande-lui :
Mais où est-il donc le jeune Cosaque, qu'est-il devenu ?
Le Vent-Fort sifflera cette réponse ;
« Le squelette du Cosaque tué gisait étendu,
« Dans le steppe, derrière des buissons d'osier,
« Or, le voyant oublié sur une terre étrangère,
« Je rapportai les os du Cosaque dans son pays natal ! »

(1) Ambr. *Metlinski Narod. You'žn. Rousk. Piesni*, Kiev 1854 (p. 432).
(2) Bouïny-Veter.

VI

UNE CANNE ORPHELINE (1)

Une canne grise nageait dans l'eau,
Appelant sa mère bien-aimée.
— « Viens, chère mère, viens à moi,
Donne-moi un conseil, à moi pauvre orpheline ! »
— « J'aimerais bien aller chez toi, chère enfant,
Mais la terre humide s'appesantit sur ma poitrine,
Mes yeux noirs se sont fermés à tout jamais, pour d'éter-
[nelles nuits.
Le sang a collé mes lèvres, je ne puis parler !
Sois humble, mon enfant, tu es à l'étranger.
Prie qu'on t'y donne de bons conseils. »
« Chère mère, j'ai beau d'être ici humble et soumise.
Maintes fois je leur ai demandé leur avis, [phelins.
Mais un étranger n'a pas de conseils à donner aux or-

Ralston, dans son intéressant livre (2), donne plusieurs détails sur le mythe polonais relatif au dieu *Žyvy*, génie de vitalité, qui se transforme parfois en coucou. Ici la jeune fille, métamorphosée en canard, se plaint contre le manque de sympathies qu'elle a éprouvé dans des pays étrangers. Ces métamorphoses se rencontrent souvent chez les peuples aryas. Le coucou de la tradition slave est une veuve inconsolable, comme le rossignol chez les Grecs anciens.

(1) Sakharov, l. c., p. 23.
(2) *The Songs of the Russian People*, p. 214.

VII

LES OISEAUX DE PARADIS (1)

La montagne rocheuse se plaignait
De ce que le gazon ne l'a pas revêtue,
Et de ce que seulement quelques ceps de vigne y croissent.
Une belle Panna qui gardait le vignoble,
S'y endormit une fois.
Des oiseaux du paradis y arrivèrent.
Ils se mirent à becqueter les grappes,
Et ils éveillèrent la gardienne.
Aussitôt qu'elle eut aperçu le dégât,
Elle se mit à écarter les oiseaux avec sa manche,
« Allez-vous-en, oiseaux du paradis !
Nous aurons besoin de vin pour nous-mêmes :
J'ai un frère et une sœur à marier,
Et moi-même je me suis fiancée déjà.

L'oiseau du paradis *Zar-Ptiça*, qui vient toutes les nuits dévorer les pommes d'or, fait le sujet de plusieurs contes populaires (2). C'est un *alter ego* du dragon enchanté du jardin des Hespérides de la mythologie grecque.

VIII

UN CERF POURVU DE NEUF CORNES (3)

(*Kolendka*)

Belle chênaie, pourquoi tes feuilles murmurent et fré-
[missent-elles ?
— Comment ne pas murmurer, ni me plaindre,

(1) SAKHAROV, I, p. 269.
(2) Voy. mes *Contes des pâtres et des paysans slaves*.
(3) A. D., l. c., p. 34.

Je suis hantée par un étrange animal,
Par une bête fauve pourvue de neuf cornes!
La dixième corne supporte un vase sacré.
Sur ce vase s'élève un siége d'or,
Une fillette s'y dandine,
Elle peigne ses beaux cheveux,
Qui descendent en cascade sur la table...
Elle les laisse flotter au gré des vents!...
Jeune Cosaque, prends garde, n'y entre pas brusquement.
N'y fais pas ouvrir les volets.
Ne laisse point y pénétrer des bouffées de vent,
Ni des rayons d'un soleil ardent.
Car le vent défriserait la chevelure
Et le soleil hâlerait les joues de la fillette!

Dans une autre variante (1), le cerf est couronné d'un bois de neuf branches, qui servent de piédestal à un tabouret. Un jeune homme qui y est assis, chante en s'accompagnant d'une guzla. Son père accourt pour l'avertir d'une invasion des Tatars, que le jeune homme disperse aussitôt qu'il a monté son cheval.

Les éditeurs A. D. font remonter la date de ce chant au règne des Rurik sur le Dniéper, mais ils avouent n'avoir aucunes données sur le sens mythique de cette kolendka.

IX

DOLA (2).

Dans une heure néfaste, ma mère me mit au monde,
En me donnant pour compagne une Dola. « Va-t'en lui [dis-je, Dola,

(1) Pauli, Piesni ludu rusk., I, p. 165.

(2) Čoubinski, *Ethnogr.*, p. 475. *Dola*, heur, *zla dola*, malheur, et *dobra dola*, bonheur, *niedola*, infortune.

Détache-toi de moi, méchante Dola, va te noyer! —
Ne me suis plus pas à pas. Je suis si jeune encore!
Veux-tu donc que j'aille me jeter dans une rivière? »
— « Le matin, si tu vas puiser de l'eau, je t'y suivrai [aussi. »
— « Laisse-moi et va-t'en rôder au milieu des bois.
Ne me suis plus pas à pas. Je suis si jeune encore! » —
« Quand même je serais dans les bois, tu ne m'échapperas [point.
Tu y viendrais couper tes branches d'obier, je te saisirai. »
— « Va-t-en, quitte-moi, va t'égarer dans les champs.
Détache-toi de mes pas. Je suis si jeune encore! »
— « Quand même je serais égarée dans les champs,
Je m'accrocherais à toi, quand tu y moissonneras tes [froments. »
« Va-t'en, misérable Dola, va te sanctifier à l'église. » —
« Mais quand tu viendras prier Dieu, je te suivrai tout de [même. »

Il y a une ode d'Horace où le souci, *cura*, s'acharne à poursuivre l'homme partout, à l'instar de la Dola du chant qu'on vient de lire.

X

LES NOCES DU CHARDONNERET (1).

Un chardonneret épousait une chardonnerette,
Jolie, accorte, fort bien mise, donzelle.
Le tâon se jeta sur un sansonnet et le blessa de son aiguillon.
Après une lutte acharnée, le tâon prévalut.
Une mouche attaqua un hanneton,
Atteint dans les antennes, vaincu,

(1) Čoubinski, l. c. — Ce numéro, sa variante et le XI° appartiennent à l'épopée animale.

Le hanneton dégringola en bas, les deux ailes étendues.
La corneille, épouse sans reproche, balaya la maison.
Le hibou, assis à table, louchait.
La pie, coquette et friande des repas de noce,
Se mit à crier : Vive la compagnie ! —
Alors la corneille commença à danser.
Le corbeau la poussait en avant avec un bâton.
Les demoiselles de noces, fauvettes, dansaient gaîment,
Elles se plaignaient de ce que leurs têtes n'étaient pas [huppées.
Le chardonneret se maria, mais sa mariée disparut!
Il la cherche partout, il s'enquiert.
Un pierrot, ami du chardonneret, dit :
« Tu la trouveras dans le feuillage de cet obier, là-bas ! »
Le chardonneret, retroussant son pantalon jusqu'aux ge- [noux,
Fouille partout, et enfin retrouve la chardonnerette auprès [d'un Allemand (*sic*).
Il la ramène chez lui, la fait s'asseoir, à ses côtés,
Avec force reproches, force remontrances.

MÊME SUJET.

Deux coqs battaient en grange des seigles et des pois,
Deux poules emportaient les grains au moulin,
Maître corbeau meunier versait la farine dans le bluteau.
Le pierrot l'aida à travailler.
La pie aux côtes blanches râclait du violon,
La mésange s'amusait à danser, [pantalon,
Le chardonneret, perché sur le poële, se raccommodait le
Tout son argent fut dépensé pour la noce.
En cherchant sa femme il fut tout mouillé de rosée.
Maintenant il cherche un bâton pour punir la mésange.

Les populations lithuaniennes, limitrophes de la Petite-Russie, surtout celles qui habitent les côtes de la mer

Baltique, sont incomparablement plus riches en chants de cette sorte que les Malorussiens. Chez ceux-là, non-seulement l'homme, mais les éléments de la nature, ainsi que les arbres, les plantes, les poissons, les insectes, les oiseaux, les animaux, ont chacun quelque quatrain qui les concerne. Les noms des divinités mythologiques slaves, dont parle Nestor, excepté le nom de *Péroun*, ont disparu de la tradition orale des bords du Dniéper. Mais si les noms sont oubliés ou changés, l'esprit des croyances antiques, le culte de la nature, reste jusqu'ici ineffaçable dans la mémoire du peuple illettré de deux pays. Le Péroun d'Ukraine ne diffère aucunement de Perkuns de Lituanie; l'un et l'autre sont armés de la foudre et tiennent le plus haut rang dans la hiérarchie des dieux. Outre ce trait de ressemblance entre les deux mythologies, elles offrent beaucoup d'analogies prouvant l'identité de leur source. Comme par exemple:

XI

UNE FÊTE D'ANIMAUX (1).

Des petits oiseaux célèbrent une noce.
La grive court en pleurant;
Elle pleure et se cherche un compagnon,
Pour aller ensemble à la fête.
Le lièvre pose ses pattes de travers,
A force de piétiner, il aplanit le chemin.
La loutre, avec ses ongles coupés court,
Soutiendra le traîneau des jeunes époux.

(1) Sprogis, l. c., p. 88.

La bergeronnette, en dame de bonne compagnie,
Fera les honneurs de réception.
La pie, grâce à la longueur de sa queue,
Aidera à desservir la table du repas de noce.
Les poussins de corneille, couleur gris cendré,
Avec leurs becs, aideront à préparer du hachis de viande.

XII

FUNÉRAILLES D'UN PATRE (1).

Le berger a trépassé,
Tous les bergers le pleurent.
Ses porcs lui creusent une fosse à coup de groin.
Sous un bouleau nain,
Le coucou lui sonne la cloche
Du haut d'un sapin desséché,
Le pivert lui sculpte la croix mortuaire.
Tous les petits oiseaux prient pour son âme! —
Une mésange s'envole pour en informer
Le père et la mère du défunt,
Et déjà une de ses chèvres escalade le ciel
Pour s'en plaindre à Dieu (Perkuns).

XIII

L'ABEILLE ET LA VIERGE.

Les deux protégées du Bonheur (*Laïmée*)
Sont l'abeille et la jeune fille.
Aussi l'une et l'autre entrent-elles
Dans la maison préparée d'avance pour elles.

(1) Sprogis, l. c., p. 203.

Gardez-vous bien de la leur refuser!
Perkuns (Dieu) a décrété ainsi. [destinée.
L'une et l'autre doivent habiter une maison qui leur est

XLV

RÉPONSE D'UN OISEAU.

Mésange, pinson, dites-nous,
Où sont-ils vos petits oisillons?
Ils sont sur l'autre rive de la Dvina,
Sur une branche de chêne.
La Mère des vents les y berce,
La Mère des vents chante pour les endormir.

Ces quatre pièces sont extraites d'un recueil de chansons des populations latyches qui confinent aux Slaves du bassin du Dniéper. (Voy. SPROGIS.)

Les populations lituaniennes habitent, depuis des temps immémoriaux, toute l'étendue du littoral baltique compris entre le bassin de la Dvina occidentale, au nord, et celui de la Vistule au sud. Ces deux bassins se trouvent séparés l'un de l'autre par l'intermédiaire d'un troisième, celui de la rivière de Némène, laquelle se jette aussi dans la mer Baltique. Nonobstant l'identité d'origine ethnique et l'homogénéité des tendances nationales de toutes les fractions de la race lituanienne, il y a trois nuances de langue et de mœurs à distinguer entre elles :

1. La peuplade de la Vistule, ou les *Prousses*, limitrophe de Pologne et voisine des possessions allemandes, s'était, avant ses autres sœurs de race, ressentie de l'influence

du christianisme. Les Prousses, baptisés par des prêtres allemands et, au nom de la sainte Vierge, subjugués par les chevaliers teutoniques, furent peu à peu germanisés, et enfin disparurent, après avoir donné leur nom à cette contrée de l'Allemagne qui les a dominés et absorbés dans son sein. Aujourd'hui, il nous reste peu de données sur les Prousses païens.

2. La peuplade de Némène, c'est-à-dire les *Lituaniens* proprement dits, y compris les *Samogitiens*, a été plus heureuse. Ses chefs, pour la plupart hommes naturellement doués de génie militaire, réussirent *proprio motu* à arrêter les empiétements ultérieurs de l'invasion germanique chez eux. Ils firent plus : pendant deux siècles consécutifs, la Lituanie, à elle seule, tenant en échec les hordes mongoles, ne leur permit jamais de venir s'établir en Europe en-deçà du Dniéper. En épousant la dernière héritière des Piastes, le chef de la dynastie des Jaguellons, dès lors acceptée par la Pologne, légua au royaume uni sa divine mission de sauvegarder les intérêts chrétiens et politiques de l'Europe civilisée contre l'Asie. Grâce à l'amour de ses institutions nationales, le peuple de la Lituanie a pu conserver maintes traditions orales sur son paganisme et ses mœurs antiques maintenues jusqu'à nos jours dans des chants et des récits populaires. Ceux-ci sont déjà recherchés par la science moderne et peuvent servir à illustrer les chroniques polonaises et allemandes qui traitent de l'histoire de Lituanie.

3. La peuplade lituanienne du bassin de la Dvina se donne le nom de *Latyche*. Pendant longtemps, on la croyait dégénérée et manquant de documents relatifs à

l'histoire de son passé lituanien. Heureusement, il n'en est rien. Les Latyches, aujourd'hui encore, se rappellent leur mythologie d'autrefois, mieux que les Lituaniens et les Samogitiens. Ces réminiscences sont si remarquables, par leur contenu et leur nombre, qu'il s'est formé, dans la ville de Mitava (1844), une société allemande *des amis des Latyches*, dont le but est de recueillir ces précieux débris. Il y a dix ans, un philologue lituanien, né d'une mère d'origine latyche, J. Sprogis (1), publia, à Vilna, 1,150 chants latyches et 50 énigmes latyches, reproduisant les textes avec une excellente traduction russe en regard. J'essayerai d'en donner ici plusieurs extraits, parce qu'ils sont moins généralement connus que les chants publiées par Rheza (2), Donaleitis, etc., et parce que le naturalisme qui les caractérise se reflète aussi dans la poésie orale de l'Ukraine. En comparant les chants du peuple de l'Ukraine avec ceux des peuplades lituaniennes, je fus frappé d'un fait dont il serait curieux de rechercher la raison d'être : en Ukraine et, en général, chez les populations ruthènes, la mythologie païenne n'a laissé de traces que dans les chants laïques, tels que les kolendka de Noël, de Saint-Jean, de baptême, de naissance, du jour de l'an, etc. Au contraire, les chants de cette catégorie, en Lituanie, se conforment à l'enseignement de l'Église chrétienne. Les réminiscences mythologiques en sont bannies, mais elles abondent et surabondent dans les chansons laïques.

(1) Pamiatniki Latyškaho narodn. tvorčestva *sobr. i izdannyïa Ivanom* Sprogisom, 1868, Vilna 8o, pp 320.

(2) Dainos oder Lithauische Volkslieder herausgeben von L. J. Rheza, Kœnigsberg.

Les Latyches ont cela de particulier que, chez eux, ce sont leurs femmes qui s'occupent de poésie; elles la composent et elles la chantent.

XV

... Quand cette chanson aura été chantée,
Où irons-nous pour en apprendre une autre?
Nous irons dans la chambre (*kambari*) des chants
Là restent assises de jeunes vierges (*divi aûnas*).
Elles s'occupent à écrire (*sic*) des chansons.
Ce qu'une d'elles a écrit,
D'autres le chantent aussitôt.
... Je sais par cœur plusieurs chants,
Mais moi-même je ne les chante pas.
Je n'aime pas à chanter des chants tristes,
Pour ne pas provoquer les larmes de nos frères.

En effet, le trait caractéristique des chansons slaves populaires, en général, et ceux de Lituanie, d'Ukraine et des Russiens, en particulier, c'est la mélancolie. Ni les poëtes qui les composent, ni celui qui les chante ne sont heureux sous la domination de l'étranger qui règne dans leur patrie. Le poëte s'inspire principalement à la vue de la nature, dont la contemplation le console.

XVI

Chantez, jeunes filles, la chanson coule,
Les sommets des arbres se balancent,
Au printemps, conduisant mon troupeau,
J'enroulais, sur une seule pelotte, tous mes chants.

En automne, accompagnant des fiancés,
Je déroulais pour eux mes chants un à un.
Ce n'est pas la joie qui me fait chanter,
Ce n'est pas la jouissance qui me fait sourire.
Je chante pour me soulager le cœur,
Pour m'abréger le temps.
Toutes mes meilleures chansons
S'envolent et vont percher sur un saule.
Le saule commence à être bercé par un souffle,
Et ses branches murmurent un chant !

Il y a ici trois quatrains et un distique qui appartiennent à une seule pièce de poésie (1). Presque toutes les chansons latyches sont autant de quatrains dont chacun constitue un petit poëme à part. On les groupe à volonté, selon le caprice ou selon l'analogie de leurs sens respectifs. Les Latyches croient que la tristesse de leurs chants date de l'époque où des étrangers, mais surtout des corporations des chevaliers teutoniques et des marchands allemands, vinrent s'établir sur les côtes de la mer Baltique. « A partir de cette funeste époque, disent-ils, nous sommes de plus en plus malheureux. Autrefois, Dieu en personne, sous la figure d'un vieillard aux cheveux blancs, descendait sur notre sol et le sanctifiait du contact de ses pieds divins. Alors la déesse du bonheur, Laïmée, habitait la terre pour distribuer ses dons aux hommes et pour octroyer aux jeunes filles leurs ceintures de virginité. » Il y a beaucoup de chansons à ce sujet. Voici ce que dit l'une d'elles :

(1) Dans la poésie persane, les quatrains de Kheyyam sont célèbres, et les *ghazel* des meilleurs lyriques sont rédigés en distiques, dont le sens finit toujours avec la rime.

XVII

LAÏMÉE.

Laïmée allait au temple,
Elle me dit de l'accompagner.
Laïmée se ceignit d'une ceinture d'or,
A moi, elle me remit une ceinture d'argent.
En me la donnant, elle parlait ainsi :
« Porte-la avec honneur, ô jeune fille! »
Je m'inondais de larmes douces,
En écoutant ces paroles.
« Avec quoi dois-je les essuyer
Mes larmes douces? »
Laïmée elle-même me donna
Son mouchoir de soie.
« Où dois-je le laver
Le mouchoir que le Bonheur me donna? »
Laïmée elle-même alla me montrer
Un petit ruisseau d'or dans le val.
« Où faut-il que j'aille pour faire sécher
Le mouchoir que le Bonheur me donna? »
Laïmée elle-même me fit voir
Une petite perche d'or dans le jardin.
« Où faut-il que j'aille pour le calandrer
Le mouchoir que le Bonheur me donna? »
Laïmée elle-même me fit voir
Une calandre d'or dans la chambre.

« Tu le feras bien sécher, bien calandrer,
Puis tu le mettras au fond du coffre de mariage (corbeille [de noce)!
Et quand arrivera le dimanche (*a*),
Alors tu le donneras au laboureur (*araïam*)!

(1) *Sréta diéna* « la sainte journée. »

Alors tu le donneras au laboureur,
Le mouchoir que Laïmée t'avait donné!
En allant vivre parmi les étrangers,
Tu me couvriras avec un voile (*vilna niti*) blanc. »

Les chansons des Latyches donnent toujours la préférence au laboureur. En vrai descendant de ses aïeux aryas, le paysan latyche, lui et sa femme, honorent l'agriculture comme l'art le plus saint sur la terre. Dans le *Ramayana*, les rois de l'Inde inaugurent la saison aratoire en conduisant la charrue eux-mêmes.

XVIII

LE LABOUREUR (Araïs).

Si je savais dans quel village
Croît mon laboureur,
J'y aurais envoyé, par un pigeon messager,
Une paire de couvertures blanches,
Deux couvertures blanches,
Et un troisième drap de lit, tous tissés par moi,
Afin que la mère du laboureur lui fasse son lit,
Et qu'elle élève bien le (futur) laboureur.

*
* *

J'aime ce champ couvert d'orge.
Ondoyant d'épis d'or !
Son laboureur me plaît,
Quoiqu'il ait les pieds crottés.

*
* *

Le laboureur, mon laboureur,
Garde son troupeau sur la montagne d'argent.
Dieu ! fais-moi descendre du ciel une échelle d'or
Afin que je puisse lui porter son déjeuner,

Labourez le sol, frères, labourez nos champs,
Plutôt que de pêcher des poissons dans la Dvina!
La maison du pêcheur n'est jamais aussi pleine de joies,
Qu'est la maison du laboureur!

Après le laboureur, l'être par excellence, dans l'esprit des poëtes latyches, est l'orpheline, surtout l'orpheline se trouvant sous une protection spéciale des Laïmées.

XIX

LAÏMÉE TUTÉLAIRE.

Une Laïmée demandait à une autre Laïmée :
« A qui donnerons-nous l'orpheline? »
— « Donnons-la quelque part où le pain abonde,
Afin qu'elle ne pleure pas amèrement toute sa vie. »
Je t'aperçus, mon Bonheur,
Ma Laïmée, plongée dans l'eau jusqu'à mi-corps.
Ah! si tu pouvais te noyer
Dans mes larmes entièrement!
Peu s'en fallut que je ne tombasse
Dans une mare de mes pleurs;
Heureusement Laïmée
Me retint par mon voile!
Je demandais à Laïmée :
« Quelle est la vie la plus heureuse, »
Et la déesse du bonheur me répondit :
« La vie de deux sœurs qui s'aiment. »

*
* *

Laïmée marche à travers des champs d'avoine,
Revêtue d'un manteau tissé de cosses d'avoine.
Le dieu Perkuns marche à travers les champs de seigle,
Coiffé d'un bonnet tissé de barbes de seigle.

Heur et malheur
Traversent une même passerelle !
O ma Laïmée, marche la première
Et pousse l'Infortune, qu'elle tombe dans l'abîme !
O ma Laïmée, précède-moi,
Je te suivrai pas à pas.
Ne me laisse pas m'acheminer dans des voies
Fréquentées par le jour néfaste !

XX

LE JOUR-NÉFASTE (Lâouna diéna).

Dieu (Perkuns), fais qu'il pleuve fort,
Toute la journée, quand j'irai chez des étrangers,
Et qu'ensemble, avec les gouttes de pluie, [chemin.
Mon jour néfaste tombe et s'écoule en aval de mon
O jour néfaste, jour impitoyable,
Pourquoi t'acharnes-tu seulement contre moi?
Va poursuivre les autres aussi,
Qu'ils ne me raillent point.
Lâouna-Diéna, mon jour de malheur,
Me poursuivait du haut en bas de la montagne.
Mais le dieu (Perkuns) me prit par la main
Et me poussa jusqu'au sommet.

Le dieu par excellence des chansons latyches est Perkuns, qui hante la terre, et volontiers communique avec les mortels.

XXI

UNE EXCURSION AU CIEL (1).

Sur le rivage de la Dvina,
Je trouvai et ramassai un grain de fève.
Courant par-ci, courant par-là,
Cherchant où semer ma fève,
Je suis entrée dans un parterre de roses,
Et j'y semai mon grain de fève.
La fève y germa, leva et grandit,
Haut, haut, jusqu'au ciel même.
Escaladant les feuilles de ma fève,
J'atteignis le ciel ; j'y entre,
J'y vois l'un des *fils du dieu* (2)
Occupé à seller son cheval.
« Salut, fils du Dieu !
Où sont donc tes père et mère ? »
« Le père avec la mère sont au bord de la mer.
Moi, je ne les ai pas suivis ;
Je suis resté ici,
Et j'y reste pour affaire.
Pour me forger une épée
De l'aiguillon de l'abeille.
J'ai tué la mère du démon Yuda (3),
Je l'ai dépecée en neuf tranches,
Et j'ai souillé mon veston bariolé ;
Il est tout taché du sang diabolique.
O douce Laïmée, Mila Laïmée, je te demande,
Dis-moi où laver mon veston ?
« — Va te trouver un lac

(1) Sprogis, l. c., 72.
(2) *Diéva délou*, c'est-à-dire fils de Perkuns, dieu de la foudre.
(3) *Yuda mati*. Le démon Yuda abonde dans la mythologie bulgare.

Dans lequel neuf rivières affluent. »
Je te demande, Mila Laïmée,
Où sécher mon veston?
« Va te trouver un chêne
Pourvu de neuf branches. »
Je te demande, Mila Laïmée,
Où faut-il calandrer mon veston?
« Va te trouver une calandre
Qui est roulée par quatre calandreurs. »
Je te demande, ma Laïmée,
Où et comment serrer mon veston?
« Va te trouver un coffre
Qui se ferme avec neuf cadenas. »

Le nom de nombre neuf qui, en lituanien *(dévinias)* et dans les langues slaves *(dévienti)*, dérive de la même racine que le latin *divinus*, a ici un sens allégorique et mystérieux.

XXII

LES COURSIERS DU DIEU PERKUNS (1).

Doucement, sans le moindre bruit, le dieu descend
Du haut de la montagne dans la vallée.
Les chevaux du dieu sont dociles;
Son traîneau glisse sans se faire entendre.

*
* *

Quelle est cette lumière, quel est ce flambeau
Qui rayonnent du haut de la montagne?
C'est le cher dieu qui sème de l'orge,
De sa boîte en écorce de tilleul d'argent.

(1) SPROGIS, l. c., p. 299. sqq. Le nom slave de ce dieu est *Péroun* (la foudre). En sanscrit il y a une *Parjanya*, épithète du dieu védique « qui amène des pluies chaudes. »

Qui est-ce qui chevauche là-bas,
Sur un coursier couleur de fumée? [arbres,
C'est le dieu qui apporte des feuilles pour (en revêtir) les
Et les trèfles verts pour la terre.

*
* *

Attisez le feu, faites rompre les copeaux (1);
Priez le dieu d'entrer dans notre chambre.
Le cher dieu attend derrière la porte;
Ses chevaux grelottent de froid.

*
* *

O dieu, tout ce que tu veux faire,
Fais-le également envers tous.
Ceux sur lesquels tu t'appesantis lors de leur jeunesse,
Rends-leur la vie légère lors de leur vieillesse.

*
* *

Sur un chemin, je rencontrai
Le coursier que dieu (Perkuns) venait de monter.
Le soleil se levait derrière sa selle,
La lune brillait au travers de sa bride,
Et l'étoile du matin rayonnait,
Suspendue au bout de ses rênes.

*
* *

Cher dieu, où vas-tu ainsi,
Avec tes mains remplies de brides?
« Je vais donner un de mes chevaux
Au fils à qui le père ne donne rien. »

*
* *

Derrière les écuries, quel est ce bruit?
J'entends résonner le mors d'une bride.

(1) Lit. *Kalinia*, Sl. *loucivo*, éclat de bois de sapin enlevé en le taillant. Les paysans s'en servent pour éclairer leurs travaux de nuit.

C'est le dieu (Perkuns) qui fait monter à cheval
Le fils d'un père décédé.

*
* *

O divine pluie (1), arrose, inonde-nous à verse.
Que les trèfles du bonheur lèvent et croissent!
J'entends hennir les chevaux divins (*diéva koumélièni*),
Leurs crèches sont vides de fourrage.

*
* *

Dieu (Perkuns) m'a prêté son char (2)
Je revenais chez moi au milieu des ténèbres.
Le char divin roulait sans bruit,
Pour ne pas être entendu par de méchants hommes.

*
* *

Les hommes mangent, les hommes boivent,
Et le dieu (Perkuns) les écoute.
Il les écoute, sous leurs fenêtres,
Pour savoir s'ils se souviennent de lui.

*
* *

Quand dieu (Perkuns) montait son cheval,
Je lui soutenais son étrier.
Dieu me fit le don d'une terre,
Pour lui avoir tenu l'étrier.

MÊME SUJET.

Le *Forgeron* (3) s'occupe à forger au bord de la mer;
Nul ne sait ce qu'il y forge.
Il forge une ceinture pour le fils du dieu (Perkuns),
Et une couronne pour la fille du soleil.

(1) *Diéva létoutini*. De même que l'Indra indien, dans la mythologie lituanienne Perkuns est maître des éclairs et des pluies.

(2) Le *char divin diéva ra'i* (pol. rydwan) joue un grand rôle dans les contes des peuples slaves.

(3) C'est-à-dire le dieu Perkuns, qui forge ses foudres lui même.

Les taureaux noirs, pourvus de cornes blanches,
Broutent des joncs de la Dvina
Mais ce ne sont pas nos taureaux noirs,
Ce sont des chevaux du dieu (Perkuns).

*
* *

A qui appartiennent ces chevaux pies,
Debout devant les portes de la maison divine?
Ce sont des chevaux de la Lune, [Soleil.
Ils viennent d'amener des *marieurs* chez la fille du
Aujourd'hui même on conduira la fille du Soleil,
Aujourd'hui le Soleil a fait seller
Cent chevaux noirs de son écurie!
O Perkuns! veuille donner à la Lune
Cent fils, et tous habiles cavaliers!

*
* *

Sont-ils blancs les fils du seigneur *Kouniga dèli* (1)?
Ils me font perdre ma vigueur à force de corvées.
Mais les fils de Perkuns sont plus blancs encore,
Ils me donnent ma vigueur.

*
* *

Les fils de Perkuns sont en train de se quereller
Avec le staroste de leur père. [sont ràtissés,
Et voilà pourquoi ni les gazons soyeux de la montagne ne
Ni les prairies d'or ne sont fauchées non plus.

(1) *Kounigas*, le seigneur, en lituanien, d'où dérivent, en polonais, *Ksiondz*. prêtre, seigneur, *Ksienyžc*, la lune; en russe, *Kniazi*, le prince, et *Knigi*, le livre.

XXIII

LA CHANSON DES NACELLES *(laïva)*.

Laïva première.

Balance-toi, ma nacelle, sur l'eau, [laboureur.
Balance-toi comme un berceau, et vogue vers les filles du
Le laboureur a trois délicieuses filles,
Habiles à tisser les voiles de navire.
Une d'elles file, la seconde tisse,
La troisième tord des cordons de soie. [soie.
— « Mère! donne-moi celle de tes filles qui tord de la
Si tu ne me donnes pas cette fille
Je mourrai de chagrin!
Où est-ce que vous m'ensevelirez
Quand je serai mort d'angoisse? »
« Dans le parterre de roses écarlates,
Sous une feuillée de rosiers en fleurs.
De cet endroit même croîtra un rosier superbe,
Étalant ses neuf branches.
Tous les matins, tes trois filles y viendront
Pour s'y faire belles.
Une d'elles dira : « Je cueillerai cette rose. » [défendu. »
L'autre lui répondra : « On ne la cueille point, c'est
La troisième leur fera observer :
« Cette rose, c'est l'âme du jeune homme,
« Oui, c'est l'âme du jeune homme
« Qui est mort de chagrin pour la jeune fille. »

Laïva deuxième.

Je m'asseois dans la nacelle,
A côté du beau jeune homme, fils chéri de son père.

Je regarde derrière moi, pour voir si quelqu'un m'y [pleure.
Je vois que, sur le rivage, ma mère me pleure,
Ensemble avec mes deux sœurs.
Elles pleurent, mais non pas après moi,
Non, c'est après ma belle couronne qu'elles pleurent.
« Ne pleurez pas, sœurs chéries,
Je vous renverrai ici ma couronne
Par le frère aîné,
Par mon jeune beau-frère,
Par le beau-frère, le jeune.
Il vous l'apportera
Suspendue sur la pointe d'un sabre! »

Laïva troisième.

« Qui est-ce que tu attends, ma nacelle de frêne,
A l'ombre de ce saule? »
« J'attends le Vent du nord, ce robuste rameur
Que ma mère promit de m'envoyer.
Vogue ma nacelle, avance, et vite,
Y aurait-il donc des troncs d'arbre au fond de la mer?
Les troncs d'arbre ne croissent que dans des clairières,
Où les laboureurs brisent leurs fers de soc. »

*
* *

Dès le grand matin les harles avaient chanté,
Dès le grand matin, je m'asseyais dans la nacelle,
Quand, tout à coup, j'aperçus une jeune Lituanienne,
Qui lavait des toiles sur l'autre rive de la Dvina.
Je jetai son battoir dans l'eau,
Et, elle-même, je la pris dans ma nacelle.
La vierge, la belle voguait dans la nacelle,
A travers le lac en chantonnant.

Elle prêtait l'oreille aux récits de son bien-aimé,
Son laboureur des champs de seigle.

*
* *

Moi, je suis fabricant de nacelles,
Ensevelissez-moi sur la côte de la mer.
La nacelle, en passant près de ma tombe,
Dira aux flots : Ci-gît mon maître !

XXIV

PERKUNS (LA FOUDRE.)

Perkuns est un bon père,
Il a neuf fils à lui :
Trois pour frapper, trois pour tonner,
Trois pour lancer des éclairs.

*
* *

Pour aller se marier au-delà des mers,
Perkuns traversait les airs.
Derrière lui, le Soleil portait le trousseau de l'épouse.
Chemin faisant, ils faisaient des cadeaux dans la forêt :
Au chêne, un baudrier d'or ;
A l'érable, une paire de gants mouchetés ;
Au petit osier noir,
Un anneau en or ciselé.

*
* *

O Perkuns, frappe dans la source,
Frappe, pourfends-la jusqu'au fond.
Hier, elle a englouti une fille du soleil,
Qui lavait ses gobelets dans cette source !

Doucement, à peine murmurant,
Perkuns roule au-dessus de la mer,
N'ayant fait aucun dégât, [reur.
Ni aux fleurs de mérisier, ni dans les travaux du labou-
Tonne, rugis, ô Perkuns!
Brise le pont sur la Dvina,
Afin qu'il ne soit traversé
Ni par les Polonais, ni par les Lituaniens.

XXV

LA MARTRE.

Cette jolie coiffe en peau de martre
Ne se donna pas gratuitement à mon frère.
Que de nuits n'a-t-il pas veillé dans la forêt,
Avant d'avoir attrapé la martre.

XXVI

LE RAMEAU.

Partant pour la guerre,
Je plante un rameau d'osier et je dis :
« Si ce rameau reste vert et frais,
« Attendez-vous à me voir de retour ici ;
« Mais s'il ne croît, ni ne bourgeonne,
« Ne m'attendez plus! »

XXVII

LA FIANCÉE.

Pour mon prédestiné, je tricotte une paire de gants
Sur un fond blanc de fleurs de nos champs.
Puisse-t-il m'aimer aussi bien
Qu'une abeille aime les fleurs!

XXVIII

L'ALOUETTE.

L'alouette plane de plus en plus haut,
La voilà sous ce ciel au-dessus de tous les oiseaux.
Ce que Dieu conseille est plus sage
Que ce que conseillent des hommes!

XXIX

HESPÉRUS.

L'étoile qui brille au ciel le soir
N'y reste pas toute la nuit.
Vers minuit, elle s'en va tout doucement,
Et descend dans le séjour des âmes (*dvečeliņu namina*).

XXX

LE CHAT.

A quoi penses-tu, mon petit chat,
Assis sur cette pierre blanche?
Je pense comment conduire à Riga
Un tombereau chargé de rats.

XXXI

UNE BERGÈRE A UN ROSSIGNOL.

Levons-nous de bonne heure, mon doux rossignol,
Nous mènerons nos vaches paître dans un champ de trèfles.
Tu y garderas mon troupeau, moi je broderai
Sur un joli fichu de soie.
Au milieu, je broderai mon cœur,
Et tout autour quelques mots d'amour.

XXXII

BOUTADE D'UNE LITUANIENNE.

Hommes, pouvez-vous nous faire voir une femme,
Une héroïne comme ma mère?
Elle a le front large, les yeux de feu,
Comme ceux de mon cheval.
Ellé a pour monture un loup;
Elle peut briser les bois d'un cerf,
Et elle galoppe dans les bois en sonnant d'un cor de chasse!

XXXIII

LE CHÊNE.

Il y a un chêne derrière la montagne,
Et un lac derrière le chêne.
(Sur ce chêne) le fils du dieu (Perkuns) suspend sa ceinture.
Et la fille du Soleil — sa couronne (de vierge) (1).

MÊME SUJET.

Jean a cassé la cruche,
Alors qu'il restait assis sur le rocher.
Mais le fils du Dieu l'a raccommodée,
En la resserrant avec des cercles forgés d'argent.

*
* *

Deux bougies brûlaient sur la mer,
Supportées par des flambeaux d'argent.
Les fils du dieu les ont allumées,
En attendant l'arrivée de la fille du Soleil (2).

(1) C'est-à-dire que les jeunes époux passent la nuit sous un chêne et s'y déshabillent.

(2) Allusion à une coutume identique à celle dont parle l'évangile de S. Mathieu, chap. XXV, et qui veut que la fiancée soit ramenée à la maison nuptiale pendant la nuit et qu'elle y soit reçue par ses amis avec des flambeaux allumés.

Les fils du dieu construisent une salle en bois,
La fille du Soleil passe au milieu d'eux
En tremblant comme une feuille.

Si je traduis un aussi grand nombre de chants et de quatrains relatifs au dieu Perkuns, c'est parce que cette divinité était l'objet d'un culte tout particulier chez les Slaves de la vallée du Dniéper et ceux de Novgorod jusqu'à 986, époque où Valdimir Ier reçut le baptême. Il ordonna de noyer les idoles de Perkuns qui se trouvaient à Kiev et à Novgorod, ce que les Annales de Nestor racontent minutieusement (1). Cependant les sacrifices humains et les mœurs dépravées dont, l'annaliste de Kiev accuse les idolâtres dniéprois, n'ont laissé aucune trace dans les souvenirs du paganisme latyche dont la morale est irréprochable ; elle se reflète dans les chants recueillis par M. Sprogis. Au contraire, l'idée mère qui anime le système mythologique est l'ubiquité de la présence divine. Il y a un dieu Perkuns, et toutes les autres divinités ne sont, pour ainsi dire, que l'incarnation de ses attributs. La Genèse est la plus grande besogne de Perkuns et de ses co-agents. Les corps célestes, comme les corps terrestres, et le restant des êtres de la création, se marient et se reproduisent continuellement. Perkuns a des ennemis qu'il combat avec des armes forgées par lui-même. L'agriculture et l'orphelinat se trouvent, comme dans les codes brahmaniques, sous la protection spéciale d'un seul dieu suprême qui est Perkuns.

La mythologie que l'historien lituanien Narbutt a rédigée, d'après les chroniqueurs polonais et allemands, est sans doute plus complète que ce qu'on peut en gla-

(1) Edit. Bielowski, I. p. 662.

ner dans les quatrains de Sprogis, mais ceux-ci se lisent avec plus de plaisir, puisque c'est le récit oral des hommes illettrés dont les aïeux ont vécu des siècles dans ces croyances. Ses *Pamiatniki* seront certainement traduits et commentés dans toutes les langues de l'Europe érudite. Il serait trop long de reproduire ici les 1,150 quatrains et 50 énigmes de Sprogis. Pour compléter notre extrait, nous n'y ajouterons que les suivants.

XXXIV

LES CHEVAUX CÉLESTES (1).

Deux chevaux gris sortirent de la mer;
Une housse couverte d'étoiles est sur l'un,
Une bride en or pur est sur l'autre.
Ils ne mangent pas du foin des marécages,
Ils ne boivent pas de l'eau trouble;
Ils leur faut de l'herbe des prairies riveraines,
Et de l'eau des sources limpides,
Des râteliers ornés de diamant,
De jeunes palefreniers pour les nourrir
Et de vieux écuyers pour les étriller.

XXXV

LE SOLEIL (2).

« Où cours-tu ainsi, fille du soleil,
« Avec ton râteau d'argent? »
Il faut que je râtèle les foins des villages de la Dvina,
Sous les rayons des yeux de l'étoile du matin.

(1) Sprogis, l. c., p. 125.
(2) Sprogis, l. c., p. 310.

Réchauffe-moi, ô doux soleil,
Je n'ai personne pour me réchauffer sur son sein!
Aime-moi, ô cher Dieu, je n'ai personne pour m'aimer.

Peut-on sentir mieux et exprimer plus naïvement le charme d'une nature champêtre. Nous finirons nos citations de Sprogis par quelques quatrains latyches de plus :

XXXVI

L'étoile qui se lève le soir
Ne luit pas jusqu'au matin.
Vers minuit, elle descend du ciel
Dans l'habitation des âmes.

*
* *

Les hommes ont beau prétendre que la Lune
N'a pas de chevaux à elle :
L'étoile du matin et l'étoile du soir,
Voilà les chevaux lunaires.

*
* *

O Lune! passe et rayonne devant nos fenêtres vitrées,
Moi je file du blanc lin,
Et le soir je n'ai personne
Pour me tailler des copeaux d'éclairage.

*
* *

« Dis-moi, belle Lune, où cours-tu,
« Revêtue ainsi de ton manteau étoilé? »
— « Je me hâte d'arriver au champ de bataille,
« Pour y aider les braves guerriers. »

*
* *

Le soir, la Lune compte les étoiles
Pour vérifier si elles sont au complet.

Elles sont toutes au complet,
Sinon l'étoile du matin, qui s'absente.

*
* *

Je vois toutes les étoiles,
Excepté l'astre du matin ;
L'astre du matin est allé
Pour se marier avec la fille du soleil.

*
* *

Avec un glaive tranchant,
Le soleil pourfendit la Lune (1),
Parce qu'elle avait enlevé à l'Aurore
Une toute jeune fiancée.

*
* *

Le Soleil, debout au milieu du ciel,
Réprimandait ses filles,
Parce qu'une d'elles n'avait pas balayé le plancher,
Et une autre n'avait pas essuy : la table.

XXXVII

ÉCHANTILLON DU TEXTE LATYCHE.

Ainsi disait la maman,
Ta sacija mamalinie,
La mienne tête en caressant.
Man galviju glaudidama.
O! cher fils, ô cher fils,
A! delinio, a delinio,
Où abriteras-tu ta tête?
Kur kritis tava galva?
Est-ce en Pologne, est-ce en Lituanie?
Voj Polos, Voj Leitos?
Est-ce dans les eaux profondes?
Voj udens debina?

(1) Voyez le mythe Ausriné, traduit en français par Eichhoff.

XXXVIII

Allemand, pourquoi es-tu venu
Assister à notre noce de laboureurs?
Quel nigaud d'entre nous s'est-il jamais aventuré
A aller assister aux noces des Allemands?

XXXIX

Il vaut mieux m'adresser au bon Dieu
Plutôt que de solliciter un boyar.
Le vrai bien abonde entre les mains de Dieu
Et non pas dans le garde-manger des boyars.

*
* *

Beaucoup de clinquant, peu de réel
Chez les filles des boyars.
Leurs coffres de trousseaux brillent en dehors, [dedans.
Mais, au jour du mariage, on les trouve tout vides en

*
* *

Pour les filles de boyars,
Un seul coq traîne le coffre de leur trousseau.
Pour les orphelines, filles de nos campagnards,
A peine si un vigoureux cheval peut le faire.

PÉRIODE NORMANDE

LES PEUPLES SLAVES SOUS LA DOMINATION DES RURIK.

L'origine de la fédération des Kniazes apanagés de la dynastie ducale des Rurik n'était, en fait, qu'une ébauche de NORMANDIE SLAVE. A l'époque où les Normands, ces pirates du nord de l'Europe, partant de leurs patries, pauvres et froides, de Suède, de Norwége, de Danemarck, etc., ravageaient les côtes du continent européen et parfois s'y établissaient en permanence, ils ne manquèrent pas non plus de piller dans les pays situés à l'est du golfe Finnois de la mer Baltique. Un célèbre envahisseur, Regner Lodbrog, y pénétra jusqu'au cœur de la Biarmie, État des Finnois, et s'empara de leur ville capitale de Perm, en 777. Il mourut peu de temps plus tard, lors d'une expédition en Angleterre. Dès lors la Biarmie ne se releva plus de sa chute, comme état

indépendant. Elle devint tributaire (1) de la République de Novgorod, ville habitée par les colons slaves, et puissante déjà, grâce à la richesse de son commerce, à l'esprit mercantile de ses marchands, ainsi qu'à l'énergie avec laquelle ses Présidents (posadnik) savaient défendre l'inviolabilité de leurs institutions libérales. Cependant, des attaques fréquentes des pirates, attirés par le renom de la prospérité de Novgorod, compromettaient la sécurité de ses relations extérieures. Aussi, après s'être concertée préalablement avec ses voisins et frères de race Kriviče (de Poloçk), ainsi qu'avec deux peuplades finnoises de Čoudes et de Vesses, la République novgorodienne résolut-elle de confier le soin de la défendre et de l'administrer à une tribu guerrière de la Norwége (?). La tribu portait le nom de *Rouci*, et se trouvait alors sous les ordres de Rurik, chef d'une famille princière, laquelle, de père en fils, commandait à la tribu. « Notre terre est spacieuse et fertile, mais elle manque d'ordre. Venez y exercer les pouvoirs de Kniaze, disaient les délégués de la République. »

Des trois frères qui, en 862, se rendirent à l'invitation, l'aîné, Rurik, hérita des pouvoirs des deux autres, décédés peu de temps après leur arrivée à Novgorod. Rurik pouvait prendre pour modèle l'organisation des Normandies qui venaient d'être créées ailleurs par des chefs d'écumeurs de mer, ses confrères en piraterie. Selon les idées de la morale du siècle, la profession de pirate n'avait rien de déshonorant. C'était un moyen comme un autre de parvenir au pouvoir et à la richesse.

(1) Nestor, p. 557. Il paraît qu'avant l'arrivée des Rurik, il y avait déjà, en Lituanie, une ville nommée *Roceni* et située sur un fleuve du même nom. Une autre rivière, du nom de *Rosse*, en Ukraine, fait frontière entre Kiev et la contrée des Oglices.

Dès le ve siècle, les Saxons ravageaient la Britanie et la Gaule romaine. Au vi^e siècle, le roi de Leithra se fit chef de tous les petits princes scandinaves. En Irlande, les États de Dublin, d'Ulster, de Connaught, furent fondés par les Normands. La date 862, de l'arrivée de Rurik à Novgorod, coïncide avec l'année 862, où Hastings fut chassé d'Angers par Charles le Chauve. La Normandie française est donc de quelques années plus jeune que la Normandie slave.

Rurik, ne pouvant pas venir à bout des Posadnik de Novgorod, durs et orgueilleux de leurs priviléges et de leurs richesses, ne s'y plaisait pas assez pour y rester longtemps. Deux années après son arrivée, des aventuriers de sa troupe, Askold et Dir, avec leurs bandes, obtinrent la permission d'aller explorer le Dniéper. Ils y établirent une *station navale* à l'instar de celles que les Normands avaient en France sur la Meuse, sur la Seine et sur la Loire. Devant ce fait, tombent tous les arguments de ceux d'entre les critiques qui croient que les Rurik n'étaient pas Scandinaves. Le nom scandinave de cette station, *Sambate*, nous est conservé par Porphyrogénète (1). Le nom slave de Sambate était Kiev, devenue plus tard métropole des Kniazes Rurik. Dès lors, cette station navale servira de point central de communications commerciales entre le nord de l'Europe et la Grèce byzantine.

Les cent vingt-cinq premières années de la domination des Varègues païens, c'est-à-dire depuis l'arrivée de Rurik Ier jusqu'à la conversion au christianisme de

(1) *De Administr.*, chap. IX. Le mot grec qui est Σαμβατάς s'accorde avec le germanique « assemblage » *Sam*, = Samlung, *bat*, = boat, bateau, « station navale. »

Vladimir Ier (862-987), se passèrent en voies de fait et en efforts pour consolider leur pouvoir. Le mot *kniažiti* « exercer le pouvoir d'un chef militaire, commander les troupes destinées à défendre le pays », fut interprété par les Rurik dans le sens de « dominer, régner ». Ils commencèrent par apprendre aux Slaves le métier de piraterie en les conduisant dans des villes maritimes du Pont-Euxin, afin de les incendier ou rançonner. Leurs marchands, établis dans les faubourgs de Byzance, s'occupaient de commerce et furent protégés, grâce aux conventions et traités que les empereurs de Byzance, bon gré, mal gré, se virent obligés de conclure avec les Varègues. Les Drougina (1) du Kniaze, organisées à la normande et enrôlées le plus souvent en Scandinavie, accompagnaient leur kniaze partout. C'était sa garde d'honneur et, en même temps, une légion modèle équipée avec beaucoup de luxe, aux frais, soit de son chef, soit, ce qui arrivait plus souvent, en à-compte des sommes payées par les vaincus à titre de rançon. S'agissait-il d'une expédition sérieuse, le kniaze, outre sa drougina, faisait des enrôlements parmi les populations slaves, ou bien il louait des troupes mercenaires de Péčenègues et de Polovçy, tribus nomades qui campaient aux embouchures des fleuves Dniéper et Don. Au besoin, on recourait à l'ancienne patrie des Varègues en faisant venir des pirates et des milices scandinaves. A partir de Vladimir Ier, dont le parrain était l'empereur de Byzance, les pirateries cessèrent sur la mer Noire, mais la tradition en fut reprise quelques

(1) Ne pas confondre avec le mot slave *Droužba, druh* et *droužina*. Voy. Lexique de Miklosič : Δρουγγάριος *drongar*. Lat. *Drungus*. Caterva militum.

siècles plus tard par les Cosaques Zaporogues. Ils appelaient leurs embarcations *čaïka* « mouettes » (d'où le mot turc *qaïque*). Ainsi, par exemple, en 1605, les Zaporogues brûlèrent Varna. Un noble (šlahtiç) Polonais, Konaszewicz de Sambor, qui faisait partie de cette expédition et qui, plus tard, devint Hetman des Cosaques, brûla Sînope en 1613, et prit d'assaut Caffa, en 1616, avec sa flottille de Čaïkas.

I

L'ENRÔLEMENT D'UN ÉQUIPAGE.

Sur ce thème, il y a six variantes (1) de chants de Noël, qui ne diffèrent que peu les uns des autres.

(*Kolendka*)

En rase campagne, près du grand chemin,
Brillent des tentes toutes blanches, toutes d'étoffe de soie,
Et sous ces tentes, des groupes (*gromadovi*) siégent pour [délibérer.
Ah! puissent-ils conseiller d'accord!
Ne dépensons pas notre argent pour les pelisses de nos [femmes,
Ni pour les bijoux d'or de nos filles.
Mais achetons-nous des barques d'or et des rames d'argent,
Puis allons voguer le long des rives du Danube.
Arrivons jusqu'à la ville de Çaregrad;
Nous avons ouï dire qu'un Pan (maître) y demeure,
Qui paye bien ceux qui le servent.
Il donne, dit-on, par centaines de ducats annuellement.
Cent ducats d'or à chacun, puis un cheval noir,
Puis un pardessus (*žoupan*) (2) doublé de satin (*kitaïka*),
Puis des flèches en acier bien trempé, et en sus une belle [fille.

(1) A. D., I, p. 1-4.
(2) *Župan*, du persan *dzubbé*, un pardessus à manches retroussées.

II

UNE FLOTTILLE DE CORSAIRES (1).

Un matin, de braves jouvenceaux allaient au sanctuaire.
(Dieu les bénisse !) (2).
Ils allaient et, chemin faisant, prenaient conseil entre eux ;
Ils avisaient, non pas un conseil unique,
Mais deux ou trois avis pris en commun.
« Allons, se disaient-ils, voir le forgeron,
Parler au forgeron et à l'orfèvre aussi.
Faisons-nous forger des canots de cuivre (3),
Des canots de cuivre et des avirons d'or.
Embarquons-nous, et naviguons sur le Danube,
En aval du Danube, jusqu'à Çaregrad !
On nous a dit qu'il y a un bon maître (*Pan*),
Qui paye bien les services qu'on lui rend ;
Il donne, dit-on, bon an mal an, cent ducats par homme,
Cent ducats par homme, et puis un cheval,
Un beau cheval, et un sabre aussi.
A chaque homme un sabre et deux vêtements,
Deux vêtements en drap et un bonnet,
Pour chacun un bonnet et, par-dessus le marché, une jolie fille (*pannočka*).

III

MÊME SUJET (4).

Oh ! sous le saule, sous le verdoyant,
Une troupe de jeunes volontaires se réunit en conseil.

(1) A. D. K., tom. Ier, p. 1.

(2) Les mots *Dieu vous bénisse, la soirée sainte*, etc., sont des refrains intercalés à l'adresse de ceux qui écoutent et qui récompensent les chanteurs des kolendkas.

(3) Allusion aux barques ou *čovno* du Dniéper, faites d'une seule pièce de tronc. Porphyrogénète en donne une description détaillée. Il les appelle *monoxyles, faites d'un seul arbre*. Un monoxyle pouvait contenir jusqu'à quarante personnes, d'après le témoignage de Nestor. — Ce sont les *čaïkas* des Zaporogues.

(4) A. D. Vol. 1, page 2.

Ils se donnaient d'excellents avis :
« Ne nous achetons pas, frères, des bagues d'or,
« Achetons-nous des agrès en soie,
« Des agrès en soie et des barques en cuivre.
« Descendons le Danube vers son embouchure ;
« Voguons depuis le Danube jusque sous les murs de [Çaregrad.
« Nous avons ouï dire qu'il s'y trouve un bon maître ;
« Nous le servirons avec fidélité,
« Et lui, il nous payera honnêtement.
« A chacun de nous un cheval noir, [trempe,
« Une selle d'or, des flèches (1) à pointes de bonne
« Et à chacun une jolie fille.

IV

LE DÉPART D'UNE TROUPE A CHEVAL.

Ce matin, à l'aube du jour, les coqs ont chanté,
Dieu vous bénisse ! [coqs,
Ah ! notre Pan (2) s'est levé de meilleure heure que les
Il se leva en sursaut et il usa trois bougies ;
A la lueur de la première bougie, il se lava le visage,
A la lueur de la seconde, il revêtit son haut-de-chausse,
A la lueur de la troisième bougie, il sella son cheval.
Le cheval étant sellé, notre Pan (3) le monte et part.
Chemin faisant, il se met à discourir avec son cheval :
« Mon bon cheval gris, porte-moi du bonheur,
« Fais que nous soyons heureux sur nos trois chemins,
« Sur les trois chemins, dans les pays (terre) étrangers.

(1) Dans le texte de A. D., *Po Kalinovoï Strilçi*, des flèches en obier, c'est une faute ; lisez *po Kalénoï*, *de Kalény*, rougi au feu.

(2) A. D., l. c. 6.

(3) Dans le langage moderne des Petits-Russiens, leur nom polonais *Pan* correspond à celui de boyard des chansons Véliko-Russes.

« Un chemin — nous conduira en Valachie,
« Le deuxième chemin — en Allemagne,
« Le troisième chemin — en Turquie. »
Le voilà de retour, notre Pan;
De la Valachie, — il amène des bœufs,
De l'Allemagne, — il apporte des écus,
De la Turquie, — il amène des chevaux.
Avec les bœufs, on labourera pour avoir du pain;
« Avec des écus, on payera des troupes;
« Et, sur des chevaux, nos braves battront l'ennemi.»

L'Allemagne, *Nimeścina*, se dit en général de tous les pays étrangers dont on ne comprend pas la langue.

V

UNE EXPÉDITION PAR TERRE (1)

(*Kolendka*)

Voyez là-bas, sous la montagne, sous la verdoyante
(Dieu vous protège!)
Par les vaux, et tout le long des ravins, [s'affaisse.
S'avance une armée, si lourde que, sous son poids, la terre
A sa tête son chef Pan fait piaffer sous lui un beau cheval,
Il fait piaffer le cheval et il brandit en l'air son glaive.
Le Çar (2) demande quel est ce cavalier? [guerre.
Les serviteurs répondent : « C'est notre Pan qui va en
Et la mère dit : « Mais oui, c'est mon fils qui va se diver-
« A quel signe, bonne femme, l'as-tu reconnu? » [tir. »
« Je l'ai reconnu à son joli cheval,
« A son cheval et aussi à sa chemise.

(1) A. D., l. et p. 6.
(2) *Car*, titre accepté en premier lieu par les Bulgares, équivalait à *César*, empereur de Byzance plus tard et de Russie.

« Il est coiffé d'un bonnet mignon comme une tête de [de pavot.
« Sa chemise est proprette comme une nappe de neige.
« Blanche comme de la neige et fine comme une feuille [de papier. »
« Où a-t-on lavé sa chemise? » « Dans les contrées du [Danube. »
« Où l'a-t-on tordue? » « Sous les sabots du cheval de [bataille (1). »
« Où l'a-t-on fait sécher? » « Sur les cornes d'un urus. »
« Où l'a-t-on fait calandrer? » « A Lvov (2) sur une table. »
« D'où l'a-t-on retirée? » « De la demeure de sa mère,
« De la demeure de sa mère, à la lueur des rayons de [l'aurore. »

VI

LES LOISIRS DE LA PAIX

Le Pan amateur de musique (3).

Dans un bosquet, sur du sable fin et des gazons,
— Dieu vous rende heureux! —
Une tente de soie est dressée. —
Au dedans il y a un siége,
Et sur le siége trône un Pan bouffi d'orgueil.
Le Pan, orgueilleusement assis, joue de l'orgue.
Il joue de l'orgue et il chante, que c'est plaisir de l'en- [tendre.
Voilà que les trois demoiselles (*panny*) l'accostent,
Trois demoiselles de Viedène, étincelant d'or et d'argent.
« Dieu vous vienne en aide, beau sire orgueilleux!

(1) *Tur;* on dit aussi *zubr*, taureau sauvage, dont on trouve encore quelques échantillons en Pologne, dans les forêts de Bialoveża.
(2) « Ville des lions, » nom slave de Lemberg.
(3) A. D., l. c. p. 8.

« De qui avez-vous appris à jouer de l'orgue,
« Jouer de l'orgue et chanter si bien? »
« Je l'ai appris de ma bonne mère à moi.
« Elle me faisait jouer de l'orgue et chanter quand j'étais [tout jeune.
« En m'éveillant, chaque nuit, trois fois,
« Et en me baignant dans du vin pur! »

Orgue est un terme emphatique pour dire *théorbe* ou *kobza*, *balalaïka*, instruments à cordes, dont les Petits-Russiens en général, et les habitants de l'Ukraine particulièrement font accompagner leurs poésies. La régularité et la mélodie de leurs chants nationaux en sont redevables de beaucoup à cet accompagnement, qui est indispensable.

VII

MÊME SUJET.

Au milieu des steppes, s'élève une tente,
(Heureuse soirée, puisse-t-elle vous porter du bonheur,
A vous et à tous les gens de bonne volonté.)
Sous cette tente, Pan... reste assis
Il tient son cheval par la bride,
On lui mène son lévrier favori en laisse.
Sur le poing de sa main perche un faucon de chasse.
Il laissa le cheval courir en plein champ,
Il fit lâcher le lévrier dans une forêt sombre,
Il lança son faucon planer sous le ciel.
Mais voici que son cheval revient avec deux chevaux sau- [vages.
Voici son lévrier qui retourne, poursuivant un lièvre,
Et son faucon pourchassant un canard.
Tout cela est pour le manger de Pan...
Pour le bien-être des hommes de bien.

VIII

LE KNIAZE ROMAN (1).

Portier, ohé! portier, ouvre-nous les portes!
— Que voulez-vous? qui cherchez-vous? —
Laisse-nous entrer dans la ville, laisse-nous dedans!
— A qui appartenez-vous, dites-nous-le, à qui? —
Au kniaze Roman, il est notre maître!
— Le kniaze n'est pas à la maison, il s'absente.
— Où est-il donc parti et pourquoi?
— A Lvov, pour faire des achats au marché.
— Quand est-ce qu'il est parti, quand?
— Hier au soir, à la tombée de la nuit.
— Quand reviendra-t-il, quand?
— Demain, vers l'heure du dîner, demain.
— Qu'est-ce que vous lui apportez, quel don? —
Un tout petit enfant, un petiot.
— Comment est-il vêtu, l'enfant, qu'a-t-il sur lui?
— De l'or et de l'argent et des tissus de tisserands.

IX

MÊME SUJET (2).

Ouvrez-nous, portiers, venez nous ouvrir.
— Qui est derrière les portes, qui nous appelle?
— Les serviteurs du kniaze, ses domestiques.
— Quels présents lui apportez-vous, quels dons?
— Un essaim d'abeilles printanières.
— Mais cela ne nous suffit pas, c'est bien peu.
— Nous vous y ajouterons, vous en aurez assez.
— Eh bien, que nous donnerez-vous de plus?
— Une charmante jeune fille,
Couronnée d'une couronne de rue des prés.

(1) A. D., p. 38.
(2) A. D., l. c., p. 41.

Ces kolendkas sont chantées par deux chœurs de quêteurs de Noël, un dans la cour et l'autre dans la maison. Il s'agit des étrennes qu'il est d'usage de recevoir ou de faire à l'occasion de Noël. Les éditeurs A. D. pensent que le prince qui est nommé ici est un personnage réel, Roman Mstisalvič, prince de Galicie, en 1206. C'est le seul nom de personnage historique correctement écrit qu'on trouve dans les chansons en question. En 1340, Casimir, roi de Pologne, ayant épousé la dernière héritière de la dynastie des princes de Galicie, réunit toute la province définitivement à la Pologne. Dès lors elle fut défendue contre les invasions des Mongols mieux que les autres provinces malo-russiennes, et, n'ayant pas été dépeuplée comme elles, conserva mieux la tradition historique.

Dans une variante de la kolendka précédente, le partage du butin se fait au son des cloches. On sait qu'anciennement les communes slaves, presque partout, constituaient autant de petites républiques. On y délibérait dans des *conseils* (večé), convoqués au son des cloches. Cela se faisait pour chaque acte d'importance publique.

X

Oyez! la cloche (*dzvon*) sonne (1).
La lune commence à descendre.
Notre petit gentillâtre (*panieĉnko*)
Qui sait trier et distribuer habilement,
Choisit entre les chevaux du butin
Les plus beaux? — il les garde pour son écurie.

(1) A. D., l. c., p. 13. Voyez le chef Khomonenko, n° XIII.

Les moins bons? — il les distribue à ses gens.
Oyez, la cloche sonne!
La lune est sur son déclin,
Notre petit maître habile à trier,
Passe en revue les bœufs du butin, etc., etc.

Le recueil de Sakharov donne une chanson des Cosaques du Don, qui se plaignent d'une avanie de la part de leur chef. Leurs plaintes sont marquées au coin de la caractéristique propre au peuple véliko-russe; ils ne cherchent pas à ménager leur spoliateur. L'origine de ce chant n'a pas l'air d'être fort ancienne. — Le voici :

XI

LE CHEF PILLARD (1).

O rivière de Volga, notre vénérable matrone,
Sur tes eaux on voit flotter trois radeaux de munitions.
Conduits par de vigoureux et braves rameurs,
Tous de jeunes et intrépides Cosaques du Don. [lours.
Coiffés de bonnets en fourrure de zibeline, calottes en ve-
Leurs pantalons sont de drap fin, à triple couture.
Leurs chemises sont brodées et galonnées d'or [quin.
Des chaussettes bien blanches, des chaussures en maro-
Assis sur leurs banquettes, ils rament en cadence et en [chantant.
Ils maudissent les avanies du kniaze,
De ses enfants, de ses petits-fils et neveux!
« Le chien, chantent-ils, s'empare de nos gages,

(1) SAKHAROV, *Skaz. Rusk.*, édit. 1841. KNIGA, III, p. 238.

Notre paye quotidienne et annuelle, argent et nourriture,
C'est de ces écus, qu'il se fait bâtir des villas au bord du [fleuve.
Elles ne le cèdent guère en richesse aux palais du Çar,
Sauf que les toitures n'en sont pas dorées.
Le kniaze se vantait d'aller à Kazan
Afin d'y faire dorer le dôme de son château.
Savez-vous, frères, qu'il paya cela de sa tête?
Le feu du ciel l'y foudroya, et pour cause!

XII

PAN PREMYSLNY (1).

Là, dans les champs, en rase campagne,
Un troupeau de bœufs gris paît tranquillement,
Un pavillon tout neuf s'y élève, entouré d'un clos.
Dans ce pavillon, on voit une table ronde
Et Pan Premyslny assis près de la table.
Devant lui une noble fillette danse,
Vêtue d'une robe couleur de rouille.
Ses pieds mignons sont chaussés de bottines lacées.
Sa taille d'abeille est enserrée d'un ceinturon d'acier.
Des chaînettes et breloques s'accrochent au ceinturon,
Des clefs d'or pendent du bout de ces chaînettes. [paon.
La danseuse porte au front une couronne de plumes de
Une bague d'or brille sur sa main mignonne.
La queue de sa robe couleur de rouille balaye le plancher.
Les bottines lacées piétinent le sol.
Le ceinturon d'acier pince la taille.
La couronne de plumes de paon résonne sans vent,
La bague d'or brûle et rayonne sans feu.
C'est que notre petit Pan vient de revenir d'une guerre,

(1) A. D., p. 43.

De maints combats qu'il guerroyait en Hongrie.
Plusieurs seigneurs, ses frères d'armes arrivent pour lui [dire la bienvenue.
Ils s'enquièrent, ils le questionnent.
« Que dit-on, que fait-on dans les pays de Hongrie ? »
— « Tout y va à souhait, elle est labourée d'un bout à l'autre
Labourée et ensemencée avec de l'or,
Hersée avec des barbes d'une plume de paon,
Et entourée d'un rempart de glaives d'or.

XIII

LE CHEF KHOMONENKO (1)

(*Kolendka*)

Messire Khomonenko excelle dans l'art de trier,
Jeune et dispos, il monte un coursier tout noir,
Il trie lui-même les chevaux (pris à l'ennemi) ;
Il s'en réserve les meilleurs pour lui-même.
Quant aux moins bons et aux rosses,
Il en gratifie ses domestiques.
Il trie lui-même les selles maraudées
Il en garde les plus belles pour lui-même
Et le reste est pour ses gens.
Il choisit entre les brides butinées,
S'en réservant les meilleures pour sa quote-part,
Et ce qui en reste est pour ses gens.
Il trie les vêtements pris sur l'ennemi
Les moins usés sont pour lui
Ce qui en reste est pour les autres.
Il choisit dans les tas de chaussures maraudées,
Les meilleures pour lui,
Ce qui en reste pour les autres.

(1) A. D., I, 9.

Il examine une à une les prisonnières de la guerre,
S'en approprie les plus jolies,
Et en donne à ses gens le rebut.
Portez-vous bien messire Khomonenko!

XIV

LA KNIAHNIA D'IVANKO (1)

(*Kolendka*)

Voyez là-bas, là sur des prés spacieux
On alluma pour nous un bûcher de broussailles,
Le (Kniaze) est jeune, tout jeune encore,
Jeune et bien à cheval.
Autour du feu d'un bûcher on danse la ronde
La danse est conduite par la Kniahnia d'Ivanko
Elle porte sur sa tête un faucon,
Et dans sa main gauche des petits oisons ;
Personne ne l'aperçoit hormis les serfs du maître.
Ils courent l'en avertir, aussitôt aperçue :
« Vite, crie-t-il, allez garrotter Ivanko,
« Enfermez son faucon dans ma fauconnerie
« Et ses oisillons dans ma basse-cour ;
« Conduisez son joli cheval dans mes écuries,
« Et écrouez Ivanko dans mon cachot ténébreux. »
Le pauvre faucon gémit, il pense à son nid,
Les oisillons crient après Ivanko.
Le petit cheval gratte le sable, voulant courir dans les [champs,
Ivanko pleure, il veut être auprès de sa bien-aimée.

(1) A. D., I, 36.

XV

LE COMFORT D'UN PROPRIÉTAIRE TERRITORIAL (1)

Au milieu des plaines s'élève une croix badigeonnée,
Sur cette croix perche un coucou gris.
Ses chants, dès le grand matin,
Eveillèrent le propriétaire (Pan) :
« Voici le matin, lève-toi donc,
« Va te laver bien proprement
« Et sors de la maison ; va à l'écurie,
« Choisis-y pour toi un cheval noir.
« Monte-le et va inspecter les travaux du manoir,
« Va voir ce que font tes laboureurs, tous jeunes et dispos.
« Va voir tes bœufs roux,
« Va examiner tes charrues en bois de hêtre
« Et tes socs on or pur.
« Tes chaudières en cuivre de bon aloi, [fil de fer,
« Tes portes à deux battants avec leurs judas garnis en
« Tes dressoirs en argent pur,
« Tes brides tissées de soie.
« Sois heureux, réjouis-toi avec ta femme
« Et avec tes enfants ! »

XVI

LE BRIGANDAGE D'UN CHEF (2)

Pauvre femme, quelle existence que la tienne,
Vivre mariée à un boyar du Kniaze !

(1) Al. D., 58.
(2) A. D., I, 52.

Tous les soirs à la brune il va seller son cheval,
A minuit il part pour le brigandage,
Vers l'aube, il revient de la rapine :
« Lève-toi vite, ma belle aux sourcils noirs,
« Ouvre-moi les portes de la closerie,
« Je t'amène pour toi, tu vas les voir,
« Neuf chevaux noirs. » Le brigand en monte le dixième,
Il apporte une chemise fine toute en sang :
« Voilà, ma mie, va laver ces linges dans notre fontaine,
« Prends garde de ne pas les secouer ni les étendre,
« Car tu y trouverais de quoi t'effrayer,
« Et ton beau visage pâlirait. »
A ces mots, la figure de la belle s'assombrit comme les [brouillards d'une forêt,
Et sa voix changea.
Les boucles de ses blonds cheveux s'agitèrent,
« Ah ! mon cher époux, je suis bien malheureuse
« De te voir meurtrier,
« Sais-tu que tu as tué mon propre frère,
« Voici bien sa chemise que je reconnais. » [chemin.
— « C'est sa faute, il n'a pas voulu s'écarter de mon
« Alors je lui ai fait tomber la tête de ses épaules.
« Du reste c'était un vaurien, un gibier d'enfer. »

XVII

SOUVENIR D'UN MEURTRE (1)

Voyez là-bas, sous ce platane,
Une fille labourait avec un seul bœuf gris.
Elle n'avait pas encore achevé le premier sillon,
Que la voix de sa mère se fit entendre :
« Dépêche-toi ma fille, viens à la maison,
« Je t'ai vendue à un brigand de grands chemins,

(1) A. D., I, 65.

« Dans la nuit il vient, dans la nuit il s'en va.
« Jamais il ne rapporte rien de bon à la maison,
« Rien d'autre que des chemises en lambeaux
« Et son sabre barbouillé de sang. »
Puis elle chanta sur le berceau :
« Dodo, dodo! mon blanc garçonnet,
« Si je savais que tu soies comme ton père,
« Je te donnerais en pâture
« Aux corbeaux, aux corneilles
« Qui te déchiqueteraient à coups de bec... »
— « Continue, femme, achève la chanson
« Que tu viens de chanter en berçant l'enfant ; »
— « La chanson n'est pas à moi ;
« Je l'ai apprise de la nourrice de notre petit. »
— « Debout, femme ! à genoux !
« Laisse mon sabre trancher ta tête. »
— « Ecoute ma fidèle nourrice,
« Donne-moi ici mon enfant. »
Sur une joue de l'enfant elle déposait un baiser
Et l'autre joue elle mordit en disant :
« Voici, mon fils, je te laisse un souvenir,
« Du moment où ton père décapitait ta mère.

XVIII

LE NID D'UN BRIGAND (1)

Des monts, toujours des monts de plus en plus hauts.
A leurs pieds est une hutte (khatka) solitaire,
Mal bâtie, mal abritée, à peine recouverte d'une toiture [de broussailles;
Dans cette hutte habite le brigand Janiček;

(1) A. D., I, 66.

Nuitamment il rentre, rapportant un sabre toujours [souillé de sang.
Juliana sa femme berçait leur enfant,
Elle lui chantait ainsi :
« Dodo, mon petit garçonnet,
« Non, tu ne seras pas ce qu'est ton père,
« Je te hacherais plutôt membre par membre. »

XIX

MÊME SUJET EN POLONAIS (1)

« Annette, ma fille, retourne à la maison,
« Je te ferai épouser j'ignore qui,
« Je te donnerai en mariage à un Janko,
« Un fier brigand de grands chemins.
« O Janko, tu es un égorgeur d'hommes,
« Ta tunique est barbouillée de sang. [chemin,
« Sur les cimes de nos montagnes tu connais chaque
« Dans la journée tu sors et la nuit tu rentres,
« Que de chagrins tu me donnes !
« Tes vêtements sont trempés de sueur,
« Ton sabre est souillé de sang,
« Ah Janko, Janko, où as-tu été,
« Que veulent dire tes vêtements ensanglantés ? »
— « Je me suis blessé en coupant le petit sapin
« Qui bruissait jour et nuit sous nos fenêtres;
« Cela m'ennuyait, je n'aime pas ce bruissement,
« Il m'a empêché de m'endormir. »
Une fois il lui donne ses vêtements à laver,
Sans les déployer devant elle.
En les déployant elle y trouva une petite main droite,
Au petit doigt il y avait une bague d'or,

(1) A. D., I, 67. Comp. trois autres variantes : slovène, croate et vélo-russe.

Sur le chaton trois portes sont gravées.
« Dieu! ce sont les armoiries de mon frère,
« C'est bien sa main. »
Elle n'attendit pas plus longtemps,
Elle envoya faire voir la main à leur mère. [maison ?
« Mère chérie, dis-moi, tous mes frères sont-ils à la
— « Ma fille tu as sept frères
« Dont le cadet est un vaurien. »
Une année se passe et encore une demi-année,
Dieu lui donna un petit garçon ;
Elle le berce, elle lui chante :
« Dodo, ne sois pas comme ton père
« Car je te couperai en tranches menues
« Pour les jeter aux corbeaux. »
Le mari derrière un sapin entend toute la chanson,
Il se met en colère, il s'écrie :
« Chante encore Annette, continue ton refrain,
« Que dis-tu à notre fils en le maillottant ? »
— « Je lui dis, dodo, notre enfant,
« Si tu deviens semblable à ton père
« Je te baignerai dans du vin,
« Je t'envelopperai de maillots de soie. »
« Eh bien, Annette, revêts la plus belle de tes robes,
« Allons faire un tour dans les champs. »
— « Voilà deux ans que nous vivons en ménage,
« Et tu ne m'as jamais fait promener. »
Il la prit par la main,
La mena au milieu d'un bois
Où il lui creva ses yeux noirs,
Puis trancha ses mains blanches.

Cette pièce, avec les trois qui la précèdent, font un groupe relatif à des faits de brigandages et de crimes qui, ce me semble, se rapportent a cette partie de l'histoire des populations du Dniéper qu'on appelle : *Oudély* « les apanages ». On sait combien d'horribles crimes se

perpétraient au milieu des guerres intestines des princes apanagés de la dynastie des Ruriks. Les Kniazes mêmes, doués d'un génie supérieur, comme Vladimir Ier, Monomakh et autres, suivaient la déplorable coutume du régime féodal en partageant leurs États en plusieurs apanages. L'histoire nous a conservé les récits des forfaits commis parmi les rivaux princiers, et aussi les noms des assassins, lesquels, il faut le dire à l'honneur des Slaves, portent des noms soit tatars, soit varègues. Au contraire, le peuple foncièrement slave, aimait ses chefs et la mémoire des princes Borys et Gleb lâchement assassinés, est aujourd'hui encore religieusement vénérée par le clergé du rite grec et ses ouailles.

XX

HOSPITALITÉ PRINCIÈRE (1)

Au milieu de la plaine dans un enclos de vignes
Plusieurs tentes en soie blanche sont dressées.
Sous ces tentes partout on voit des tables de festins.
Toutes ces tables sont couvertes et servies.
Couvertes de tapis de prix.
Partout sur les tables des gobelets remplis,
Maints seigneurs siégent autour de ces tables
Un beau jeune maître (*panič*) préside aux seigneurs.
O notre jeune et gentil maître Ivan,
Devant le jeune Panič ses serviteurs restent debout,
Ils lui demandent de pouvoir aller au pays des Mécré-
[ants;
« Laisse-nous aller, maître, chez les Mécréants; [ciel.
« Nous y ferons voler nos flèches comme des éclairs du

(1) A. D., I, 8.

« Nous y lancerons nos chevaux comme une pluie à verse.
« Nos sabres brilleront comme le soleil à travers les [nuages. »

C'est le seul et unique chant du recueil A. D. qui rappelle les descriptions que donnent les Bylinas vélikorusses des festins offerts par le Kniaze Vladimir Ier et sa femme Aprexievna, dans leur palais grand-ducal de Kiev. Une foule de guerriers y venaient pour participer aux brillantes fêtes et y faire parade de leurs prouesses. Le plus ancien chroniqueur slave, Gallus, donnant la description de la cour somptueuse de Boleslav Chrobry, contemporain de Vladimir, dit qu'ordinairement on y dressait quarante tables servies pour les hôtes du prince polonais; derrière la principale, on voyait Boleslav entouré de ses douze compagnons d'armes et conseillers, en compagnie de sa femme Kunilda et d'une nombreuse assistance de seigneurs et de dames de la cour. Tous ces récits auront disparu avec les populations du bassin du Dniéper, détruites par les Mongols, ainsi que par les Kniazes Ruriks de la branche Souzdalienne. L'ancienne capitale métropolitaine de Kiev fut saccagée et dépeuplée plusieurs fois, et ses habitants se dispersèrent sans y avoir laissé presque aucune trace de leur gloire passée dans la tradition orale.

L'Orient et la cour somptueuse de Byzance donnaient l'exemple de ces prodigalités, et nous avons encore le récit qu'a fait Porphyrogénète des fêtes que les Grecs byzantins donnaient à l'occasion du baptême d'Olga. La cour impériale offrit deux dîners. Au premier furent invités vingt ambassadeurs envoyés par les princes apanagés de la famille des Ruriks. On y comptait aussi

quarante-trois marchands et six attachés d'ambassade. Au second dîner que cet empereur, dit Porphyrogénète, offrit à Olga, il y avait vingt-deux ambassadeurs et quarante-quatre marchands. Nous ne parlons pas ici des fêtes données par Vladimir Ier, ni des prouesses de ses convives qui arrivaient de toutes les parties du monde, car la description de ces réjouissances est du domaine des chansons héroïques en langue véliko-russe, que dernièrement M. Alfred Rambaud a traduites ou résumées si brillamment dans son ouvrage : *La Russie épique.* A propos de Porphyrogénète, faisons observer que ce qu'il appelle ambassadeurs, n'étaient qu'autant de représentants des Kniazes Ruriks apanagés, dont chacun se considérait comme chef d'un État indépendant. Les textes des clauses du premier traité conclu entre les Byzantins et le grand Kniaze Rurik prouvent que celui-ci exigeait de l'empereur grec une quote-part de la contribution de guerre pour chacun de ses princes gouverneurs. Les Byzantins accordaient tout, afin de se débarrasser de la présence de l'insatiable Normand qui cherchait à s'enrichir *per fas et nefas.*

XXI

CONCESSIONS TERRITORIALES (1)

(*Kolendka*)

Le maître de la maison s'en absente ;
Il voyage. Son nom est Vacili ;

(1) A. D., I, 49.

Il est parti pour la ville de Soudomir. [ments.
Pourquoi y est-il allé? — Pour y prononcer des juge-
Que lui a-t'on donné pour ses jugements?
On lui a donné trois jolis villages.
Dans le premier village — il n'y a que des vieillards,
Dans le second village — il n'y a que de vigoureux tra- [vailleurs,
Dans le troisième village — il n'y a que des jeunes filles.
Les vieillards avisent au bien-être des villageois
Les travailleurs font prospérer le village [village.
Et grâce aux jeunes filles tout le monde est gai dans le

Cette kolendka me paraît appartenir à une époque où les terrains dévastés par les Mongols furent concédés aux sujets de la Pologne et du grand-duché de Lituanie. On sait qu'à la suite des invasions des Mongols en Ukraine, invasions auxquelles les Tatars d'Azov, de Crimée et même les Kniazes Ruriks de la branche Souzdalienne participaient maintes fois, la population slave de la rive droite du Dniéper fut entièrement détruite. Il a fallu beaucoup de temps et beaucoup d'efforts pour réparer le mal. C'est au règne de la dynastie des rois Yaguellons en Pologne qu'appartient l'œuvre humanitaire d'avoir appelé des colons des pays slaves, des Karpates, de Mazovie et des provinces du bassin du Dniester et du Boh, grâce auxquels ces parages naguère déserts furent depuis appelés le grenier de l'Europe. Les Yaguellons firent de ces contrées une espèce de salle d'armes où la jeunesse des familles nobles de la république allait se perfectionner dans le métier des armes, en combattant les Tartares d'Azov et de Crimée, dont les hordes confinaient à l'Ukraine. Plusieurs grands hommes de guerre qui illustrèrent la Pologne au XVIe et

au XVIIe siècle étaient fils de propriétaires territoriaux en Ukraine. Nous donnons plus bas le travail d'un de nos meilleurs historiens, intitulé : *Les Conquêtes de la charrue polonaise*. Le lecteur trouvera dans cet appendice maints noms historiques de chefs d'armée, d'hommes d'État et de littérateurs polonais.

— Pour revenir à notre kolendka, disons que la ville de Soudomir, où le maître Vacili est appelé pour la distribution de la justice, est certainement la ville antique de Sandomir, qui se trouve au confluent de la Vistule et du San, deux fleuves qui donnèrent leur nom à la province et à son chef-lieu en question. Le château fort de Sandomir, fut ruiné de fond en comble et brûlé par les Mongols de Batou-Khan. Les tribunaux de cette ville jouissaient d'une antique renommée de savoir et d'impartialité, dont témoignent les chroniques polonaises (1). Sandomir par sa position intermédiaire entre la Galicie et Lublin rattachait la Pologne à ses provinces russiennes. L'interprétation que donnent les commentaires V. D. (I, 50) du mot Sandomir ne me paraît pas admissible. Voici leur interprétation : « Sandomir est ici employé « probablement non pas dans le sens d'une ville mais « comme un nom appellatif, qualifiant les fonctions rem- « plies par le boyar : il est parti pour *juger* (soud) et par « ce moyen établir la *paix* (mir) sur la terre (2). » Le mot *boyar*, pas plus que celui de *tioun*, c'est-à-dire intendant d'un Rurik, que le commentaire semble avoir trouvé dans le texte de la kolendka, ne s'y trouvent pas du tout.

(1) A. D., I, 49.
(2) Voyez l'Encyclopédie polonaise *sub voce Sandomierz*.

PÉRIODE TATARE

Le progrès inauguré par la dynastie des Ruriks, fut brusquement interrompu et brisé vers la moitié du XIIIe siècle de notre ère. Les hordes mongoles conduites par Batou-Khan, après avoir soumis sous leur domination toutes les provinces slaves qui se trouvaient sous le régime des Kniazes apanagés de la famille de Monomach, trouvèrent une résistance opiniâtre sur les bords du Dniéper. La vengeance du conquérant barbare fut terrible. Toutes les provinces de la rive droite du Dniéper furent, pour ainsi dire, balayées par cet ouragan qui menaçait de détruire le reste de l'Europe chrétienne. L'invasion fut arrêtée en Bohême, en Moravie et en Pologne. Mais le peuple qui a contribué le plus à la repousser au-delà du Dniéper fut la Lituanie. Les chants dont nous nous occupons ici n'ont conservé qu'un souvenir vague de cette première incursion. Les habitants de la vallée du Dniéper ne parlent plus dans leurs chants que des désastres dont ils eurent à souffrir

de la part des Tatars de la mer d'Azov, et surtout de Crimée. Le XVIe et le XVIIe siècles se passèrent en luttes continuelles que l'Ukraine fut forcée de soutenir contre ces Tatars. Les chroniqueurs polonais en parlent souvent. L'œuvre de la colonisation à peine commencée fut coup sur coup soit arrêtée, soit compromise par ces fléaux qui se renouvelaient d'autant plus facilement que les hordes envahissantes confinaient avec les provinces que la république de Pologne possédait de ce côté-là. Les éditeurs A. D. ont réuni avec beaucoup de soin tous les témoignages historiques à ce sujet; nous n'en rappellerons que les plus importants.

Selon le témoignage de Bielski (*Kronika*, p. 533), en 1516, les Tatars, après avoir envahi la Galicie, emmenèrent avec eux jusqu'à 5,000 captifs. En 1537, les Tatars (*ibid.*, p. 571) emmenèrent de la Volhynie 15,000 prisonniers des deux sexes. En 1575, ils ravagèrent toutes les provinces du bassin de la rive droite du Dniéper, et en ravirent 55,340 habitants. (STRYJKOWSKI, *Kronika*, p. 421.) La chronique de Yerlič en donne plusieurs descriptions où les chiffres des prisonniers de guerre sont vraiment effrayants. Les chants, dont nous avons traduit ici les principaux, peuvent compléter le tableau tracé par les historiens et les voyageurs, témoins oculaires de ces horreurs. Voy. Herberstein († 1566) dans son ouvrage : *Rerum moscovitarum commentarii*, etc., etc.

I

KOVALENKO LE PROPRIÉTAIRE

Ah! que nous sommes malheureux. Ecoutez, ma mère;
Kovalenko le dimanche assemble chez lui tous ses mois-
[sonneurs.
Il leur dit : « Prenez vos serpes et vite à la besogne,
« Hâtez-vous de couper et de rentrer mes blés,
« Observez ce nuage noir qui s'avance de là haut :
« Moi j'irai à la maison pour revenir aussitôt
« Il faut que je voie si votre dîner est prêt. »
Ah ! au-delà des monts un nuage s'avance
Et déjà deux Cosaques du Don (1) entraînent Kovalenko,
Ils lui garrottèrent les mains derrière le dos
Et rivèrent des fers à l'entour de ses pieds blancs.
« Dieu, donne-moi de vivre jusqu'à dimanche prochain,
« Je saurai bien comment il faut l'observer. »
L'Ukraine s'est assombrie, impossible d'y vivre.
La horde tatare sous les fers de ses chevaux écrase nos
[enfants,
Elle a enlevé tous nos hommes adultes,
On leur a garrotté les mains derrière le dos ;
Les poings et les pieds liés, on les conduira devant le Khan.

L'invasion des Mongols de Batou-Khan inaugura une suite de malheurs inouïs qui, dès lors, faisaient souffrir les pays slaves, que leur position intermédiaire entre l'Europe chrétienne et les déserts de l'Asie exposaient à tout venant.

(1) A l'époque dont nous nous occupons, les Cosaques du Don et de la mer d'Azov relevaient de la principauté de Moscou, et, comme elle, traitaient en ennemis les Cosaques Zaporogues ainsi que tous les habitants de la rive droite du Dniéper, qui ne voulaient pas obéir à la Horde d'or.

Le principal siége de la Horde d'or, *Kyzyl Ordou*, ou pour mieux dire de la tente d'or (*ordou*) du conquérant mongol, se trouvait rapproché des côtes septentrionales de la mer Caspienne. Elle avait plusieurs succursales campant sur les rivières de Kama, de Volga, au bord de la mer d'Azov et dans la Crimée. Ce furent surtout les Khans de Crimée qui, s'étayant de la protection tantôt de la Horde d'or et tantôt des Turcs de Constantinople, exercèrent des ravages continuels chez les populations du bassin du Dniéper. Ce furent eux qui s'empressèrent toujours d'aider les révoltes des Cosaques et de s'ameuter contre l'autorité légale. Après la ruine des châteaux et des villes saccagées, des milliers de prisonniers des deux sexes furent l'objet principal du commerce entre la Crimée et l'Asie musulmane.

II

UNE CAPTIVE VOLYNIENNE (1)

Au-delà de la montagne, en deçà des forêts noires,
Les Tatars emmènent une jeune fille volynienne.
Ses cheveux d'or éclairent la forêt et le chemin.
Le père éploré court derrière les ravisseurs,
La fille lui fait un geste de ses mains blanches.
« Rebrousse ton chemin, père chéri, retourne à la maison !
« Tu ne me sauverais pas et tu périrais toi-même, [gère ;
« Tu avilirais tes cheveux blancs dans une contrée étran-
« Tu fatiguerais tes yeux sur la frontière de Turquie ;
Sa chevelure blonde rayonne comme un météore,

(1) A. D. I, 83. Les mots en italique sont un débris du mythe slave sur l'Aurore.

III

MEME SUJET (1)

Belle chênaie, pourquoi bruis-tu,
Pourquoi te plains-tu dès le matin ?
— Comment ne pas bruire,
Les Tatars me traversent d'outre en outre.
A coups de sabre, ils abattent mes branches,
Ils emmènent avec eux une captive de Volynie,
Une jeune fille d'Ukraine.
La poursuite est à leurs trousses.
Son vieux père crie, appelant sa fille.
Elle se détourne, elle le voit,
Elle lui fait des gestes de ne pas la suivre :
« Père, reviens sur tes pas,
« Tu ne m'atteindras jamais,
« Tu fatiguerais tes chevaux en pure perte !

Les exemples de ce genre ne sont pas rares dans l'histoire d'Ukraine du XVe au XVIe siècle. Ainsi, par exemple, J. Chodkiewicz, voïevode de Kiev, en 1482, fut enlevé, lui et sa famille par des Tatars criméens. En 1549, toute la famille du prince Wiszniewiecki, dans son château de Périmir, subit le même sort, ainsi qu'en 1589 le prince Zbarażski. Le chroniqueur polonais Bielski parle de l'enlèvement d'une famille noble de Volynie avec des détails qui rappellent ceux de notre dernière chanson. Les poëtes lyriques de Perse exaltent la beauté des *Turcs*. Ainsi, Hafiz dit que : « Pour l'ophélide des joues d'une

(1) *Ditto*, p. 84.

fille de Chiraz, il aurait donné les deux capitales de l'empire mongol, Samarkand et Bokhara. » Or, il n'y a que les Turcs osmanlis qui n'ont conservé aucune laideur du type facial qui caractérise le visage des tatars, leurs ancêtres de l'Asie centrale. La race se serait améliorée grâce au mélange du sang européen et caucasien.

IV

LE RACHAT D'UN PRISONNIER COSAQUE (1)

Quelles sont ces fumées dans le lointain ?
Un Cosaque y reste écroué, prisonnier,
Enfermé dans une geôle, à peine s'il peut y respirer.
Il écrit une lettre à son père :
« Père, aie pitié de moi,
« Rachète-moi, délivre-moi d'ici. [mon fils ?
« — Que faut-il donc donner pour ton rachat, combien,
« — Huit bœufs par chaque maison, avec leurs charrues.
« Ah mon fils, s'il faut que j'en donne autant,
« Tu n'as qu'à périr, mon fils. »
Que signifient donc ces fumées dans la plaine ?
Un Cosaque y est écroué, prisonnier,
Tristement assis, c'est à peine s'il respire,
Il écrit une lettre à sa mère :
« Mère, aie donc pitié de moi,
« Rachète-moi, délivre-moi d'ici !
« — Combien donc demande-t-on pour te racheter ?
« — Huit vaches laitières, avec leurs veaux ?
« — Ah mon fils s'il faut que j'en donne tant,
« — Tu n'as qu'à périr, mon fils ! »
Quelles sont ces fumées dans la plaine ?

(1) A. D., I, 133

Un Cosaque y reste écroué, prisonnier.
Tristement assis, à peine s'il respire,
Il écrit une lettre à sa chère amie :
« Aie donc pitié de moi, chère amie,
« Rachète-moi, délivre-moi d'ici.
« — Que faut-il donc payer pour ta rançon ?
« — Sept cents canards de chaque maison.
« — Bien, mon cher ami, j'aime mieux me priver de tout [ce que je possède
« Plutôt que de te voir périr. »

V

UNE MOISSONNEUSE (1)

Au pied de notre slobodâ, le seigle jaunit, entremêlé [d'ivraie,
La jeune fille moissonnait le seigle,
Et elle en liait les petites gerbes.
Dieu sait d'où et comment vint un jeune Cosaque
Monté sur un beau cheval noir.
« Dieu vous aide, jeune fille, moissonnez,
« Liez des gerbes menues ! »
Le Cosaque monta sur une *mohila* (2),
Laissant son cheval paître dans le val,
Lui-même, il s'y endormit en attendant.
Dieu sait comment y arriva la fillette ;
Arrachant un brin d'herbe, pour l'éveiller,
Elle en effleura les joues du Cosaque.
« Sauve-toi, mon ami, et vite
« Je ne vois plus ton cheval.
« Les Turcs passèrent avec les Tatars

(1) A. D., I, p. 140, sqq.
(2) Tertre funéraire, synonime de *Kourhane*.

« Et ils prirent ton cheval et ta bride. »
— « Ah ! les Tatars me connaissent bien
« Il n'oseront pas me toucher, moi,
« S'ils m'enlèvent mon cheval j'en aurai un autre,
« Mais s'ils t'avaient enlevée toi, chère amie,
« Je ne saurais en trouver une autre. »

VI

LE GUET DANS UNE FORÊT (1)

« Ils me contraignent, ô ma mère,
« Ils me forcent d'aller faire le guet,
« Près la forêt noire, sur une mohila ;
« Je pressens, ô ma mère, que je périrai. »
— « Cherche des prétextes, mon fils,
« Dis que ta tête te fait souffrir. »
— « Ils me contraignent, etc., etc., etc. »
— « Cherche des prétextes, mon fils,
« Dis-leur que tu n'as pas de cheval à toi. »
On lui donna un cheval,
Bien sellé, bien bridé,
On l'envoya faire le guet....
« Je fais une lieue, je fais deux lieues.
« Je marche pendant toute une nuit et encore une nuit ;
« Mon cheval est par trop fatigué,
« Le sommeil lui fait pencher la tête,
« Nous nous arrêtons sous un chêne
« Je m'étends pour me reposer,
« Ah ! ma mère, je finis par m'endormir.
« Les Tatars accourent, ils jettent un nœud coulant sur [le cou de mon cheval,
« Ils font monter dessus une jeune captive,

(1) A. D., I, 35.

« Le lendemain, à l'aube du jour, j'ouvre les yeux
« Hélas ! mon cheval n'y est plus,
« J'escalade le revers de la mohila,
« Je contemple les vastes plaines,
« Je vois les Léhites (*Lakh*) y marcher par trois chemins,
« Et les Cosaques s'avançant par quatre chemins ;
« Ils s'arrêtent pour reposer leurs montures.
« Les Tatars couvrent toute la surface des steppes,
« Au milieu d'eux est une jeune captive à cheval ;
« Elle dénoue sa blonde chevelure
« Et elle écrit sur les feuilles mortes ;
« Elle les jette une à une dans le fleuve.
— « Flottez avec le courant mes petites feuilles,
« Surnagez, allez jusque chez mon père ;
« Dites-lui qu'il ne se prive de rien pour moi
« Qu'il ne me prépare aucune dot.
« Hélas ! ma dot je l'ai déjà reçue.
« Sous la feuillée d'un chêne
« Un jeune Turc m'épousa ;
« Un jeune Turc, un négrillon.
« Je suis épouse d'un Tatar. »

Le contenu de cette *douma* prouve qu'elle a été rédigée au commencement du XVIe siècle, avant l'organisation définitive des Cosaques par la république de Pologne. La surveillance des frontières, entre ces États et les campements des Tatars, s'exerçait par les chefs de la milice locale. La *forêt noire* dont il s'agit ici se trouve entre les rivières de Dniéper et de Tasmine, dans le district de Čehrine. Ordinairement les hordes équestres de maraudeurs tatars suivaient ce que l'on appelait le *Šlak*, c'est-à-dire la lisière méridionale de cette forêt, pour pénétrer dans l'Ukraine de Kiovie. Le commentaire A. D. fait observer justement que les conseils que la mère donne à son fils, pour le soustraire à l'obliga-

tion des services de la frontière, font voir l'état précaire où se trouvait la surveillance de ces pays avant qu'il n'y eût des régiments cosaques et leurs hetmans régulièrement organisés, institution dont la création appartient avant tout à la Pologne. Nous y reviendrons encore.

VII

MÊME SUJET (1)

Rendu de fatigue, un Cosaque se traîne à pied,
Il suit la grande chaussée ;
Il n'est pas seul, il conduit son cheval
Il le conduit par la bride.
Il l'attache au tronc noueux d'un arbre.
Avec son arkan (2) de soie.
Puis il se couche aux pieds de sa monture
Ayant pris sa selle en guise d'oreiller
Et attaché les étriers à sa ceinture,
Il s'endort. A l'aube du jour il se lève.
« Où est-il? qu'est devenu mon cheval,
« Je ne vois plus ni mon cheval, ni mon arkan de soie. »
A la recherche de son cheval chéri
Le Cosaque s'en va bien triste.
Il monte jusqu'en haut d'une mohila
Il promène ses regards dans les espaces ;
Il voit un cabaret dans un pli des steppes ;
Un feu allumé flamboie près du cabaret

(1) A. D., I, 138.
(2) *Arkan* est le nom du licou ou corde ayant au bout un nœud coulant. Le mot appartient aux montagnards du Caucase qui, avant d'avoir été soumis, se servaient souvent d'arkans, soit pour attraper un cheval sauvage des steppes, soit pour entraîner un prisonnier. C'est le *lasso* espagnol.

Près du cabaret on voit un Turc accroupi devant le feu.
Le Turc reste immobile fumant sa pipe,
A ses côtés une jeune fille est assise :
Elle parle ainsi à sa chevelure en la dénouant :
« Ah ! ma chevelure, ah ! vous mes tresses blond-dorées !
« A quel époux appartiendrez-vous ?
« Le Turc prétend à être mon fiancé,
« Le Tatar m'a demandée en mariage,
« Et j'ai donné au Cosaque une serviette brodée par moi.
« Dieu ! il me faudra épouser le Tatar !

VIII

MÊME SUJET (1)

« Je sortis pour grimper sur une colline,
« J'ai laissé mon cheval brouter dans le val,
« Puis j'ai suivi un petit sentier,
« Un chemin tout étroit et battu
« Et je me suis couché pour y passer la nuit sombre. »
Une jeune fille sort dehors,
Elle entre dans le jardin
Elle y casse une branche d'aubier aux baies rouges,
Et elle en fouette légèrement les joues du Cosaque.
— « Sus, et vite, ami, enfuis-toi,
« Voici que les Tatars reviennent déjà de leur maraude,
« Ils te tueront, toi, pour prendre ton cheval. »
— « Eh bien, qu'ils me tuent, soit,
« Mais, pourquoi m'as-tu réveillé, coquine?
« J'ai eu un beau songe, j'ai rêvé que tu m'aimais
« Et que je te serrais bien fort sur mon cœur. »

(1) A. D., I, 140.

IX

BAÏDA (1)

A Çaregrad en plein marché,
Baïda boit de l'hydromel et de l'eau-de-vie.
Il boit non pas durant un seul jour ni deux jours,
Ni toute une nuit, ni une petite heure,
Baïda boit sans discontinuer. Enfin il chancelle.
Il regarde son jeune palefrenier :
« Ah ! mon garçon, mon jeune serviteur,
« Seras-tu toujours fidèle à ton maître ? »
Le Çar turc lui envoie un messager ;
Il cherche à attirer Baïda, il lui dit :
« O toi, Baïda, ta gloire est parvenue jusqu'à moi !
« Veux-tu être mon guerrier, mon fidèle ?
« Tu épouseras une Çarevna, ma fille.
« Tu seras seigneur de toute l'Ukraine. »
— « Ta religion, ô Çar, est maudite ;
« Ta Çarevna est une impure ! »
Le Çar crie, appelant ses héiduques.
« Saisissez Baïda, empoignez ce coquin
« Et suspendez-le, les côtes sur un croc ! »
Baïda reste suspendu ; il médite ;
Il regarde son palefrenier ; son jeune et brave serviteur,
Il regarde son cheval noir.
« Écoute, mon palefrenier, mon jeune serviteur,
« Apporte-moi ici mon arc bien tendu
« Et un faisceau de mes flèches.
« Je vois d'ici trois tourterelles,
« Je veux en tuer une pour la fille du Sultan
« Ma flèche frappe où je vise,

(1) A. D., I, 145.

« Et, là où je veux, mes traits s'enfoncent. »
Une de ses flèches, aussitôt décochée, tua le Çar turc.
Une autre frappa la Sultane à la tempe,
Une troisième plongea dans la tête de leur fille,
« Tiens, mon Çar, lui dit-il,
« Te voici payé pour le châtiment de Baïda ! —
« Tu devrais savoir et ne pas ignorer,
« Comment punir Baïda.
« Tu devais faire trancher la tête de Baïda
« Puis enfourcher son cheval noir,
« Et de son palefrenier faire ton mignon. »

X

LES STEPPES APRÈS UNE BATAILLE (1)

Des brouillards descendent sur les steppes.
Un Cosaque les parcourt à cheval,
Il s'approche d'une mohila,
Au pied du tertre il s'arrête et l'interroge :
« Dis-moi, ma colline, dis-moi, haute mohila,
« Pourquoi n'as-tu pas brillé ce matin ? »
— « C'est parce que je suis toute couverte de sang. »
— « De quel sang ? » — « Du sang des Cosaques
« Mêlé de moitié avec du sang des Léhites.
Les voilà les Léhites : ils cheminent sur les trois routes,
Et les Cosaques sur les quatre.
Les Tatars débouchent dans la steppe ;
Une ligne de chariots se traîne après eux.
Derrière les chariots suit un cheval turc,
Sur ce cheval est monté un garçon des Cosaques ;
Dans sa main droite il tient un sabre,

(1) A. D., I, 153.

Le sang couvre la lame du sabre.
Une mère y accourt pleurant,
Elle maudit sa vie et cherche parmi les cadavres,
Mais elle ne peut pas y retrouver son fils.
Voilà qu'un corbeau, perché sur le roc,
Branle la tête et croasse : « Ah ! pauvre mère,
« Moi je connais ton fils, moi !
« Tous les jours je me repais de son corps,
« Je viens d'arracher ses yeux du fond des orbites.
« Va-t-en, pauvre mère, reviens dans ta chaumière,
« De ta main droite prends une poignée de sable,
« Et sème-le dans ce jardin.
« Quand les grains de ce sable auront germé et fleuri,
« Ton fils reviendra chez toi.

XI

LE HETMAN LIMAN (1)

« O Liman, toi hetman des Zaporogues,
« Pourquoi ne veux-tu ni boire ni rire avec nous,
« Pourquoi es-tu triste et pensif ? [encore
— « Comment ne serais-je pas triste, je suis si jeune
« Et les Tatars, saccageant ma maison,
« Ont sabré ma vieille mère et enlevé ma bien-aimée,
« Je vais les atteindre ; sellez-moi mon cheval,
« Allons donner la chasse aux Tatars, courons-leur sus ! »
« Et ils atteignirent les Tatars dans les steppes.
« Les Tatars y allumèrent des feux, cuisant leur souper.
« Au milieu d'eux leur pacha assis,
« Tenait sur ses genoux la belle.
« — O ma chère, tiens-toi un peu à l'écart,

(1) A. D., I, 164.

« Je tuerai le maudit pacha, je te reprendrai. »
— « Si tu veux le tuer, tue-nous l'un et l'autre,
« Car mon cœur appartient au Pacha.

Il y a plusieurs autres chansons où les captives chrétiennes refusent de rentrer dans la maison de l'homme qui n'a pas su les défendre.

XII

MAROUCIA LA BOGOUSLAVKA (1)

(*Duma*)

Sur la mer Noire, au haut d'un rocher tout blanc,
S'élève le sombre donjon maçonné en pierre,
Les parois en sont revêtus de briques. [prisonniers.
Et dans ce donjon ténébreux sont enfermés sept cents
Ils y vivaient misérablement,
Sans jamais voir la lumière du soleil.
Voilà qu'un matin une jeune captive,
Maroucia, fille d'un pope (2) de Bogouslavka,
Arrive au donjon,
Et y prononce ces paroles :
« Ecoutez, Cosaques,
« Oyez, pauvres esclaves! [chrétiens ? »
« Devinez quel est maintenant le jour sous le ciel des
Les pauvres reclus, aussitôt entendu,
Reconnurent par son parler
La fille du pope, et ils répondirent :
« Maroucia, toi fille du pope de Bogouslavka,
« A quel signe pourrions-nous deviner

(1) A. D. I, p. 233.
(2) *Popovna*, fille d'un prêtre du rite oriental.

« Quel est maintenant le jour sous notre ciel des chrétiens,
« Nous qui, depuis trente ans déjà, végétons écroués ici,
« Sans apercevoir ni le monde de Dieu ni le soleil des [vrais croyants.
« Non, nous ne pouvons pas savoir
« Quel est maintenant ce jour sous notre ciel des chrétiens.
Alors la fille captive
Maroucia la Bogouslavka,
Dès qu'elle eut entendu cela,
Se mit à parler aux Cosaques ainsi :
« O Cosaques,
« Vous pauvres esclaves ! [le Samedi-Saint,
« Aujourd'hui, dans notre terre des chrétiens, nous avons
« Et demain, la plus sainte des fêtes, le grand jour de [Pâques. »
Donc, aussitôt qu'ils eurent entendu cela, les Cosaques
Se prosternèrent, leurs blancs visages contre la terre,
Et ils se prirent à la maudire,
A l'invectiver, Maroucia la Bogouslavka :
« Dieu veuille que dans ta vie tu n'aies un seul jour de [bonheur ni de fortune.
« Pour nous avoir annoncé cette fête,
« A nous, les malheureux qui ne pouvons en jouir ! »
Donc, après que la fille captive,
Maroucia la Bogouslavka
Eut entendu leurs reproches.
Elle proféra ces mots :
« O Cosaques,
« Vous pauvres reclus !
« Ne m'injuriez pas, ne me maudissez point.
« Notre maître turc, en allant pour prier dans sa mosquée.
« Me remettra, à moi, Maroucia Bogouslavka,
« Et déposera entre mes mains le trousseau de ses clefs,
« Alors je reviendrai dans votre geôle,
« Je l'ouvrirai, votre cachot ténébreux,
« Et vous tous, tant que vous êtes, mes pauvres reclus,

« Je vous élargirai au grand jour de la liberté ! »
Donc au saint jour chômé, la grande fête de Pâques
Le seigneur turc se levant pour aller dans sa mosquée,
Remit entre les mains de la fille captive,
Maroucia, enfant du pope de Bogouslavka,
Toutes les clefs de la geôle.
Alors la fille captive,
Maroucia la Bogouslavka
Profitant d'un moment propice,
Accourut à la geôle.
Elle ouvrit l'antre ténébreux,
Elle laissa s'en aller en pleine liberté,
Tous les Cosaques,
Naguère les pauvres reclus,
Et elle les entretint en leur langue :
« O Cosaques,
« Vous, pauvres esclaves !
« Désormais pourvoyez à votre salut, vous-mêmes,
« Sauvez-vous, fuyez dans des villes chrétiennes !
« Seulement je vous supplie, n'oubliez pas ma ville de [Bogouslavka,
« Chemin faisant, entrez-y pour informer es père et [mère.
« Dites à mon père qu'il ne gaspille pas son avoir en vain,
« Qu'il ne vende aucun de ses grands domaines,
« Qu'il ne se tourmente pas de la peine de ramasser de [l'argent,
« Pour la rançon de sa fille captive,
« Maroucia la Bogouslavka ;
« Que je ne veux point être rachetée,
« Car déjà je suis devenue turque et musulmane.
« Hélas, pour les voluptés de la vie d'Orient,
« Pour l'appât d'une malheureuse convoitise ! [niers.
« Ah Dieu ! sauvez-nous tous ainsi que les pauvres prison-
« Déchargez-les de l'esclavage si lourd à porter,
« Et de l'infamie de l'hérésie musulmane.

« Que libres et allégés du fardeau de la captivité,
« Ils revoient le grand jour, aux rayons de l'aurore.
« Au beau milieu de leur contrée joyeuse,
« Et les douceurs de la paix chrétienne !
« Dieu exauce les supplications sincères (1)
« De nous serfs infortunés ! »

Le recueil A. D. donne aussi deux autres *Dumas* presque identiques à celle de Maroucia. Toutes les trois peuvent dater du temps où des marchands grecs et juifs spéculaient sur la beauté des prisonnières faites par les Tatars, soit dans l'Ukraine, soit dans le Caucase. C'était une denrée très-recherchée. Il y a à peine quelques années, à Constantinople, une belle et jeune circassienne se vendait à raison de 6,000 piastres, au moins. Cet indigne trafic dura depuis la prise de Constantinople par les Turcs, jusqu'à la moitié de notre siècle. Les mariages mixtes qui en résultaient contribuèrent, paraît-il, à embellir la race des Tatars originaires de l'Asie centrale. Aujourd'hui aucun peuple de cette race ne compte autant de beaux hommes et de belles femmes que les Turcs de Constantinople, qui recrutaient leurs harems soit en Grèce, soit dans le Caucase, soit en Ukraine. L'histoire offre plusieurs exemples de ces chrétiennes qui, devenues musulmanes, usaient d'une influence prépondérante dans les conseils de leurs époux.

Tous ces détails, de même que les contenus des onze autres chants de la période tatare que nous avons empruntés au recueil A. D., appartiennent à l'histoire des temps comparativement modernes, et je n'y trouve qu'un seul quatrain qui semble faire allusion aux premières invasions du XIIIe siècle des Mogols conduits par Batou-Khan et ses lieutenants dans l'Ukraine (1). Le voici :

(1) Ce vers est tout polonais : *Wysłuchaj Boże u prozby szczere.*

XIII

L'Ukraine s'assombrit, il n'y a plus où vivre,
Hélas! la horde, sous les sabots de ses chevaux, écrase [tous nos enfants!
Elle écrase les enfants, elle enlève les adultes,
Elle leur fait garrotter les mains derrière le dos elle les [traîne devant le Khan!

Du nombre des soixante chansons avec leurs variantes de la période tatare dans le recueil A. D., aucune ne donne des noms propres des envahisseurs de l'Ukraine, ce qui aiderait à les classifier chronologiquement. Pour remédier au défaut, il faudrait recourir à la littérature orale des populations limitrophes ou voisines de l'Ukraine. J'en ai rapporté quelques-unes de mes excursions en Orient, dont j'avais publié des traductions en anglais. Il s'y trouve surtout une fort belle pièce de poésie épique que je trouvai chez les Tatars d'Astrakhan. Ceux-ci croient qu'elle a été composée du vivant du héros qu'elle chante, ce qui est fort probable. Des passages, qui me paraissent avoir été intercalés postérieurement par quelque poète du pays, sont marqués de parenthèses. (Voyez plus bas, page 96.)

XIV

UNE EMBARCATION TURQUE (1).

Là bas, voguant en aval du Dniéper
On rencontre sept cents rivières et quatre en plus, et [puis quatre encore.
Toutes elles se déversent dans le Dniéper.

(1) A. D., I, p. 244.

Dans ce fleuve d'une beauté ineffable !
« Soufflez ô vents de la vallée,
« Arrivez ici, gonflez les voiles de notre navire !
Un Cosaque y reste debout sur la poupe,
Il dirige le gouvernail,
En observant la mer Noire.
Le navire vogue, seul, tout seul !
Un Turc y reste assis à côté d'une Turque.
Elle y reste assise, mais sans être désœuvrée.
Elle brode une serviette de soie.
A qui donc appartiendra cette serviette ?
Est-ce à un Turc ou à un Tatar ?
Qui sait, peut-être à quelque jeune Cosaque,
Voire même à un Hetman.

XV

UN RAPT (1).

Des jeunes filles dansent gaiement,
Elles dansent une ronde par trois, par quatre.
Tout-à-coup arrive une troupe de Tatars,
Ils descendent. En grands seigneurs,
Chacun d'eux se choisit une fillette.
En triant parmi les plus belles,
Chacun saisit la sienne par la main et l'entraîne avec lui.
Une sœur échut à son propre frère, à leur insu.
Il s'attable pour jouer aux cartes
Et il ordonne de lui faire le lit.
La jeune fille faisait le lit, pleurant à chaudes larmes.
Lui est distrait, en jouant, il l'interroge :
« Fillette, quel est ton pays ? » — « Kiev. »
« Et le nom de ton père ? » — « Andréiev. »
« Remercions Dieu de ce que je t'ai demandée,
« J'allais épouser ma propre sœur ! »

(1) A. D., I, p. 227.

XVI

LE FRÈRE ET LA SŒUR (1).

Il était une veuve dans la Russie Blanche
(Bréï, moré, bréï!)
Elle avait deux fils, la bonne mère,
Et aussi une fille, la troisième, Hanka.
L'aîné alla prendre du service dans une église,
Le cadet s'enrôla dans une troupe de Cosaques,
La fille fut enlevée par la horde tatare:
Un Serbe se promenait au bazar;
Il acheta la jeune fille, il la prit par la main
Et l'emmena chez lui.
Il s'y assit pour jouer de la guzla;
Il ordonna de lui préparer le lit.
La fille pleure et le lit se défait ne se fait pas.
Le Serbe reste distrait,
La musique ne se joue point.
« Es-tu fille d'une naissance noble, toi?
« Es-tu enfant d'un père riche? » [blesse,
— « Non, je ne suis pas née d'une famille de haute no-
« Ni d'un père ayant de la fortune,
« Ma mère, outre moi, avait deux fils,
« L'un alla devenir bedeau d'une église, hélas!
« L'autre alla s'enrôler chez les Cosaques, hélas!
« Et moi, je fus enlevée par la horde, hélas! »
— « Remercions le ciel, s'écria le Serbe, Dieu merci,
« D'avoir eu l'idée de nous renseigner,
« Tu es ma sœur! Nous n'avons pas péché. »

(1) Le refrain *bréï moré* se chante après chaque vers. Voy. A. D. I, p. 279.

XVII

UNE MÈRE (1).

Coqs, pourquoi ne chantez-vous pas ?
Hommes, pourquoi n'avez-vous pas veillé ?
Voici les Turcs qui saccagent le village,
Et qui emmènent nos hommes en captivité !
Lors du partage, une belle-mère échut à son gendre,
Il la traîne derrière le cheval, à travers des ronces.
Le sang de la malheureuse inonde le chemin,
Un corbeau noir plane au-dessus pour boire dans les [mares de sang,
« Salut, ô grande dame turque !
« Nous t'amenons une servante,
« Une ouvrière de loin, de la Pologne !
« Donne-lui à faire trois besognes à la fois,
« Avec ses yeux qu'elle garde nos moutons,
« Avec ses mains qu'elle file du lin,
« Et du bout de ses pieds qu'elle berce notre enfant. »
La captive berçait l'enfant,
Elle chantait pour son petit nourrisson :
« Dodo, mon petit Tatar,
Dors mon petit fils, tu es né d'une fille à moi. »
A ces mots la dame turque se lève en sursaut,
Elle demande à l'esclave polonaise :
« Comment m'as-tu reconnue, toi ? »
— « L'autre jour en te mettant dans la baignoire
« J'ai vu une étincelle descendre sur ton sein
» Et voilà comment je t'ai reconnue ! »
— « O ma mère que j'ai tant regrettée
« Dépouille-toi de ces haillons qui te couvrent,
« Revêts-toi des robes belles et de prix :

A. D., I, 290.

« Tu seras maîtresse avec nous . »
— « Laisse-moi mes pauvres guenilles
« Je les aime mieux que tes robes de prix !

XVIII

UN MAUVAIS PÈRE (1).

Il était un homme, le petit André,
Il avait une fille, la gentille Marie,
Il s'enivrait pendant un jour, deux jours,
Le troisième jour il se dégrise,
Il rentra dans sa maison ;
Il pencha tristement la tête appelant sa fille :
« Ohé Marie, ma chère Mariette,
« Va dans les champs pour me chercher de l'eau,
« De l'eau fraîche de puits et de source. »
Elle lui apporte de l'eau fraîche,
Eau de puits et eau de source :
— « Dis-moi, papa, dis-moi père chéri,
« Quels sont ces tourbillons de fumée dans le lointain ?
« Sont-ce des pâtres qui allument leurs feux,
« Sont-ce des Tatars qui capturent des hommes ? »
— « Ce ne sont ni des pâtres qui allument leur feux,
« Ni les Tatars qui capturent les hommes,
Ce sont les envoyés de l'époux qui arrivent pour te prendre.
Car je t'ai vendue, chère enfant, à quelqu'un de loin,
« A quelqu'un d'une centaine de lieues d'ici.
« Ah ! cent lieues, mon Dieu que c'est loin. »
Un jour se passe, deux jours se passent,
On voit des cavaliers arriver,
Ils frappent à la porte de la cour :
« Sors donc, André, ohé ! bon petit André :
« Amène-nous ta fille Marie ! »
Il leur amena une servante,

(1) A. D., I, 302.

La ménagère de la maison,
Qui a toutes les clefs de l'office.
« Mais non, ce n'est point la démarche de Marie,
« Il n'y a que sa robe seulement.
« Point de subterfuge, petit André,
« Amène-nous ta fille Marie,
« Regarde, nous sommes nombreux ;
« Ta maison croulera sous les sabots de nos coursiers,
« Nous briserons tout, nous enlèverons tout. »
Le père amène sa Marie.
La vraie Marie, belle comme l'étoile du jour :
« Je vous remercie, dit-elle, ô ma mère, adieu !
« Tu as été bien bon pour moi, ô mon frère ;
« Mais je n'ai pas à remercier mon père,
« Il m'a vendue à quelqu'un de cent lieues d'ici,
« Cent lieues ! longues, distantes. »
Le cortége se mit en route un jour, deux jours,
Le troisième, Marie ne peut plus se taire :
« Seigneur turc, dit-elle, mon maître,
« J'aperçois là-bas un obier en fleurs,
« J'y vais pour en couper quelques ramées. »
Elle y va, coupant une ramée, puis l'autre,
Une pour lui et l'autre pour elle-même.
Elle se couvre le visage avec sa manche,
Et enfonce un couteau dans son cœur !
Tout-à-coup, à tire-d'ailes arriva un coucou,
Et il se mit à gazouiller ainsi :
« O seigneur turc, notre petit turc,
« Tu n'as plus ta chère Marie ;
« En se couvrant la figure
« Elle plongea un couteau dans son cœur. »
Le Turc dit : « Puissè-je m'être égorgé moi-même
« Plutôt que de lui avoir donné ce couteau. »

XIX

UN MAUVAIS PÈRE (1).

Un prisonnier restait depuis soixante-dix semaines dans [la geôle,
La prison lui pesait tellement que ses cheveux blanchirent,
Il se disait à lui-même : « Celui qui me délivrerait
« Aurait pour femme ma fille, la belle Barbe [mot.
« Et la moitié de mes richesses. » Personne n'entendit ce
Seulement un garçon d'écurie l'entendit,
En étrillant les chevaux. [maîtres,
Il courut donner avis aux Turcs. — Oyez, mes cher
(Répétition des paroles : « Celui qui me délivrerait, etc.) »
Les Turcs s'empressèrent d'affranchir le prisonnier,
Il rentre dans sa maison. Il s'asseoit à table,
Le front tristement penché : — « Qu'as-tu, mon père
« Est-ce la tête qui te fait souffrir ou bien le cœur ? (2) »
— « Je n'ai aucun mal ni de tête ni de cœur,
« Mais j'ai promis de te donner à un Turc mécréant. »
— « Non, plutôt mourir, je ne l'épouserai point, moi ! »
Elle court sur la cime d'un tertre, elle entend jouer la [musique.
— « Cher père, que veulent-ils dire ces cavaliers,
« Pourquoi ces coups de fusil, ces roulements de tambour ? »
Les Turcs arrivent, leurs vêtements brillent de luxe.
Leurs chevaux resplendissent de pourpre.
Leurs gens rayonnent d'or ; le fiancé disparaît dans l'éclat [des diamants.
Elle monte dans la voiture
Faisant ses adieux aux siens :

(1) A. D, p. 308. Extrait de la collection de chants moraves de Sušila.

(2) *Život*, le ventre, synonyme de *Život*, la vie dont le principal siége, d'après l'opinion des paysans, est le ventre.

« Dieu soit avec vous, ô mon père,
« Moi je ne reviendrai plus ici
« Tant que je serai en vie. »
Pendant les premiers quinze milles,
Elle n'a proféré aucun mot.
Au trentième mille elle dit ces paroles :
« Faites arrêter la voiture, mon ami,
« Je vais descendre pour un moment,
« J'irai boire de l'eau. »

— « Ne buvez pas de l'eau, ma chère,
« Nous avons du vin dans la voiture,
« De la bière, du bon vin et de l'eau-de-vie fine. »
Elle sauta en bas de la voiture.
Otant les fleurs qui couronnaient sa tête,
Elle les jeta dans le fleuve :
— « Coulez, ô fleurs de ma couronne,
Allez jusque chez mon père.
Vous y direz à tous les miens
« Que je me suis mariée
« Avec le Danube, fleuve impétueux,
« Que des petites ablettes
« Me servaient de demoiselles de noces,
« Que de grosses carpes
« Faisaient fonctions de nos marieurs,
« Et que désormais des saules et des vernes
« Me tiendront lieu de ma nouvelle famille ! »
Elle courut jusqu'à l'eau, y plongea,
Et disparut dans le Danube.
Le jeune Turc crie, il se lamente,
Il s'accuse lui-même :
« Ah ! si je l'avais menée jusque chez ma mère
« Elle n'aurait pas souffert de te voir marcher sur la [terre nue.
« Elle l'aurait tapissée de tapis velours ponceau.
« L'heure de nos fiançailles
« Serait annoncée

« Au son des cloches turques,
« Mais maintenant, hélas!
« Il n'y a que des monstres marins
« Qui te contemplent!

XX

UN MAUVAIS FRÈRE (1).

Il était un frère, le petit André
Il avait une sœur la petite Marie.
Il la vendit pour sept mille pièces d'or,
Et quelques chiffons de soieries!
Puis il rentra dans sa maison
Et dit à sa sœur le propos suivant :
« Le Turc qui viendra le premier,
« Ce sera ton bien-aimé. »
La sœur cousait, elle brodait,
Et de temps à autre jetait un coup d'œil vers la fenêtre.
— « O mon frère, petit André,
« Va te louer une cuisinière;
« Moi j'irai sur le bord du Danube,
« Auprès du maître des maçons,
« Je me ferai murer. »
Voilà que les Turcs et les Tatars
Arrivent dans la cour d'André,
Debout sur les étriers de leurs chevaux,
Ils appellent : « Sors donc, sors petite Marie,
« Viens nous ouvrir les portes »
La petite Marie ne sortit point,
Mais une servante sortit
Elle s'arrêta tout près des cavaliers,
Elle s'inclina jusqu'à terre.

(1) A. D., I, p. 304.

« Non, ce n'est pas la démarche de Mariette,
« Elle n'a fait que tresser cette couronne de mariée,
— « Viens ici, frère André,
« Tu as mérité d'être pendu »
« Tu aimais de nous prendre nos écus,
« Aime maintenant de nous donner ta sœur. »
— « Allez donc sur les rivages du Danube,
« Parlez-y au maître maçon,
« Ses ouvriers y élèvent un mur,
« Dites-leur d'en retirer la pauvre Mariette.

XXI

UN RAPT ET UN MEURTRE (1).

Au delà de la mer bleue, dans une maison neuve,
La gentille Anoulka se cousait une tunique.
En cousant, en brodant, elle regardait dehors.
« Dis-moi, frère chéri, Nicolin, qu'est-ce qui bleuit là-bas,
« Sont-ce les laboureurs qui labourent, sont-ce des bœufs [qui paissent? »
— « Hélas ! ma sœur, ce ne sont ni laboureurs ni bœufs,
« Ce sont les Turcs qui viennent pour t'emmener »
« Va donc, mon frère, va te trouver une cuisinière pour [toi,
« Moi j'irai me barricader derrière dix portes, dix [serrures. »
Les Turcs arrivent, cherchent Annette. [visage,
« C'est bien la coiffe de ta sœur mais ce n'est pas son
« Le cordon de perles est bien celui d'Anoulka, mais ce [n'est pas son cou,
« La robe appartient à Anoulka, mais elle n'y est pas [elle-même,

(1) A. D., I, 312.

« Les bas sont les siens, mais où sont ses pieds mignons?
« Les souliers sont à elle, mais ce n'est pas sa démarche. »
Or ils se mirent à enfoncer les portes de la maison;
Une à une, ils en ont brisé neuf pour trouver Anoulka,
Ils la mirent dans leur char, l'enveloppèrent dans les plis [d'une tente.
Leur fer ne plongea pas dans les tentures,
Mais dans le cœur d'Anoulka.
Leur voiture se penche
Et le sang d'Anoulka coule à flots!

XXII

UN SUICIDE (1).

Ivan marche le long du Danube,
Derrière lui court un bey turc.
« — Fais-tu la pêche? » lui demande-t-il, « Ivan,
« Ou bien fais-tu passer dans ton bac d'une rive à [l'autre? »
— « Ah! mes rames sont chargées d'amertume,
« Mes larmes emplissent mon bac!
« J'avais une sœur unique, Pélagie,
« Elle s'est noyée dimanche dernier.
« Etant allée chercher de l'eau du Danube, [mains,
« Elle arriva ici portant les deux seaux dans ses deux
« Avec un seau elle puisa dans le fleuve,
« Avec l'autre seau elle plongea elle-même et disparut [dans les flots.

(1) A. D., I, 313.

« S'écriant : que les brochets me dévorent les mains,
« Que les ablettes rongent les lys de mes joues,
« Que le gravier corrode mes yeux,
« Pourvu que le Nielub (1) ne vienne plus s'y mirer !

Les chants moraves racontent aussi comment une fille se jeta dans le Danube, pour échapper aux Sarrasins. Le nom de Danube, s'applique dans les poésies populaires slaves tous les grands fleuves en général.

(1) Littéralement : « le non-aimé. »

XXIII

EDIGUÉ (1)

Du vivant du vaillant Edigué, le peuple était heureux, le pays bien cultivé. Quand ses sujets s'assemblaient pour délibérer sagement, le Khan faisait tuer plusieurs cavales et brasser de l'hydromel. Devant les tribus réunies, il ordonnait de faire venir un Dżéïran (2) nommé Sobra, vieillard âgé de trois cent soixante ans, dont les dents vacillaient, mais dont la raison était encore solide ; un bonnet en peau de zibeline couvrait sa tête : (Et il leur chantait ce qui suit).

Edigué était fils d'un homme (3), et dès son berceau fidèle serviteur de Dieu. La crinière de son coursier étincelait de loin ; Edigué avait une habitude agréable au Seigneur ; rencontrait-il quelqu'un plus jeune que lui, fût-ce seulement même d'une année, il lui demandait respectueusement : « Que désirez-vous, mon Sultan? Vous savez tout! » Amis, vous me dites: racontez-nous, ô Dżéiran, chantez-nous quelque chose de lui! Me voici, je suis venu, que vous dirai-je, braves gens!

Ce héros engendré par son père était l'unique fils de sa mère. Dès sa plus tendre enfance, il avait le droit de potence (4). (Il avait tout lu jusqu'à la dernière lettre, dans les livres des quatre envoyés du ciel : la Bible, les Psaumes, l'Évangile et le Coran. Il faisait ses ablutions avec l'eau de la source du Paradis, *Zemzem*, qu'il avait rapportée de son pèlerinage à la terre sacrée de la Mecque. Puis, après avoir fait étendre

(1) Voyez mes *Specimens of the popular Poetry of Persia*, 1842, p. 351 et suiv. Le poëme est rédigé en périodes rhythmiques dans le genre des séances de Hariri. La langue est celle des Tatars d'Astrakan. M. Doria D'Istria en a rendu compte dans la *Revue des Deux Mondes de* 1876.

(2) *Dżéïran*. Antilope, daim des steppes, nom que les Tatars donnent à leurs poëtes improvisateurs ou bardes.—Les Persans nomment *Ghazel* (gazelle), leurs poésies et leurs odes lyriques.

(3) *Er*, comme chez les Romains, *vir*, signifie, chez les Tatars, homme complet: brave, fort et intelligent.

(4) C'est-à-dire le droit de vie et de mort, privilége des princes mongols.

N. B. — Les passages entre parenthèses semblent ne pas appartenir au texte primitif de l'épopée tatare, mais avoir été ajoutés par les mollah. Voy. p. 85.

un tapis, il s'y mettait pour dire ses prières.) A l'âge de neuf ans, il s'asseyait sur son trône, comme il convient à un homme fait. Comme il commençait à s'y affermir, Toktamyche craignit que sa femme, la sultane Toulaï-Khanum ne s'amourachât du jeune homme, et résolut follement de le persécuter. Edigué, s'apercevant du changement de dispositions du Khâqân, s'associa quatre guerriers et partit avec eux dans les steppes pour y vivre en Cosaque.

A cette nouvelle, Toktamyche-Khan dépêcha neuf hommes à sa poursuite, parmi lesquels étaient : Omrouq Temir, de la tribu Ergueze; Kara-Khodža, de Crimée; Džentaï-Koussé, de Kyptchak, et Džambaï, fils de Kénéguessi. Ils poursuivirent Edigué, l'atteignirent, lui parlèrent et revinrent en grande hâte auprès du Khan avec la réponse (1) :

« Ah! notre Khan, s'écria Džambaï! Mon corps est couvert d'une armure, mon sabre est à mes côtés. Pourtant je crains que tu n'en veuilles à ma douce âme! »

« — Ne crains rien, je te le jure sur mon âme! Raconte-moi tout ce que tu as vu et entendu! »

Alors Džambaï dit : « Ah! mon Khan, sur ton ordre je partis; j'atteignis Edigué, et je lui dis : « Reviens, cher fils, reviens chez nous! Dis toi-même au Khan ce qui te pèse sur le cœur. Incline-toi devant ce chef, rends-lui hommage dans sa tente élevée. Dans des tasses de fine porcelaine, tu boiras les restes de sa boisson. Le Khan veut te donner un nombreux troupeau de juments, afin que tu puisses boire du Koumys qui soit bien à toi (2). Le peuple s'assemble et se propose de te nommer son souverain. Le Khan te donne le permis de lancer tes faucons de chasse sur les cygnes des sept lacs de *Kara-Džal* (3). Il t'abandonne la propriété des prairies de Kara-Daï pour

(1) C'étaient, paraît-il, des représentants des quatre pays dont se composait l'empire du grand Mongol après la défaite de Toktamyche. Ils se constituèrent en quatre Khanats indépendants : Astrakan, Kazan, Crimée et, le plus grand de tous, la Horde-d'Or, dont la capitale était tantôt sur la Kama, tantôt sur la rive orientale de la mer Caspienne, sur le cap de Mangui-Šlaque.

(2) *Koumys*, lait de jument et aussi nom de l'eau-de-vie distillée de ce lait, synonyme d'*Arzâ*.

(3) Ces lacs sont aux environs d'Astrakhan. *Kara-Džal* veut dire : la Fosse-Noire.

y faire paître tes chevaux de chasse; qu'ils y broutent tant qu'ils vouldront et deviennent gras comme des gigots de lions! — La cotte de mailles de Toktamyche est justement célèbre parmi les guerriers : composée de lanières de cuir de chamois, reliées par de forts anneaux de fer; elle est doublée de *kourpiaks* (1). Prends-la par le collet, secoues-en la poussière, et revêts-là comme tienne propre! Maintes places d'honneur sont réservées à droite et à gauche dans la tente du Khan; viens-y occuper ta place. De tous côtés stationnent des serviteurs; viens, commande-les, sois leur agha! Ta femme, Omer-Begume, est fille de l'Émir Khadža, viens l'embrasser, la caresser, et vivez heureux, aussi longtemps que Toktamyche sera Khan de la Horde-d'Or! »

Edigué me répondit : « Tu en as menti, chien de Džambaï! Ton père est d'une basse extraction, toi-même tu n'es qu'un vil mercenaire! Disparais de ma présence, et va-t'en loin de moi, hurler ta chanson! Je t'arracherai la langue de la bouche, je te ferai pendre, accroché par la mâchoire à un croc, je te marquerai au front d'un fer rouge! Non, Džambaï, non, jamais je ne rentrerai sous mon ancienne tente; mes lèvres ne rediront pas les injures du Khan, dont mon cœur est gonflé! Les mots outrageants pour lui viennent se glacer dans ma bouche! Je n'irai pas rendre hommage au Khan dans sa haute et blanche tente (*ordou*), un chêne a pris racine dans ma nuque roide! Je ne veux plus boire dans sa coupe les restes de sa boisson (2), mes lèvres sont devenues trop délicates. Quoique le Khan m'offre le koumys de toutes ses juments; je n'en veux plus boire, j'en aurais des nausées. Je ne veux pas lancer mes faucons sur les cygnes des lacs de Karadžal, ma main me porterait malheur. Je ne viendrai plus voir paître mes chevaux de chasse dans les prairies de Karadaï. Je n'ai que faire de sa cotte de mailles, objet d'envie des guerriers; elle a beau être doublée de *kourpiaks* et pourvue de lanières

(1) Peaux d'agneaux retirés du ventre de la brebis avant leur naissance, comme le sont les fourrures connues dans le commerce sous le nom de : mouton d'Astrakhan.

(2) Faveur que les seigneurs orientaux accordent à leurs domestiques favoris. « Je mange le reste des restes sur l'assiette de mon prince. »

de cuir de chamois et de solides anneaux de fer, je n'en secouerai pas la poussière, ni ne l'endosserai ; mes épaules sont devenues trop faibles. Je ne veux être l'agha ni de ses serviteurs de droite, ni de ceux de gauche, le désir de commander a quitté mon cœur. Ma femme, Omer-Begume, est fille de l'Émir Khodža. Eh bien! pour quelque temps je me passerai de ses caresses! » Puis Edigué m'a ordonné de te dire : « Quel droit as-tu sur lui? Il n'est ni l'esclave, ni le serviteur de qui que ce soit, si ce n'est de Dieu! Jusqu'à présent, en féal serviteur, jamais il n'avait quitté ta tente. Souvent il avait à souffrir de tes vexations, mais il te les pardonnait toutes. Maintenant, toi-même tu les lui rappelles. Dieu me fera luire, ajouta-t-il, prochainement le jour où je pourrai contempler encore la mer bleue, où s'ébattent les esturgeons. Penses-tu donc que, sur les collines inconnues, au milieu de la solitude aride des déserts, Dieu ne soit pas avec moi? Crois-tu qu'il ne m'accompagnera pas, quand, comme un loup affamé, je veillerai seul toute la nuit, luttant contre la bise glacée et le visage couvert de givre! »

Edigué s'en alla et DEVINT COSAQUE. A cette nouvelle le Khan Toktamyche, frappé de terreur faillit s'évanouir. Il fit dresser plusieurs tentes qu'on entoura d'odžaques (1); on tua plusieurs chevaux et on brassa de l'hydromel; et, dans toutes les directions, il dépêcha des courriers pour convoquer à une diète tous les gens respectables et intelligents, les vieillards expérimentés et tous les jeunes guerriers. Les Tatars de la Horde-d'Or s'assemblèrent pour délibérer. — Le Khan donna la parole d'abord au chef de l'assemblée, Khudaï-Berda, qui s'excusa, disant : « Je ne comprends rien à la chose. » Alors le Khan : « S'il en est ainsi, émets ton avis, toi, Džambaï, fils de Koussé (2). Tu es la tête de mon conseil, tu es le levain

(1) *Odžaque* âtre, ou foyer des nomades, qui consiste en deux pierres ou briques couchées parallèlement sur le sol ; elles servent de foyer, pour la préparation des viandes, soit à la broche, soit dans des vases de terre. L'expression il *devint cosaque* résume tout ce que Edigué fera désormais, et elle interprète le sens primitif du mot : « Un preux, qui n'a pas de maîtres, excepté Dieu. »

(2) C'est-à-dire l'homme qui, naturellement, a peu de barbe ; les Orientaux croient que c'est une indice d'un esprit fin et avisé.

(*khor*), et le sel de la chaudière de l'État où se brassent les affaires les plus importantes! Parle. » — « O Khan, je me sens honteux aujourd'hui devant toi, car je ne sais que dire. » — « Et toi, Aq-Moussa, voyons, quel est ton avis? » — « O Khan, il y a ici de tes conseillers plus âgés que moi; Dieu les fit naître avant moi. Il y a un vieillard de trois cent soixante ans; ses dents vacillent; sa raison est encore solide. Il se coiffe d'un bonnet en peau de zibeline, son nom est Sobra; envoyez-le chercher. » — « Alors, faites atteler mon chariot d'or; qu'on ferre les chevaux en or avec des clous d'argent. Qu'on le couvre de housses d'or, et qu'on m'amène Sobra! » Le char partit. Les roues entraient dans le sable jusqu'aux essieux. Les messagers prirent Sobra et le conduisirent devant Toktamyche. Le Khan ordonna de peigner la barbe du vieillard et d'en enlever la vermine. Il fit consolider les dents de Sobra avec des fils de soie fine, afin que le vieillard pût parler distinctement. Il le reçut poliment et le fit asseoir à la première place :

« O Khan! tu veux que je parle; je parlerai; il n'y a pas plus de sève dans l'herbe desséchée que de moelle dans les os d'un vieillard; sa raison est sans ressort. Le Khan ne sera peut-être pas satisfait de ce que je vais lui dire. O seigneur, ne persécute pas cet homme blanc; sinon, le peuple va bientôt se soulever. Son premier ancêtre fut Aboubekr-Sâdyq (1) et ensuite le sultan Mahmoud, puis Ibrahim, Abbas, Hemzé, Khâlid, Vâlid, Osman, Dželal-Eddine, Ab-ul-khaliphe, Sélim, Baba-Tukla, Turbaï-Korabči, Kaddyr, Kaïa et enfin Koully Kaïa; après eux il n'est resté que ce bijou unique, Edigué. O Khan, je suis plus vieux que tous les membres de ton assemblée; j'ai connu bien des grands hommes. J'ai vu Ahmed-Khan, et votre grand aïeul, Čenguiz-Khan, l'un et l'autre revêtus de vêtements d'or. J'ai vu Kara-Khan et Bouraq-Khan et Khalkman, et Gurgâne, et Sâdyq-Khan, et Ustamir-Khan,

(1) C'est-à-dire le premier successeur arabe au trône du Prophète. Tous les souverains musulmans ont cherché à rattacher leur origine à un des quatre premiers souverains musulmans ou khaliphes d'Arabie.

ce Khan incomparable. Je les ai tous vus de mes propres yeux. Lors de mon séjour à Khiva, j'y ai vu vingt Khaňs et à Orguendž trois. Étant à Bokhara, j'y ai vu Ali-ul-Ghaïr Khan et à Samarkand, le Khan Seïbek (1). J'ai vu à Tachkent un grand Khan dont le nom m'échappe. J'ai été témoin de la puissance de Dzani-Beg Khan. Il avait bâti un palais dans les déserts, richement orné et aux murs duquel, pourvus de mille anneaux et d'autant de clous, pouvaient s'attacher les mille chevaux de son écurie; son fils Bardy-Beg était un homme très-généreux, je l'ai vu aussi. D'ailleurs à quoi bon énumérer ici les noms de tous ceux qu'il m'a été donné de voir durant ma longue existence ! N'accusez pas mes prédictions de porter à faux, les voici :

Si je ne me trompe, ton noble coursier aux mâchoires proéminentes, avec sa crinière répandue sur son encolure éparse, ton cheval dont la course rapide abrège les espaces et laisse derrière lui les monts et les vaux, semblable à un ouragan de l'orage, ce coursier sans pareil deviendra la monture de l'homme blanc, le déserteur !

Bande ton arc, nulle flèche ne percera ta cotte de mailles; il n'y a pas de javelot dont la pointe puisse l'entamer jamais, aucune pluie ne saurait la mouiller. Un ouragan ne pourrait la plier. Eh bien, l'homme blanc, ton déserteur, ravira cette cotte de mailles merveilleuse et l'endossera.

Sans l'aide d'une hache, il abattra les arbres les plus hauts.

Sans une baliste, cet homme blanc déserteur fera tomber neuf rangées de remparts !

O Khan, ton trône a quatre pieds et cinq têtes surmontées de rubis. Le seuil de ta tente, taillé dans l'acier le plus poli, brille comme un bloc de cristal; les cordages en sont de soie pure; le faîte de ta tente est en satin couvert d'une peau d'hermine et doublé de martre noire; la colonne centrale est coulée en or massif. Cette tente restera aussi décoiffée que si elle était chauve : l'homme blanc déserteur s'en emparera et y entrera en maître.

(1) *Šeibek* est le nom d'un chef des Mogols envoyé par Batou Khan pour ravager la Lituanie et vaincu par Erdzvill. Cf. Narbutt, p. 97, tome IV. Ds. Narod Litev. Il existe encore un village nommé *Šeibékiški*, en Samogitie

Les sultanes de ton harem ont leurs fronts brillants comme la lune, et leurs doigts blancs comme le pétale du lys, et leurs ongles empourprés par le héné. Ta Džâni Bika, et Kazzaï Bika se prélassant sur leurs sofas, tendres et roses, comme la douce lueur d'un soleil couchant. O Khan, prête l'oreille à ma prophétie : l'homme blanc peut faire son butin de ces deux beautés et te les ravir!

Des saules au pâle feuillage croissent dans un terrain sablonneux. Cet homme blanc, ton déserteur, peut s'en servir pour faire des perches et un Kurouk (*lazzo*).

Tes haras sont bien fournis; tes chevaux ont des robes de couleurs variées; l'homme blanc (1) peut les faire entrer dans ses propres écuries.

O Khan, cesse de l'invectiver. Tu as, dit-on, de nombreux alliés, mais évite de l'humilier. Je termine ici mes paroles : elles sont dites sans méchanceté ; je te souhaite qu'elles ne se réalisent pas; puissent-elles s'accrocher aux ronces du désert et disparaître en même temps qu'elles. Mais prends garde que l'homme blanc ne foule ta tête sous la semelle de ses pieds!

C'est ainsi, ô prophète de Dieu, que tu régnais toujours dans la mémoire de cet homme, si libéralement enrichi de la grâce d'Allah: partout tu le précédais, comme une sentinelle avancée. Tandis que lui, toutes les fois qu'il priait, il restait debout, ceint du baudrier d'Aly, lion de Dieu. Dans les combats il montait Duldul, le destrier d'Aly. Retiré dans une solitude, il y attendit l'arrivée de la nuit de la veille de la fête des miracles (*qadr*).

Quand elle arriva, Edigué avait veillé nuit et jour, pensant et méditant. Il acquit la sagesse divine des gens instruits. Elie et Esdras lui révélèrent leurs miracles. A coups d'avirons et comme avec des ailes d'anges, il fendait la mer bleue où s'ébat l'esturgeon (2). Par des voies inconnues, Dieu seul

(1) L'épithète *blanc* est ici employée dans le sens : saint, noble, illustre. Dans les langues slaves aussi, le mot *svent, sviat*, le saint est synonyme de *svït*, ou *sviet* l'aube du jour, *diluculum*.

(2) C'est-à-dire la mer Caspienne dont presque tous les poissons : sterletă, iécetr, bélouga, sevruga, etc., appartiennent à la famille d'esturgeon et de saumon.

guidait le voyageur à travers les vastes déserts; son front pâle et lisse comme du cuir de chamois se couvrait de givre.

Enfin Edigué reparut dans le monde comme la tente d'un homme riche apparaît au désert, comme le croissant âgé de deux semaines, qui, le quatorzième jour du Ramazan, brille dans les cieux. Il dispersa ses ennemis dans les quatre parties du monde. Edigué le rejeton d'un couple de chameaux de haute race, le poulain unique de deux coursiers généreux (*argamaq*), l'aiglon de deux aigles, fut créé par Dieu et par Dieu produit au grand jour.

(Et il semblait dire : « J'ai paru au moment où les dévots prient sur le Sinaï. Je vins au monde vers la fin de la nuit des miracles (leilet-ul-Kadr) à l'aube du jour, alors que les anges se promènent sur la terre. Mon premier regard tomba sur la nuit miraculeuse, mes premières paroles furent : « Je « confesse qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah ! » Ma gloire se propagea dans le monde ; j'ai appris la voie des saints en écoutant parler les savants. Les théologiens venaient me questionner et ma sagesse les réduisait au silence ; d'un seul coup d'œil je devinais la vertu des talismans les plus mystérieux et les mollahs écrivaient sous ma dictée. La tête couverte de mousseline noire et blanche, chaussé de vieux souliers, pleurant et gémissant, je suppliais Dieu de m'accorder sa grâce. Le Seigneur a daigné m'exaucer ; je me nourrissais d'herbes aromatiques et je buvais de l'eau de la source *koûcer*. Comme monture j'ai choisi un cheval du paradis. Je m'acquittais scrupuleusement de mes prières diurnes et nocturnes, sans en omettre un mot. Arrivé à Kerbéla, je faisais mes dévotions en me purifiant avec du sable (1). Ordinairement, en voyageant je m'arrêtais dans les montagnes, où je dormais sur des absinthes ; aucune fatigue ne me rebutait : j'ai tra-

(1) Cette espèce de purification porte le nom de *Téiemmoum*. Elle a été prescrite par les commentateurs du Coran, parce que les premiers convertis arabes à l'islamisme étaient, pour la plupart, autant de nomades du désert, et se plaignaient de ce que le manque d'eau se faisait sentir et, dans leurs campements, empêchait les dévots de se purifier avant de prier. Les musulmans qui n'auraient pas fait les ablutions soit à l'eau, soit au sable, ne peuvent pas prier, comme étant impurs.

versé, sans me plaindre, des déserts jaunes de sable et des chemins remplis de rochers stériles. J'ai visité à la Mecque la maison de Dieu ; je l'ai servie cinq années, prosterné sans relever le visage. Au paradis, dans un palais d'or pur j'ai passé trois cents années au milieu des délices. Mon âme ne pouvant supporter tant de bonheur, je me suis évanoui, et suis tombé comme mort. A l'aube du jour, le chant des muezzines m'a réveillé et, en ouvrant les yeux, je me suis retrouvé ici-bas, sur la terre. J'ai séjourné aussi sur l'Arafat (1), dans des palais de marbre ; voyant le fameux héros Pehlévan Hamza lutter sans cesse contre les démons, je l'ai aidé ; nous avons vaincu, et il m'a fait don d'un glaive d'acier à poignée d'or. Ayant rencontré le prophète Salomon, j'ai sollicité et obtenu sa bénédiction ; lui ayant demandé d'être oint, il m'a donné de ses propres mains un trône. Cependant, ayant déjà pris l'habitude d'être avec Dieu, je n'ai pas voulu monter sur mon trône sans avoir fait mes dévotions et le Dieu tout-puissant a exaucé ma prière ; l'archange Gabriel a crié : « Amen ! Amen ! » Et j'ai servi Dieu trois ans dans le centre même d'une mosquée). Ayant ainsi obtenu la grâce de Dieu je suis monté sur mon trône un lundi, et aussitôt je me suis mis à voyager pour voir toutes les parties du monde. J'arrivai à Tebriz dans l'espoir d'y rencontrer des savants. J'ai servi Dieu trois ans au centre d'une mosquée. Mon compagnon et ami Khudaï-Koul est venu m'y voir. Sans descendre de cheval, je voyageais ensuite deux ans ; j'allais à travers nos pays de la Samara, aux rives boisées, jusqu'au fleuve d'Alty-Ouzène, puis au campement de Aïr-Agadžy. Je visitai les eaux des Kalmouks de la horde Derbette à Ačoulu-Togaï, sur le Volga. J'ai été voir Allabas ; j'ai été à Sayach et dans les campements de Boz-Agadžy et de Končak. Sur l'autre rive du Džiguette Agra, au milieu des steppes, là où se trouve le lac de Boksounčak. Ce fut là que j'écrasai mon ennemi. »

Edigué monté sur son coursier Karantaš, courait à bride

(1) Montagne aux environs de la Mecque, à laquelle se rattachent beaucoup de traditions religieuses des musulmans.

abattue, et si longtemps que son visage devint noir de poussière et de sueur. De nombreux cavaliers choisis par lui, le suivaient montés sur de rapides destriers. Toktamyche, ivre d'orgueil et de vanité, se mit à la tête de ses troupes. Edigué l'attaqua, le blessa à la tête avec son yatagan, et le fit fuire honteusement.

Le preux Edigué n'a commis qu'une seule faute. En s'emparant de la tente de Toktamyche, y trouvant Khodža-Kotla, beau-père du Khan vaincu, il s'inclina respectueusement lui demanda pardon d'avoir été obligé de combattre et de vaincre son ci-devant maître (1). »

J'ai cru devoir insérer ici une traduction de cet épisode épique, à la suite des chants tatars historiques choisis par moi dans le recueil A. D. Il se rattache intimement au passé de l'Ukraine, exposée pendant plus de trois siècles consécutifs à des incursions et des guerres de la part soit des Mongols, soit de son barbare et avide voisin, le Khanat de Crimée. Or, le héros de l'épopée, Edigué, est le fondateur de ce Khanat et son premier Khan en sa qualité de parent du conquérant Timour-Leng:

Vers la fin du XIIIe siècle Toktamyche, à la cour duquel se passa la jeunesse d'Edigué, était chef suprême (*Khâgân*) de la Horde-d'Or (2). Il s'était emparé illégalement du trône, après avoir tué Orous-Khan, l'avant-dernier représentant de la dynastie de Batou-Khan dans le Qypčaq. Cette dynastie n'était plus souveraine; elle dépendait du nouveau conquérant Timour-Leng (Tamerlan). Celui-ci, après avoir vaincu Toktamyche, donna Qypčaq à Edigué; à cette époque, toutes les principautés du bassin du Dniéper appartenaient à la Lituanie. Toktamyche persécuté par les partisans d'Edigué, se réfugia sous la protection de Vitold, grand-duc de Lituanie et cousin du roi de Pologne Yaguello. L'hospitalité accordée à Tokta-

(1) Dzieje Nar. Pol. II, p. 27, sqq. Les chroniques où l'historien puisait donnent fautivement à Edigué le nom d'*Ideku*, ce mot Edigué signifie « héros.»

(2) Ou *tente d'or*, *Kyzyl. Ordou*, chef-lieu ou réside le maître. Les Mongols de Qypčaq avaient une capitale à Séraï, sur Kama, et une autre à Manqychlag, sur la côte orientale de la mer Caspienne. Le mot Kychlag veut dire « campement d'hiver. »

myche fut considérée par les Mongols comme une insulte et une provocation. Timour-Leng, qui se trouvait alors dans le voisinage de la Horde-d'Or, chargea Edigué de réclamer l'extradition du fugitif. Les chroniqueurs polonais abondent en récits plus ou moins détaillés sur cet événement. Morawski en fait le résumé suivant : Toktamyche, naguère chef des Tatars et de la Horde-d'Or, et souverain des principautés de Moskou et de la rive gauche du Dnieper, promit de les céder à la Lithuanie, si Yaguello l'aidait à remonter sur le trône dont l'avait, dépossédé Edigué. Vitold espérait réussir et délivrer l'Europe orientale du joug des Mongols ; tous les princes du monde chrétien l'approuvèrent, et une croisade, autorisée par un bref pontifical du 4 mai 1399, fût prêchée dans les églises de Pologne, et dans celles de l'ordre Teutonique, qui envoya à Vitold cent cavaliers. Le roi Yaguello donna l'élite de ses troupes ; Spytek de Melsztyn commandait les contingents de Podolie, et Raphaël Tarnowski, ceux de Galicie. Le frère de ce dernier, Sedzivoï-Ostrorog, ainsi que Th. Wierzynek et d'autres seigneurs fournirent de la cavalerie. Le grand Kniaze de Moscou, Dimitri Donski, ne vivait plus ; son fils Basile, magistrat des Mongols à Moscou, promit secrètement des subsides, mais, n'ayant ni le génie ni le courage du vainqueur de Mamaï, craignit la vengeance de ses maîtres asiatiques : le fait est qu'il ne parut point au jour du combat. Vitold, investi du commandement en chef, agissait comme lieutenant de Yaguello, son royal cousin ; il comptait sous ses ordres 80,000 hommes environ, qui avaient pour les commander des seigneurs polonais, russiens et lituaniens. Les Mongols, bien supérieurs en nombre, avaient à leur tête deux lieutenants de Timour-Leng : Timour-Koukey à la tête de 120,000 hommes, et Edigué, dont l'arrivée après le commencement de l'action décida de la journée. Avant d'en venir aux mains, les Tatars proposèrent la paix, à condition qu'on leur livrât Toktamyche. Vitold, fier de ses précédentes victoires sur les Tatars, refusa. L'affaire s'engagea près du Pultawa et, par une coïncidence étrange, à l'endroit même où, trois siècles plus tard, Pierre le Grand devait vaincre Charles XII.

Le combat entre les deux armées, mogole et polonaise, dura pendant toute la journée du 14 août 1399. L'artillerie, sur l'effet de laquelle comptait Vitold, causa peu de mal aux Mongols parce qu'ils combattaient dispersés. Lorsqu'ils commencèrent à cerner l'armée chrétienne, Toktamyche s'enfuit le premier et ses Tatars furent suivis aussitôt par le contingent des croisés Teutoniques. Le désastre qui en résulta, coûta la vie à plus de cent mille hommes, y compris les deux frères du roi Yaguello, et soixante-dix chevaliers de haute noblesse (1). Les deux chefs principaux, Vitold et Svidriguello, furent redevables de leur salut uniquement à l'héroïsme du voïevode de Cracovie, Spytek de Melsztyn, qui couvrit leur retraite en succombant lui-même l'épée au poing. Après avoir poursuivi les vaincus jusque sous la ville de Luçk, l'armée du Mongol rebroussa chemin pour plus d'une raison : d'abord parce que Toktamyche, le principal motif de la guerre, leur échappa; ensuite parce qu'ils apprirent que des troupes fraîches, sous la conduite du roi Yaguello en personne, arrivaient au secours et enfin parce que la dynastie de Čenguiz-Khan, détrônée par Timour-Leng, comptait encore plusieurs partisans dans les provinces tributaires de l'empire de Qypčaq. Dès lors, réorganisé par des nouveaux maîtres, les Timourides, leur empire européen se composera de quatre groupes de Khanats indépendants l'un de l'autre : 1° de la Horde-d'Or, ou Qypčaq proprement dit, avec le chef-lieu à Séraï, près du confluent de Volga et de Kama; 2° des Khanaths de Kazan et d'Astrakhan, ayant pour chefs-lieux les villes du même nom; 3° du Khanat de Nogaï, entre les monts Caucase et la mer d'Azov; 4° du Khanat de Crimée dont le premier Khan, Edigué, eut pour successeurs les émirs de la dynastie de Guiraï-Khan. Dès le xve siècle, la République de Pologne et le Çarat de Moscou auront à lutter contre ces quatre hordes appuyées par la puissance plus formidable encore des sultans de Constantinople.

(1) Dlugosz II, 167. Morawski II, p. 27.

PÉRIODE POLONAISE ET LES COSAQUES

I

LA FILLE DE YAGUELLO.

Guella, la chère petite Guella,
La fille des Yaguello,
Se réveilla de grand matin.
Elle se lava bien proprement,
Elle peigna sa jolie tête,
Elle se chaussa de belles chaussettes.
« Mets tes deux jolies mains sur les côtes,
« Et fais-nous voir comment tu danses.
« Je me promène et je pense à toi,
« O Guella ! De même que l'abeille dans son essaim,
« De même, dans un bosquet d'obiers
« Choisis-toi une compagne....

Le commentaire A. D. (I, p. 331) fait judicieusement observer que : « avant d'avoir trouvé quelque variante de plus de « cette chanson de danse *(gaïovka)*, on ne peut en « conclure rien de positif. Dans les gouvernements de la « Russie occidentale il existe jusqu'aujourd'hui encore « des individus portant le nom de Yaguello. Cependant « il serait difficile d'admettre qu'ils eussent motivé par « une raison quelconque, l'insertion de leur nom dans « cette chanson dernièrement recueillie en Podolie. Ce qui « est moins impossible, c'est que ce nom de Yaguello, « jadis si universellement connu, se soit conservé ici « traditionnellement. »

On pourrait ajouter aussi, que les mots de la chanson : « de même que l'abeille dans son essaim, choisis-

« toi une compagne, » font penser à une raison d'être irréprochablemant historique. Le grand-duc lituanien Yaguello fut un mari choisi, non pas par la princesse royale, Yadviga Piast, elle-même, mais par la diète et les nobles de Pologne. Yadviga, était éprise d'un jeune archiduc d'Autriche, auquel, dit-on, elle avait déjà été promise. Le fait est qu'à dater du jour du mariage de Yaguello avec cette princesse, ce qui eut lieu en 1386, toutes les contrées aujourd'hui connues sous le nom de *provinces occidentales de Russie*, appartinrent à la Pologne. On sait qu'elles furent conquises toutes, y compris leur métropole de Kiev, en 1320, par Guédymine, et que Yaguello était fils du grand-duc Olgerd, fils de Guédymine. Rien de plus fréquent que la confusion de noms comme celle dont il s'agit ici. Le peuple illettré est excusable en prenant la *fiancée* de Yaguello pour la *fille* de Yaguello, et le choix d'*une compagne* pour le choix d'*un mari*. D'ailleurs je donne cette conjecture pour ce qu'elle vaut.

II

LA PRISE DE VARNA PAR LES COSAQUES (1).
(1605.)

La Çarine (2), dame puissante,
Maudissait, exécrait la mer Noire :

(1) A. D., I, 246. Ce chant est extrait du recueil de Pauli : *Piesni ludu ruskiego i Galicii*, I, 136-136 et il est composé de deux pièces distinctes l'une de l'autre. La première finit avec le dixième vers du chant.

(2) La chanson fut recueillie en Galicie, et les commentaires A. D. font observer que l'épithète de Çarine, impératrice, était connue dans le pays depuis que Marie-Thérèse y avait ses agents.

« O mer, puisses-tu ne pas prospérer,
« Puisses-tu dessécher à tout jamais !
« N'aurais-je donc pas payé la solde de l'armée,
« Ne lui aurais-je donc pas compté un à un
« Des ducats d'or, des thalers tout blancs ?
« N'aurais-je donc pas vêtu les soldats
« Avec des habits de soie purpurine,
« Pour leurs services de Cosaques ?
Un beau jour de dimanche de grand matin,
De petits groupes d'hommes s'assemblaient
Pour aviser en diétine (1) de Cosaques.
Or, ils se mirent à discuter ;
De quel côté faudrait-il attaquer la ville de Varna ?
Est-ce par la plaine, est-ce par la mer,
Ou bien en entrant dans sa petite rivière ?
Ils expédièrent un messager sous Varna,
Le messager y saisit et leur amena un Turc
Tout vieux déjà et devin habile.
Aussitôt ils se mirent à le questionner :
« De quel côté faut-il aborder la ville de Varna ? »
— « Ni par terre ni par mer,
« Mais par le lit de cette petite rivière. »
Ils accourent, ils voguent dans leurs barques,
Leurs rames brillent au soleil ;
Tous ensemble ils déchargèrent leurs armes à feu,
Leurs sept fois cinquante fusils
Et leur demi-centaine de couleuvrines.
Tous les Cosaques se ruèrent à l'assaut !
Tandis que les Turcs se lamentaient,
Ils les attaquent et s'emparent de Varna.
Alors les Turcs se mettent à fuir
En maudissant la méchante rivière :
« Puissent tes eaux cesser de couler,
« Puisses-tu rester éternellement desséchée,
« Sois maudite parce que tu nous a engloutis tous ! »

(1) Petite diète, réunion, en petit-russien *poradotka*

Aussi Varna fut-elle célèbre,
Glorieuse depuis maintes années.
Grâce aux intrépides Cosaques
Qui conquirent cette ville de Varna,
Qui y saisirent tous ces Turcs.

C'est un événement important et qui se rattache aux hauts faits relatés dans les kolendkas suivantes. Ici, il s'agit de la prise de Varna par les pirates polonais, parmi lesquels se trouvait Pierre Konaszewicz, mieux connu sous son sobriquet de : *Sahaïdačny*. Il était fils d'un Slaḫtiç (gentilhomme) polonais de Sambor, en Galicie. Après la prise de Varna, dont il s'agit ici, on lui conféra le titre d'hetman des Cosaques de mer qui n'avaient rien de commun avec les Cosaques Zaporogues. Leurs flotilles de čaikas répandaient l'effroi dans toutes les villes maritimes de Turquie sur la mer Noire. En 1613, Konaszewicz brûla la ville de Sinope. En 1618, il emporta d'assaut la ville de Kaffa, et, à cette occasion, il délivra une grande quantité de prisonniers chrétiens. Konaszewicz, en patriote de l'Ukraine polonaise, prit part à d'autres événements importants de l'époque. Il réussit en 1618-1620 à obtenir du gouvernement polonais, de larges concessions pour l'autonomie des Cosaques, et pour l'exercice de leur culte national, qu'on appelle orthodoxe, et auquel appartenait aussi Konaszewicz. Il assista personnellement à l'intronisation éphémère du prince royal, Vladislas, sur le trône du çarat de Moscovie. Il coopéra au sacre du célèbre archevêque du rite uni Mélétius Smotryçki, et, dans son testament, il légua une somme de 1,500 ducats à la fondation d'une école pour les jeunes gens, attachée à la cathédrale de Kiev.

Un siècle et demi après la mort de Konaszewicz,

lorsqu'en 1775, Catherine II cherchait à détruire l'organisation et l'existence de la Siča des Zaporogues, il y eut sur le Dniéper un autre hetman, nommé aussi Sahaïdaczny et qui y habitait le village de Sahaïdačno. Attaqué par les soldats de la çarine, et cerné dans sa maison, il préféra mourir dans les flammes, plutôt que de se laisser faire prisonnier. M. Dragomanov a publié à ce sujet le récit d'un témoin oculaire, récit d'un grand intérêt que nous donnons ici, tout en regrettant de ne pouvoir faire ressortir les beautés naïves de l'original, pensé et exprimé en véritable petit-russien dégagé des éléments veliko-russes ou polonais, qui déparent ordinairement la muse indigène de l'Ukraine.

« Il y a une vingtaine d'années, revenant de Crimée, nous nous arrêtâmes dans un pré, au-dessous du village de Konski, pour y faire paître nos bœufs. Ayant ramassé du crottin dans la steppe, nous l'allumons et nous faisons cuir notre ragoût (kouliš) qui était composé de poisson, car, ce jour-là, nous étions un mercredi ou un samedi ; notre ragoût cuit, nous nous asseyons sur nos chariots pour le manger. Voilà que nous voyons venir un vieillard, bien âgé, mais au teint blanc comme la lune et aux joues roses comme deux fraises. Salut et santé, dit-il. — A vous de même. — D'où Dieu vous a-t-il fait venir ici ? — Nous venons de Crimée ! et vous d'où venez-vous, père ? — De ce village là, tout près. Comment se fait-il que vous, si jeunes et si forts, vous flânez et perdez votre temps à porter du sel; vous pourriez vivre et vous enrichir autrement ! — Pas possible! — Vous habitez dans le voisinage de Sahaïdačny, qui a tant d'écus, qu'il aurait de quoi acheter, non-seulement votre village mais encore deux gou-

bernies en sus! Nous lui demandons alors quel est ce richard? Quoi, dit-il, vous n'avez pas entendu parler de feu Hetman Sahaïdačny! » Nous lui disons que nous ne connaissons ce nom que par les récits des vieux Cosaques; mais que ceux-ci ne savaient pas combien cet hetman avait d'écus.

« Eh bien mes enfants, vos vieux Cosaques n'en savaient pas bien long. Dans tout le pays, il n'y a pas d'homme plus vieux que moi. Je viens de commencer ma cent vingtième année; or, nul vivant ne connaît comme moi Sahaïdak; j'ai vécu plusieurs années avec lui dans ce petit bois que vous voyez là-bas; et aujourd'hui même l'endroit se nomme Sahaïdačné. »

« Là-dessus le vieux bonhomme commence à nous raconter : « Vous n'étiez pas nés encore, quand ils ont « anéanti la Siča et dispersé les Cosaques Zaporogues. « Voici comme ce fait s'est passé : l'impératrice Ca- « therine envahit avec ses troupes le Zaporožé, s'em- « para de notre armée et de son hetman, de ses « généraux (kochovoï) et de tous ses officiers. Quant « au reste des Cosaques, il a fallu, bon gré malgré, « qu'ils se soumissent à la Çarine. On a confisqué nos « champs et tout ce que nous avions; le temps nous a « manqué pour enfouir notre argent. Quant aux Co- « saques, on les a éloignés çà et là; les uns dans « l'armée de la Çarine, d'autres dans les Cosaques du « Don, d'autres enfin jusque sur le Danube. Habitués « que nous étions à vivre ensemble et à agir chacun à « notre guise, nous nous cachions à qui mieux mieux, « dans les retraites de Zaporogues. Puis, quand nous « ne fûmes plus qu'une poignée d'hommes, nous cher- « châmes à nous caser en sûreté quelque part, près

« du Dniéper, dans les bois ou dans les rochers. Un « jour nous nous rencontrâmes avec le vieux Zaporogue « Sahaïdak. Il se mit à nous dire : Revenons chez nous, « frères, fuyons sur le Dniéper; le vrai Cosaque ne sau- « rait vivre en filant la quenouille, comme les vieilles « femmes. Allons-nous chercher quelque coin près de « la Siča; par exemple, la petite forêt, que vous connais- « sez, en face de l'île de Khortiça; ce sera bien là notre « affaire. La forêt est épaisse; de tous côtés des rocs « et des hauteurs; nous vivrons là comme des renards « dans leurs trous, et le diable ne saurait nous dépis- « ter. Nous lui répondîmes d'une seule voix : « Bien ! « qu'il en soit ainsi. » Au nombre de quarante envi- « ron, pendant la nuit, nous sellons nos chevaux, et « nous nous lançons au triple galop dans le steppe. Il « n'y avait pas alors de villages (sloboda) comme « aujourd'hui; on n'avait ni le goût ni le loisir de co- « loniser. Tout le monde connaît de quoi vivaient les « Cosaques d'alors : de vols et de rapines. Nous restâmes « ainsi pendant... ma foi ! je ne me rappelle plus pen- « dant combien de temps, trois ou quatre ans, je crois..., « enfin, pendant bien longtemps. Le vieux Sahaïdak « était notre chef (vatag), il restait le plus souvent dans « sa maison près des Kourènes. Nous autres, toujours à « cheval, nous nous occupions d'expéditions en Po- « logne; nous nous frottions contre quelques gentils- « hommes (panki), et nous gagnions toujours quelque « chose. En passant la frontière, tout à coup, nous « voilà nez à nez avec les troupes de la çarine. Ré- « sister était impossible; on nous empoigne tous les « huit, et on nous propose de nous enrôler dans les « troupes russes ; nous n'en avions nulle envie.

« Les impériaux insistent; nous répondons que nous « sommes des Cosaques libres; on en vient aux mains, « et quelqus-uns des nôtres sont pendus; moi et trois « autres, on nous incorpora dans les sotnias cosaques « de la çarine. Une année plus tard, notre régiment de « 2,000 hommes, alla en Crimée, et on nous prit comme « guides, vu que personne, mieux que les Zaporogues, « ne connaissait le pays. Un jour notre régiment pas- « sant près de Sahaïdačné, reçut l'ordre de traverser le « Dniéper à l'endroit où se trouve aujourd'hui la co- « lonie allemande de Likas. Arrivés au bord du fleuve, « nous nous occupons à placer les pontons pour notre « passage. A la vue du village habité par notre ancien « chef, et portant son nom, je me sentis saisi de tris- « tesse et de regrets, car je pressentais bien que les « Cosaques de la çarine ne l'épargneraient pas; alors, « à la dérobée, je pousse çà et là mon cheval, et enfin « je m'éloigne du régiment; je traverse le fleuve à la « nage, vis-à-vis du village. Quand je fus au milieu « du Dniéper, les impériaux m'aperçurent et tirèrent « sur moi; grâce à Dieu, aucune de leurs balles « ne me toucha; je gagnai la rive, et, en me glissant « à travers les broussailles, j'atteignis le Kourène de « Sahaïdak; j'y trouvai sept ou huit Cosaques; je criai à « Sahaïdak : Sauvez-vous, père hetman, et vous frères, « sauve qui peut! L'armée jette déjà un pont de ba- « teaux sur la rivière, et bientôt vous la verrez ici! » « Les Cosaques se levèrent, et partirent au grand galop; « Sahaïdak leur cria : « Où, diable courez-vous, faites « aborder une čaïka, en attendant j'aviserai. Les Co- « saques vont au canot; quant à l'hetman, il entra dans « sa cabane; après avoir vidé un coffre plein de pièces

« d'or et d'argent, il mit le tout dans des sacs de cuir, et « ressortant, il alla les placer sur le sommet d'un rocher « voisin, et là, ouvrant les sacs, il en vida le contenu « dans un ravin; les pièces roulaient et résonnaient « en tombant; Sahaïdhak retourna chez lui, en ressortit « ensuite avec un sceau plein de monnaie, et l'enfouit « dans le sable au pied du rocher. Ce ne fut qu'a- « lors qu'il courut rejoindre les fuyards; ils étaient déjà « aux avirons, et s'éloignaient avec la čaïka de l'hetman. « En vain leur criait-il : Sauvez-moi, emmenez-moi « avec vous? — Non! non! père, adieu. »

« Et les traîtres ramaient si fort que leurs avirons « en craquaient. Sahaïdak courut s'enfermer dans sa « cabane en s'écriant : « Eh bien, soit! je crèverai, « mais vous ne m'aurez pas vivant! » Les portes de fer « qu'il ferma sur lui, ne se rouvrirent plus. Moi je me « hâtai de remonter à cheval et de regagner à travers « bois, l'endroit où devait arriver l'armée; elle n'était « pas là encore. Alors je m'assieds près d'une source, « et j'y trempe mon biscuit et le mange comme si de « rien n'était. Enfin dès que mon régiment fut arrivé, « le major courant à moi me cria : « Ah! te voilà traî- « tre, qui as été avertir Sahaïdak de notre arrivée! » « Et à ces mots il dégaina pour me frapper. Je répon- « dis : « Si vous ne voulez pas m'en croire, croyez à ces « biscuits, à ce pain du soldat, qui vous diront que je « ne suis pas un traître. Si j'ai traversé le Dniéper à la « nage, c'est que c'est notre habitude quotidienne à « nous autres, Cosaques de Zaporožé! » Le major or- « donna alors à quelques hommes d'aller occuper le « village et de s'emparer de Sahaïdak; ils y allèrent et « cernèrent la cabane en briques de l'hetman, n'ayant

« trouvé personne dans les autres maisons du village.
« Une grille en fer entourait la cabane. Le vieillard
« ne répondit d'abord à aucune de leurs sommations;
« la porte de fer ne s'ouvrit point; ils avaient beau crier
« à Sahaïdak de sortir, celui-ci ne paraissait pas; à la
« fin ils se mirent à casser les fenêtres; alors le vieil-
« lard exaspéré fit feu; trois hommes furent tués, et
« plusieurs blessés. Derrière la maison, il y avait une
« meule de paille de blé de sarrazin; les assaillants avec
« des râteaux la rapprochèrent de l'habitation, et,
« grimpant sur le toit, y fourrèrent la paille avec leurs
« baïonnettes et mirent le feu, espérant faire sortir
« Sahaïdak. Non, il préféra mourir étouffé par la fu-
« mée!

« Le régiment resta quelques jours dans le village,
« abattant tous les arbres de la petite forêt, et égor-
« geant grand nombre de bestiaux. (Sahaïdak était si
« riche qu'il n'en savait pas le compte.) On s'empara
« de son haras de chevaux, et on enleva même les
« provisions de son garde-manger. Enfin le régiment
« de la çarine partit pour la Crimée; j'y restai au ser-
« vice plusieurs années, jusqu'à mon congé définitif.
« Puis, vivant de ma pêche, je suis arrivé à une verte
« vieillesse comme vous le voyez. Ayant appris que quel-
« ques-uns de ceux qui avaient abandonné mon cher
« Sahaïdak étaient revenus, je me suis aussi dirigé
« vers la sloboda. A l'heure qu'il est, personne des
« miens ne vit plus; j'attends mon tour. »

« Au moment de nous séparer il nous demanda: « Sa-
vez-vous si une nouvelle futaie a repoussé sur l'empla-
cement de la forêt de Sahaïdak, abattue par ses assas-
sins? » Nous répondîmes affirmativement. « Eh bien,

dit-il, cette fois, si vous l'abattez encore, les arbres n'y pousseront plus ! »

« Là-dessus, nous nous quittâmes, et jamais plus nous n'avons revu ce vieillard. »

Le chant précité (p. 108-110) fut trouvé par Pauli dans un vieux manuscrit de la bibliothèque du château de Sambor; c'est là qu'était né l'hetman Konaszewicz. En 1850, le journal *Kievlanine* publia l'épitaphe de son tombeau : (A. D. 11, p. 133.)

1. Ici gisent déposés les ossements
2. De Pierre Konaszewicz, blessé à mort dans une guerre
3. Pour défendre la liberté de sa patrie.
4. Au plus fort de l'attaque des Turcs,
5. Il fut atteint de plusieurs coups de feu
6. Et, couvert de blessures, rendit l'âme.
7. Il garda sa foi à Dieu, à son roi, à son pays,
8. Et trépassa en défendant le sol paternel.
9. Rendez-le-lui, ô Créateur du ciel éternel,
10. Récompensez de son zèle le défenseur du culte orthodoxe,
11. Dans lequel il fut élevé dès son enfance. [Kiew,
12. L'an 1622, il fut enseveli au monastère de la confrérie de
13. A laquelle il légua plusieurs milliers (de florins),
14. Afin d'y fonder l'enseignement des sciences.

III

LE SIÈGE DE ÇAREGRAD (1).

« Est-il beau, est-il célèbre, notre N (2), gloire à ses [hauts faits ? »

— « Qu'a-t-il donc fait de si beau et de si glorieux ? »

Le soir, à la tombée de la nuit, il sellait son cheval,

(1) A. D., I, p. 14.

(2) Les chanteurs y intercalent un nom quelconque à leur choix, ordinairement le nom du personnage auquel ils sont venus souhaiter une bonne fête.

Et, à l'aube du jour, on le vit déjà sous Çaregrad.
Incontinent il se mit à battre les remparts de la ville des [Çars.
Le Çar stupéfait demande qui est-ce qui lui fait la guerre.
Les citoyens accourent délibérer en conseil :
« Quel don faut-il offrir à ce rude assiégeant ? »
On lui offrit un cheval richement caparaçonné.
Il accepta le cheval sans en remercier,
Sans soulever son bonnet en signe de reconnaissance,
Sans les remercier en homme bien élévé.
Et aussitôt il se remit à battre les remparts de Çaregrad.
Le Çar s'étonne. Qui est-ce qui lui fait la guerre ?
Les citoyens s'attroupent et délibèrent en conseil.
« Quel don lui faut-il offrir, à l'ennemi ? »
On lui amena une demoiselle couronnée.
Il accepta la demoiselle, les remercia un à un,
Se découvrant courtoisement,
Tout poliment, tout humblement.

IV

LE ROI DES RUSSIENS (1).

Lors d'une corvée (*toloka*) de moissonneurs,
Dès le grand matin, sur les gazons frais,
Le roi russien (2) fait piaffer son cheval.
Il chevauche, il manœuvre une armée,
Et il attend l'arrivée du Çar des Tour.

(1) *Korol Rouski* A. D., p. 24.

(2) Le titre de roi, *Korol* ou *Krol*, ne se donnait par les Slaves du rite grec qu'aux souverains catholiques. Sobieski était le roi de Pologne, grand-duc de Russie et de Lituanie en même temps. Avant lui, Daniel Rurik grand Kniaze de Galicie, en 1236, prit le titre de roi qui lui fut donné par le Pape. Son fils et successeur Léon, fonda la ville de Lvov ; enfin, après l'extinction de la descendance mâle des Rurik de Galicie, la dernière princesse de cette race fut épousée par Casimir, roi de Pologne, en 1340, et les possessions de la dynastie galicienne des Rurik restèrent réunies définitivement aux États de Pologne. Cette union précéda celle de Lituanie et ses dépendances, accomplie par son chef héréditaire Yaguello.

« Sors donc, ô Çar Touranien, parais au grand jour !
« Au milieu de cette corvée, sur ces gazons frais, viens,
« Fais-nous voir tes gloires, ô Çar des Tours ! »
« — Si je ne le pouvais pas, je n'aurais pas réuni mon [armée. »
Ah ! notre cher seigneur (Panek) fait galoper son cheval.
Aussitôt qu'il eut aperçu le Turc, il lui trancha la tête.
Après que notre cher Panek eût décapité le Tour-
Il l'attacha à la croupe de son coursier, Çar (*sic*),
Et il le traîna jusque dans la terre des čekhs.
« Comme la terre čekh n'a pas de roi,
« Toi, notre Panek, notre Seigneur,
« Tu seras roi de la terre des čekhs. »
Le cheval courait à bride abattue,
Traversant les steppes incendiées,
L'incendie noir meurtrissait les pieds de la victime,
N'importe, le roi pique des deux, le cheval s'élance,
Le sang inonde les traces du coursier furieux.
Un corbeau noir, planant dans les airs,
En descendait parfois pour boire dans les mares de sang.
« Vive notre Panek, notre cher souverain ! »

V

UN DUEL AVEC LE ÇAR DES TURCS (1).

En rase campagne, près du grand chemin.
(Dieu vous accorde tout ce que vous souhaitez) (2),
On voit dresser les tentes d'un campement.
Le seigneur N (3) y reste assis,

(1) A.D., I, p. 23. Dans le chant IVe *Çar Tour* est remarquable par l'orthographe du mot *Tour*. Touraniens, que l'épopée persane appelle *Touran*, est un pluriel de Tour, comme *Iran* est un pluriel de *Ir*, arya.

(2) Vœu qui s'adresse aux maîtres de la maison où la kolendka est chantée.

(3) Les chanteurs y nomment le maître de la maison.

Entouré de ses serviteurs,
Debout, tenant leurs bonnets en main :
« Maître, iras-tu tout seul ? nous prendras-tu avec toi,
« Pour aller faire la guerre au Çar-Turc ?
« — J'irai moi-même, et je vous emmène avec moi.
« Allons dans le pays des Turcs. »
Sains et saufs, ils arrivèrent dans le pays des Turcs,
S'y ruant avec fracas, comme si la foudre éclatait.
Leurs sabres brillaient à l'instar des éclairs.
Le Çar Turc sortit à leur rencontre.
« A nous deux : le vainqueur empoignera le vaincu. »
Le Seigneur N prévalut. Il empoigne le Çar,
L'attache à la queue d'un cheval sauvage,
Et le traîne courant ventre à terre dans les steppes incen-
Les flammes et les ronces meurtrissent le Çar. [diées.
Le sang l'inonde et emplit la piste du cheval furieux,
« Egorgez-moi à l'instant ou bien laissez-moi libre ! »
— « Non je ne veux ni de ta tête ni de ta liberté,
« Je te traînerai ainsi jusque chez nous,
« Pour glorifier mon père, pour frapper d'épouvante nos
[ennemis. »

VI

IVANKO ET LE ÇAR TURC.

Là-bas, sur la plaine, les nuages brumeux s'élèvent ;
Ivanko sort du milieu de ce brouillard ;
Il pousse son cheval jusqu'aux remparts de Çaregrad
Et il provoque le grand Turc en criant :
« Ohé, Çar de Turquie, sors donc pour combattre,
« Viens, sabrons-nous, et montre-moi ce que tu vaux. »
Ils se ruent l'un sur l'autre, ils se heurtent ;
Sur le sol les sabots ferrés de leurs coursiers tonnent
[comme la foudre au ciel.

Leurs sabres brillent comme le soleil du fond d'une nuée.
Sous eux, leurs chevaux s'affaissaient jusqu'à terre,
Balayant le sable avec leurs crinières d'or.
Le Çar Turc disait à son entourage :
« Oh ! si je savais de qui est le fils, ce preux qui vient [combattre avec moi,
« Je lui aurais fait épouser ma propre fille,
« Et, pour la dot de ma chère enfant,
« Je lui aurais octroyé une moitié de mon empire
« Et un tiers de mon bonheur ! »

VII

STRATÉGIE D'UNE MÈRE (1).

« Hautain, fier, fils de parents nobles (Panič),
« As-tu de la chance, notre jeune gentilhomme Ivan !
« Tu as commencé le métier de guerre bien jeune, pres- [que enfant,
« Tu as une mère qui t'affectionne ;
« Elle te disait en t'envoyant à la guerre :
« Mon fils chéri, mon enfant Ivanko,
« Quand tu iras combattre, toi si jeune encore,
« Ne reste point en arrière de l'armée,
« Ne t'aventures pas non plus à l'avant-garde
« Car ceux qui se hâtent trop tombent sabrés les pre- [miers,
« Et ceux qui lambinent en arrière sabrent l'air.
« Donc tiens-toi toujours au milieu de l'armée. »
Mais Janko désobéit à sa mère.
Aussitôt, à cheval, il se précipita, la tête en avant,
A coups de sabre, il dispersa, déchiqueta toute une moitié [de l'armée,
S'emparant de maintes villes, avec Çaregrad.
Ses mains, du premier coup, garrottèrent le çar en per- [sonne,

(1) A. D., I, p. 26.

Celui-ci dit : « Si j'avais su quel était ce jeune héros,
« Qui faisait piaffer son cheval gris,
« Je lui assurerais un beau pied-à-terre dans mon empire,
« Je lui aurais donné des champs incommensurables,
« Je lui aurais octroyé des forêts impénétrables,
« Je lui aurais donné un tas d'écus incalculables,
« Et l'aurais mis à la tête de mes guerriers d'élite,
« Puis je lui aurais donné un bel arc et un carquois plein
« Et, avec des flèches à pointe d'acier, [de flèches
« Je lui aurais donné une fiancée impériale.
Ivanko répondit : « Et moi je labourerais ton champ à coup
[de fer des sabots de mon coursier,
« Je broierai tes forêts sous les pieds de mes légions,
« J'écraserai tout par les armées et brûlerai tout par le
[feu !
« Ma haute raison saura bien calculer tes écus,
« Sans toi j'épouserai la vierge des empereurs.

VIII

UNE ATTAQUE REPOUSSÉE (1).

La cour de Pan Ivan est entourée d'un mur,
D'une closerie maçonnée en pierre blanche.
Les portes en sont en cuivre jaune,
Plusieurs tentes blanches comme de la neige y sont dressées,
Dans ces tentes Pan Ivan reste assis,
Avec un couteau il se façonne des flèches,
Il les essaye sur son arc une à une,
Il en acère lui-même les pointes.
Voilà qu'on heurte à la porte jaune :
« Seigneur Ivan, dors-tu, ne dors-tu pas?

(1) Cette kolendka nous semble venir du temps où l'armée du sultan de Constantinople réunie à celle des Tatars de Crimée, fit la conquête des deux rives du Dniéper. Nous en parlons ailleurs. Pour le texte, voy. A. D., pp. 31.

« Si tu dors, Dieu te vienne en aide,
« Si tu ne dors pas, parlons un peu ;
« Les Turcs sont entrés dans nos villes,
« Moitié Turcs, moitié Tatars,
« Ils conduisent des centaines de chevaux en laisse. »
— « Je ne crains pas les Turcs, moi
« Oh ! je saurai bien en venir à bout.
« Donnez-moi mon cheval moreau,
« Mon cheval moreau et mon glaive tranchant. »
La mère d'Ivan le reconduisait
En prenant congé de lui, elle l'instruisait :
« Ivan, mon fils, quand tu iras en guerre avec le roi (Korol)
« Ne te fourvoie jamais en avant de l'armée,
« Tu feras mieux de marcher en arrière. »
Ivan n'obéit point à sa mère ;
Il fait jouer son cheval au-devant de l'armée
Et, derrière l'armée, il la défendait à coups de sabre,
Devant le roi, il vante les mérites de son cheval,
Devant les dames, il parle de la trempe solide de son sabre.
« Quel est donc ce jeune homme Ivanko,
« Ce beau cavalier qui devance l'armée .
« Et qui assène des coups de sabre en arrière de l'armée ?
« Ah ! je lui donnerais la moitié de mon royaume,
« Moitié de mes domaines et en sus ma fille. »

IX

LE SIÉGE DE LVOV (1).

En plein champ, tout près de la grand'route,
S'élève une vaste tente en soie,
Sous cette tente, il y a un siége,
Sur le siége un jeune homme bien élevé (grečny)
Il fait enrôler une armée et avec elle arrive sous Lvov.
Sous les murs de Lvov, il fait manœuvrer ses troupes,

(1) A. D., p.15.

Et, à chaque coup de bride qu'il donne à son cheval, Lvov [remue,
A chaque coup de sabre qu'il fait, Lvov s'incline :
Tous les habitants sortirent au-devant de l'assiégeant,
Tous les habitants de la ville et ceux des faubourgs.
Ils lui offrent une cuvette remplie de ducats d'or;
Il accepte l'or sans en remercier,
Et il continue le siége.
Tous les Juifs et les rabbins de la ville en sortent,
Ainsi que tous les seigneurs et tous Hetmans.
Ils lui offrent un beau cheval sellé et bridé,
Un sabre monté en argent, une demoiselle en carrosse.
Lui l'accepte; il en remercie poliment,
Il change la manœuvre de son armée,
Il la range en pelotons bien alignés,
Il s'en va et ne troublera plus le repos de Lvov.

X

LE SIÉGE DE KAMIENEÇ, DE KHOTINE ET DE ZVONINE.

Sous les murs de Kameneç passe un grand chemin battu.
Une armée nombreuse y campe. Elle est en désarroi.
Pan N y arriva et réussit à remettre tout en ordre.
Lui-même y ploya le drapeau et conduisit l'armée plus loin.
Arrivé à Khotine, il l'assiège, sans relâche en bat les rem- [parts.
Tous les habitants de Khotine sortent au-devant des assié- [geants.
Les citadins et autres lui apportent un plateau plein de [ducats;
Il n'a pas daigné y jeter un coup d'œil,
Sans se découvrir, ni remercier, ni dire mot,
Il ploya le drapeau et continua la marche.
En ordre de bataille, il aligne son armée devant Zvonine (*a*)

(*a*) Voy. Morawski, *Hist. pol.*, vol. IV, p. 90. Expédition de *Zvoniec;* nom d'une localité sur le Dniester, où l'armée de Sobieski (en 1684) fut rejointe par les troupes auxiliaires des Cosaques conduits par leur hetman Mohila.

Ils lui offrent un cheval harnaché et armé,
Pan N n'en témoigne aucune satisfaction,
Il n'a pas même regardé les dons,
Sans se découvrir, ni remercier aucunement,
Il ploya son drapeau et se remit en marche;
Il met le siége devant Kamienec et le bat en brèche.
Tous les habitants en sortirent lui amenant une demoiselle [bien élevée (1).
Émerveillé de sa beauté il l'accepta,
Il se découvrit respectueusement pour en remercier les [donateurs;
Sur cela portez-vous tous bien,
Bonsoir !

XI

LA RANÇON DE LVOV (2).

(Chanson trouvée près de Cracovie.)

Sous la ville de Lvov, il y a un pré verdoyant,
Jean y fait paître son cheval.
Or, les bourgeois de Lvov sortirent,
Et ils lui apportèrent une paire de bottes,
Mais il ne veut pas de bottes,
Il veut prendre d'assaut la ville de Lvov.

Là-dessus les habitants de Lvov offrent à Jean plusieurs présents : un bonnet d'or (couronne?), une ceinture, un manteau, un caftan, une chemise, un cheval noir et enfin une demoiselle :

Il quitta tous ces dons
Et il partit avec la fille.

Le commentaire A. D. voit dans ces onze dernières

(1) Greëna *Panna*.
(2) A. D., p. 22.

kolendkas, le souvenir d'un événement historique que l'annaliste Nestor sous l'année 975, raconte ainsi :

..... « Sventoslav continua à marcher vers Constantinople et, chemin faisant, il continuait la guerre et ruinait plusieurs villes qui restent désertes jusqu'à présent. L'empereur grec (*Çar*) convoqua les boyars dans son palais et leur adressa ces paroles : « Que ferons-nous ? Nous ne pourrons pas lui tenir tête. » Les boyars répondirent : « Envoyez-lui des dons ; voyons s'il aime mieux de l'or ou des étoffes de soie. » L'empereur envoya l'un et l'autre accompagnés de magistrats prudents en leur recommandant : « de ne pas oublier de bien apprécier l'expression de ses yeux, de sa figure, et le degré de son intelligence. » Ils s'y rendirent, et, après l'avoir salué respectueusement, ils étalèrent devant lui l'or et les étoffes de soie.

« Sventoslav, comme s'il n'avait rien vu, dit à ses domestiques : « Emportez cela et conservez-le au dépôt ; » ce que les domestiques firent. Les envoyés impériaux, de retour au palais, dirent : « Sire, nous l'avons vu, nous lui avons offert les dons auxquels il n'a fait aucune attention, seulement il a ordonné de les conserver au dépôt. » Alors un boyar grec dit à l'empereur : « Essayez encore une fois ; faites-lui envoyer un glaive et d'autres armes de guerre. » On agit conformément. Sventoslav accepta ces dons avec plaisir ; avec beaucoup d'intérêt, il examina les armes une à une, louant la générosité de l'empereur et chargeant les envoyés de l'en bien remercier. Les envoyés s'empressèrent de rapporter à l'empereur tout ce qui était advenu. « C'est un preux sévère et dur, disaient-ils. Il fait peu de cas des richesse et il n'apprécie que les armes. » Là-dessus, l'empereur envoya dire à

Sventoslav : « N'entre pas dans ma ville, mais choisis un tribut tel que tu le voudras. » Car Sventoslav se trouvait déjà à peu de distance de Çaregrad.

J'ai traduit ici ce passage en entier de propos délibéré. Les lecteurs auront l'occasion de le comparer eux-mêmes au contenu des Kolendkas. Pour ma part, je pense que la date de 975 est déjà trop éloignée de nous et que l'événement en question est d'une importance comparativement assez minime, pour que la tradition orale d'un peuple illettré, comme les paysans ukrainiens, puisse s'en souvenir encore. Tout cela, de même que les autres récits de Nestor concernant Sventoslav, aura été traduit des chroniques byzantines. Sventoslav n'aimait pas les Slaves ni les rives du Dniéper. On sait qu'il leur préférait le climat et les produits de l'Orient. Il poussa l'indifférence au point que, tandis que les Petchenègues assiégeaient Kiev, où se trouvaient sa mère et ses enfants, il était obligé d'y arriver en toute hâte en quittant la ville bulgare de Péréieslaveç. Dans un autre passage, l'annaliste de Kiev raconte qu'au chevet du lit de mort de sa mère, il lui disait : « Je ne me plais pas à vivre à Kiev, je veux rester à Péréieslaveç, sur le Danube. Là est le centre de mes possessions territoriales et toutes les bonnes choses y affluent : la Grèce y envoie de l'or, des étoffes de soie et des fruits divers ; la Bohême et la Hongrie y fournissent des lingots d'argent et des chevaux ; la Russie même y vend des cuirs, de la cire, du miel et des domestiques. » A cela la mère répondit : « Tu vois que je suis malade ; voudras-tu me quitter dans cet état ? Reste ici au moins jusqu'à ma mort. Quand tu m'auras enterrée, tu iras où tu voudras (1). » Trois

(1) Nestor, édit. Bielowski, vol. I, p. 610.

jours après cette conversation, sa mère Olga mourut.

Sventoslav, après avoir établi ses fils soit à Kiev, soit ailleurs, se hâta de repartir pour la Bulgarie. C'est là qu'il fut vaincu par l'empereur de Byzance, et que, dans sa fuite, il fut tué près des cataractes du Dniéper. Quant aux héros de nos Kolendkas IVe, Ve, VIe, VIIe, IXe, Xe et XIe, je ne crois pas qu'on puisse les assimiler aux Kniazes Rurik (voy. A. D. I, p.), et voici pourquoi : Dans les chants en question, il y a une nomenclature des villes de Lvov, de Kamieneç, de Khoçine, de Žytomier (Mier), de Varna et d'autres qui peuvent servir, à n'en pas douter, de points de repère pour nous reconnaître au milieu de l'incertitude et de l'incohérence des détails relatés dans ces Kolendkas. Toutes ces villes furent maintes fois prises par les Turcs et reprises par les Polonais. On sait que la Pologne méridionale fut envahie à deux époques par des armées immenses conduites par les sultans en personne.

La première fois, les pirateries des flotilles cosaques commandées par Konaszewicz dont nous avons parlé, et les intrigues des émissaires cosaques à la cour du hospodar de Valachie, tributaire du sultan, amenèrent ce dernier à déclarer la guerre à la Pologne. C'était une époque du plus grand développement de la puissance des souverains osmanlis. Une armée nombreuse, envoyée par le sultan Osman II, vainquit les troupes polonaises sur les rives du Dniester (1). La tête de leur généralissime octogénaire, Žolkiewski, fut envoyée en triomphe à Constantinople et y fut suspendue sous les voûtes du sérail. Encouragé par ce succès, le jeune Osman II arriva en Pologne en personne.

(1) Dans les plaines de Céçora, en 1620.

Plusieurs voyageurs européens, témoins oculaires des événements, parlent de cette expédition comme comparable à celle des Mogols de Batou khan.

Quatre pachas et sept begler-begs commandaient de 300,000 à 400,000 hommes de contingents de Turquie, d'Arabie, de Syrie, d'Égypte et même de Valachie ; 10,000 chameaux portaient les bagages. La diète polonaise en appela à l'Europe chrétienne. Le pape Grégoire XV envoya de Rome un drapeau bénit et une somme d'environ 400,000 francs. Le roi d'Angleterre, Jacques Ier, promit de fournir les vaisseaux nécessaires au transport de 5,000 hommes à prix raisonnable. L'archiduc de Flandre, Albert, envoya l'équipement suffisant pour armer quelques mille hommes d'infanterie. Quant à l'Autriche, elle déclara vouloir ne se mêler de rien, et même défendit les enrôlements dans ses États. La dernière ville assiégée fut celle de Khoçine. Elle fut défendue par Chodkiewicz, qui s'y immortalisa. Après avoir résisté jusqu'à la fin de l'hiver, il mourut épuisé par de longues fatigues, mais ses successeurs trouvèrent les Turcs découragés aussi, et plus enclins à négocier. Le sultan, exaspéré par les pirateries des Cosaques polonais, avait posé comme première condition de paix leur destruction totale. Enfin le sultan modifia les propositions et n'insista plus sur l'exécution de ses projets de vengeance. La paix fut désavantageuse pour les Polonais, mais elle éloigna d'eux un ennemi formidable. Le sultan se retira dans ses États, et c'est peut-être une tradition concernant sa retraite qui aura été poétisée dans nos Kolendkas, où nous avons vu le çar turc vaincu et ignominieusement traîné après le cheval de Janko. Il n'y a qu'une seule Kolendka (la Ve) qui puisse réellement appartenir à une date plus ancienne. Le tes-

tament de Monomach parle de plusieurs victoires obtenues par ce grand-duc sur les Turcs et sur les Polovçis, au commencement du XIIe siècle (1). « Avec des princes polovçis, je conclus vingt traités et moins un (*sic*). Ces princes me donnèrent beaucoup de bétail et d'étoffes de prix. Je délivrai de mes donjons, deux frères de Šarou khan, trois Bagoubars et autres. Cent chefs en tout; quinze autres Tabors que Dieu fit tomber entre mes mains, je les ai traînés après moi ou bien je les ai fait noyer dans la rivière de Salniça. Par ce moyen, environ cent princes slaves furent tués. » (Nestor., éd. Biel. I, p. 878.)

La seconde expédition du sultan turc contre la Pologne fut amenée par la trahison des Cosaques. Le sultan Mohammed, à la tête d'une armée célèbre déjà par des victoires obtenues en Candie, franchit le fleuve Dniester le 3 août 1672. Son armée comptait 240,000 hommes et 340 canons, outre les 100,000 cavaliers tatars criméens, commandés par Sélim-Guiray, et plusieurs dizaines de milliers de Cosaques commandés par leur hetman. La Diète ne pouvait disposer que d'environ 200,000 hommes. On se retrancha dans la ville forte de Kamieneç. En attendant, Mahomet avait déjà occupé toutes les provinces du bas Dniéper en leur donnant le nom d'Eyalètes ou « provinces turques. » Kamieneç fut pris d'assaut. Le sultan entra à cheval dans l'église cathédrale, déclarant que, dans les provinces qu'il vient de conquérir, la religion d'État sera l'islamisme et qu'il ne souffrira dans ses nouveaux États que l'existence de trois églises seulement, une

(1) Le nom qu'ils se donnaient eux mêmes fût *Kûmane*. C'était un peuple nomade qui ne labourait ni semait. Ils se nourrissait principalement de laitage et de viande de cheval, vivant sous des tentes en feutre. Leurs chefs portaient le titre de *Khaghâne*, qui se trouve encore dans le nombre des épithètes que les Orientaux donnent à leurs souverains, comme : sultan-ul-berrein et *Khaghan-ul-bekhrèine*, « sultan de deux continents et souverain de deux mers. »

catholique, une arménienne et une du rite oriental. Après une lutte acharnée, où plusieurs villes, y compris celles que nous avons vu nommer dans les Kolendkas, furent occupées par les Turcs, il fallut bien accepter leurs conditions. Le 17 octobre 1672, à Boučač, un traité ignominieux et on ne peut plus désavantageux pour la Pologne fut signé par les puissances belligérantes. La république s'y engage à céder au sultan l'Ukraine, la Podolie et à payer un impôt annuel. La ville de Lvov fut sommée de payer au Grand-Turc 80,000 thalers pour avoir résisté plus longtemps que les autres. Partout les Turcs se mirent à transformer les églises en mosquées. La ville de Kamieneç vit six mosquées construites sur ses sanctuaires démolis. L'année suivante, quand il s'agissait de l'exécution des clauses du traité de Boučač, la Diète accepta la proposition de Sobieski d'en refuser la ratification. Le gros de l'armée turque, renvoyé dans ses foyers après la retraite du sultan, n'était plus sur les lieux pour s'opposer à une troupe commandée par Sobieski. L'intrépide chef, arrivant sous les murs de Khoçine, monta le premier à l'assaut et la ville fut emportée. Ceux d'entre les assiégés qui échappèrent au carnage périrent au passage du Dniester. On compta jusqu'à 30,000 cadavres sur le champ de bataille. Tout le camp de l'ennemi, avec 120 canons et 66 drapeaux fut pris. Sobieski envoya à Rome le drapeau vert du commandant en chef Hussein, ainsi qu'un exemplaire du Coran, trouvé dans la tente du chef vaincu (1).

Telle fut la première des nombreuses victoires de Sobieski, couronnées par celle de Vienne. Nous n'avons pas besoin d'en donner plus de détails, d'ailleurs

(1) La lettre de Sobieski au pape est datée du 11 novembre 1673.

bien connus aux lecteurs de l'*Ukranie* de Salvandy. Toutes ces guerres, depuis l'incendie de Varna jusqu'à la défense de Vienne, ont dû certainement laisser plus d'un souvenir dans les pays slaves. La Serbie conserve encore aujourd'hui un dicton :

Kad Katana potera Tatara
Iz pod Beča sva zemla zaječa (1)

« Lorsque le Cavalier écrasait les Tatars,
« De dessous les murs de Vienne toute la terre gémissait. »

Les Serbes savaient quel était le héros qu'ils appellent ici *Katana*, c'est-à-dire « cavalier par excellence. » Les noms de *Janko*, Jean et Jas, « petit Jean, » que les Kolendkas donnent au héros en question rappellent le nom de baptême des deux principaux héros historiques, Jean Chodkiewicz et Jean Sobieski. Ce dernier me paraît être désigné dans la Kolendka A. D., p. 24.

(1) Communiqué par M. Pavlovič, actuellement professeur de droit national à l'Université de Belgrade Le mot *katana* veut dire « preux chevalier, » et il désigne, en Serbie, *Sobieski*. Nous avons, en polonais, le mot *katanka*, veston, uniforme militaire.

XII

INCURSIONS DE LANÇKORONSKI [1]

EN PAYS DES TATARS DE CRIMÉE ET DE BESSARABIE

(1516-1528)

.... Dans la vallée j'entends le bœuf mugir;
Hélas! ce ne sont pas que les hennissements des chevaux,
Des coursiers noirs, des chevaux de trait!
Ah! autrefois le chemin de Crimée fourmillait de chevaux...
Que de bonheur il y avait alors, et que de richesses
Dans le Cor de Lanski!...
Dans le Cor de Lanski, le platane s'est incliné:
O Tatar, lourdement, gravement tu te pavanes.
Comme une girouette, tu tournes sur toi.
Serait-ce de l'eau-de-vie qui anime tes yeux!
Serait-ce la coupe (ivresse) qui t'alourdit la tête?...

Maximowicz publia ce fragment dans son *Recueil des Chants d'Ukraine*, en 1834 (2) et le commentaire A. D. le reproduisit, parce que c'est tout ce qui nous reste de la tradition orale sur le plus ancien des hetmans des Cosaques. Lanski est identique, paraît-il, à Predslav Lançkoronski, qui s'illustra sous le règne de Sigismond III de Pologne, comme guerrier et comme organisateur. C'est lui qui, principalement et personnellement, aida le roi à constituer régulièrement la milice connue depuis sous le nom de Zaporogues. D'après le témoignage (3) de *Kronika Polska* (page 354, édit. 1597).

(1) A. D., I, p. 144.
(2) *Ukr. Narod. piesni*, p. 130.
(3) Marcin Bielski.

Predslav Lançkoronski, nommé hetman, conduisit ses Cosaques, en 1516, dans leur première expédition militaire : « Ils allèrent *cosaquer* (butiner), dit la chronique, sous Belgorod (Akkerman), et s'y emparèrent des troupeaux des propriétaires turcs et tatars. Poursuivis par ces derniers, ils repoussèrent l'attaque aux environs du lac de Vidovo et conduisirent leur butin jusque chez eux. » — Vers la fin de 1528, Lançkoronski et Eustache Daszkiewicz, s'étant associés avec les starostes de Vinnica et de Braçlav, à la tête de 1,200 cavaliers, allèrent assiéger Očakov, sur le Dniester. Après trois engagements qu'ils y eurent avec l'ennemi, ils le vainquirent (1), et revinrent dans leurs foyers avec 30,000 têtes de bétail et 500 chevaux. La famille de Pr. Lançkoronski est originaire de Cracovie (2). Le roi, lui ayant octroyé de vastes terrains à coloniser en Podolie, les Lançkoronski s'y établirent depuis en permanence et y fondèrent la ville de Lançkorona (3). « Cette ville, comme l'observe par conjecture le commentaire A. D., enrichie par la possession d'un si grand nombre de bêtes à cornes, aura été surnommée « la corne de Lançki. » Tout en partageant les doutes du commentaire A. D. sur l'authenticité de ce chant, je ferai observer que *rog* signifie aussi instrument de chasse et de guerre, au moyen âge. Le cor de Lançkoronski serait un *alter ego* d'*Olifant* de Roland à Roncevaux... *Bohatyrev rog* « le cor du héros » le nom d'une forêt près *Biala Cerkiev*, en Ukraine. C'était un poste de gardes permanentes polonaises sur le passage (Šlak) des hordes mogoles et

(1) Bielski, l. c., et Niesieçki, *Korona Polska*, tome III, p. 25.
(2) A. D., I., p. 145.
(3) Balinski et Lynnski, *Star. Pols.*, II. 976.

tatares. Ailleurs, sur le bas Dniester, près de Moldava, il y avait *Sasovy rog*, localité célèbre par la défaite que Koniecpolski (24 juillet 1633) y infligea aux Tatars de Boučač. Une chronique citée par Padoura (*Pysma*. T. Padury, p. 383) dit « *rohi glagolémy surmy*, les cors qu'on appelle *sourmy*, et ailleurs, page 353, que le chancelier Sapieha fit cadeau de deux *sourma* à l'hetman Sabraïdačny. Or, en polonais, *sourma* veut dire : « cornet à bouquin, clairon. »

XIII

L'HETMAN DMITRI WISZNIEWIEÇKI.

(1564)

Il était un seigneur (du château) de Koreçk (1),
Du nom de Dmitri Wiszniewieçki,
Doué d'une force céleste.
Il faisait la guerre, frappant d'estoc et de taille.
Sa parole aussi frappait comme le feu du ciel.
Les mécréants le haïssaient,
Et guettaient l'occasion de s'en saisir.
Enfin, ils s'emparèrent de lui,
Le chargèrent de chaînes,
Et, avec un croc de fer, lui percèrent les côtes.
Le seigneur de Koreçk reste ainsi suspendu,
Non pas un jour ou deux,
Mais sept années de suite!
Pendant ce temps, il ne boit et ne mange rien;
Mais il médite, il avise aux moyens de se venger.
« O Turcs, ô janissaires,
« Je vous prie, pour l'amour de Dieu,

(1) Koreçk est le nom d'un château seigneurial.

« Donnez-moi un faisceau de flèches !
« Mettez-les dans mes blanches mains.
« Pour votre çar des janissaires, je tuerai
« Un pigeon ramier et une colombe,
« Afin que le çar ait du gibier pour son déjeuner,
« Du gibier à son dîner, ainsi qu'à son goûter,
« Et du gibier pour ses repas du soir. »

L'affreuse torture du croc, mentionnée dans ce chant, est un fait historiquement vrai, et relaté par Bielski († 1575), chroniqueur polonais contemporain. Il dit : « Le sultan Sélim II ordonna de les faire torturer de la manière suivante : Wiszniewieçki et (son compagnon d'infortune) Piaseçki furent précipités du haut d'une tour sur des crocs de fer fixés dans la paroi extérieure du donjon, au-dessus de la mer, entre Constantinople et Galata.

« Piaseçki mourut sur le coup, mais Wiszniewieçki, suspendu sur les pointes des crocs qui lui perçaient les côtes, resta en l'air pendant trois jours et nuits, sans pouvoir mourir, jusqu'à ce que les Turcs l'eussent achevé à coups de flèches, exaspérés des malédictions dont le supplicié ne cessait d'invectiver leur prophète Mahomet.»

Dmitri Wiszniewieçki, apparenté à la dynastie grand-ducale des Guédimine de Lituanie, comptait au nombre de ceux d'entre les seigneurs, sujets de la couronne de Pologne, qui vinrent s'établir en Ukraine, dans les domaines qui leur furent concédés par les rois Yaguellons. C'était une belle intelligence et un grand cœur. Pour prouver sa gratitude aux Yaguellons, il résolut d'ajouter à leurs possessions le khanat de Crimée, et le hospodarat de Moldavie, idée qu'il poursuivit incessamment, et qui fut le rêve de toute sa vie. Nommé staroste de

Kaniev et de Čerkassy, il commença par faire exécuter le plan d'une organisation de la milice des Cosaques, plan que son devancier, Ostafi Daszkiewicz, avait conçu et fait adopter par la République polonaise, à la Diète tenue à Piotrkov, en 1532, date du premier établissement des Cosaques réguliers sur le Dniéper (1).

A ce titre, D. Wiszniewieçki doit être considéré comme le premier créateur de la célèbre milice (*sičà*) des Zaporogues, car ce fut lui qui réalisa l'idée de Daszkiewicz et celle d'Etienne Batory, en fondant les deux postes principaux, l'un à Tomakovka, et l'autre à Khortiça, nom de deux îles du Dniéper, en aval de ses cataractes. En 1556, comme hetman de ses Zaporogues, il les conduisit contre le khan de Crimée. Cette première tentative ayant réussi, il se rendit à la cour du tzar de Moscou, Ivan Grozny (Jean la Menace), afin d'y préparer les éléments d'une seconde expédition en Crimée, sur une échelle plus étendue que la première. Ivan, qui travaillait alors à la destruction des Tatars de Kazan et d'Astrakhan, en s'établissant lui-même sur les ruines de leurs khanats, s'empressa de recevoir l'hetman avec faveur.

Il lui fit cadeau de la ville de Bielov, et lui confia quelques troupes moscovites, dont Wiszniewieçki se servit avec succès, pour saccager la Crimée, et y secourir des ennemis du khan, en 1558.

Cependant, le régime, plus que despotique de la cour

(1) « Ostafi proposa à la Diète : 1° D'entretenir en permanence sur le Dniéper « (aux frais de l'État) 2,000 hommes ayant à leur disposition des bateaux- « *čaïkas*, et chargés de défendre aux Tatars de passer sur nos rives ; 2° D'éta- « blir un détachement de cavaliers pour aider ces hommes à s'approvisionner ; « 3° De construire des châteaux-forts sur des îles qui abondent en aval du « Dniéper. Tous les membres de la Diète approuvèrent ces conseils, mais on ne « les exécuta pas aussitôt. » (Bielski p. 154.)

de Grozny, ne pouvait que répugner aux sentiments et aux habitudes du citoyen d'une république comme celle de Pologne au XVIe siècle. Il quitta brusquement Moscou pour n'y plus revenir.

Cinq années plus tard, on voit Wiszniewieçki reparaître sur les bords du Dniéper, et, en sa qualité d'hetman des Cosaques de l'Ukraine polonaise, entreprendre une expédition en Moldavie.

Ce changement de front, je veux dire le passage du service d'un gouvernement au service d'un autre, n'affecte aucunement la valeur morale de la conduite du héros de notre chant. Sous le régime républicain, en Pologne, chaque citoyen était libre de se choisir un champ d'action. Un parti politique des Moldaves ayant proposé à Wiszniewieçki de venir chez eux occuper le trône du hospodarat, l'hetman s'y rendit, mais il fut saisi et livré aux agents de la Turquie, alors suzeraine de la Moldavie.

La *Héraldique* de Niesiecki (1774) donne quelques détails de plus, recueillis, paraît-il, traditionnellement. Elle dit que « le courage inébranlable de Wiszniewieçki brilla de toute sa splendeur, lors de la captivité du héros. Selim II, le sultan, vint en personne lui offrir sa grâce, à condition de renoncer au christianisme. L'offre fut repoussée avec mépris. » Niesiecki ajoute encore que les Turcs firent ouvrir la poitrine du cadavre, pour en retirer le cœur, et en manger chacun un morceau, afin d'être aussi braves que Dmitri Wiszniewieçki. (*Korona Polska*, 1728-1748, tome IV, p. 545.)

Quoi qu'il en soit, le respect dont la famille princière de Wiszniewieçki jouissait en Pologne, paraît dater du jour de la mort héroïque de Dmitri : on sait qu'un de ses homonymes, Michel Wiszniewieçki, fut, à l'unani-

mité, proclamé roi de Pologne, et couronné (1669-1673).

Le commentaire A. D. croit que le mythe de Baïda, que nous avons donné plus haut, est identique à celui de Wiszniewieçki; telle est aussi l'opinion de la majorité des collecteurs des chants d'Ukraine.

Si je ne partage pas cette supposition, c'est qu'en l'acceptant je ne saurais m'expliquer comment il se fait qu'un sobriquet aussi irrévérencieux que *Baïda* (fainéant, vaurien, badaud), puisse avoir été donné à un homme du rang et du mérite de Dmitri Wiszniewieçki. Ce serait plutôt le sobriquet d'un vagabond, dans le genre des brigands des *bylinas*, qui meurent en bons moines ou hermites pour expier les forfaits d'une vie criminelle.

Le château de *Koreçk*, mentionné dans les premiers vers du chant, et aussi dans quelques-unes de ses variantes, n'a jamais appartenu à la famille de Wiszniewieçki, mais à l'hetman Koreçki, qui est pareillement chanté par les kobzars d'Ukraine, comme un de leurs hetmans. C'est un quiproquo d'occurrence assez fréquente dans les littératures orales.

XIV

JAN SVIRGOVSKI (1).

(1574)

Lorsque le preux chevalier Jan,
Notre hetman Svirgovski,
Tomba entre les mains des mécréants,
Ils lui tranchèrent la tête,
Et la suspendirent à la queue de leur bunčouk (2).

(1) A. D., I, p. 159.

(2) *Bunčouk* une queue de cheval qui, suspendue à une hampe, sert de drapeau chez les Tatars.

Ils firent sonner leurs clairons,
Se réjouissant de la mort de l'hetman ;
Mais voilà que, du fond des ravins,
Un sombre nuage surgit :
On le voit se déployer sur les steppes
Et étendre ses brouillards sur l'Ukraine.
Ah ! toute l'Ukraine s'en affligeait;
Elle regrettait son hetman,
Elle le pleurait à chaudes larmes.
Alors des vents impétueux hurlaient :
« Où donc avez-vous écroué notre hetman (1) ?
Alors les aigles demandaient à grands cris :
« Où l'avez-vous enterré, notre hetman ? »
Alors les alouettes chantaient d'en haut :
« Où avez-vous pris congé de notre hetman ? »
« Là bas, dans le creux d'une tombe.
Près d'une ville, près de Kilïa,
Sur la ligne frontière des Turcs ! »

Le commentaire A. D., ordinairement fort bien renseigné, pense qu'il n'y a pas lieu de compter Svirgovski (que la chronique nomme Sverčowski) au nombre des hetmans zaporogues. Il commandait des milices que la Pologne avait envoyées au secours d'Ivonia, hospodar de Moldavie (1574), composées pour la plupart de Polonais; mais il y avait aussi des Cosaques. Ce chef n'aurait point été tué à coups de sabre, dans cette campagne, car les chroniqueurs Bielski (p. 711-717) et Goreçki assurent que la famille des Svirgovski le racheta au prix d'une forte rançon.

C'est assurément un chant plus ancien que l'invasion de Batou khan en Ukraine, et le mot mecréants (busurman) (2) aura été substitué à quelque autre nom. Il y a toute une époque dans la littérature orale du peuple

(1) *Zulkovali* (?).

(2) *Busurman* pour *musulman*, les *b* et les *l* se permutent souvent en *m* et en *r*.

slave, où l'on croyait que l'homme faisait partie intégrante de la grande famille des être, créés qui sympathisent avec lui, et le considèrent comme leur frère aîné.

XV

L'HETMAN ZBOROVSKI ET LA BOURRASQUE KHVILA (1).

(1583)

(*Douma*)

Ah! voyez là-bas, sur la mer Noire,
Là, sur la cime du rocher blanc,
Un faucon brillant est perché.
Il a l'âme affligée, parce qu'il aperçoit sur la mer Noire [quelque chose de sinistre.
La bourrasque Khvila surgit sur les vagues,
Et déjà elle a assombri les étoiles,
Et elle a revêtu tout le ciel de ténèbres.
Voici bruiner une petite pluie froide et fine,
Et Khvila, l'orageuse, se déchaîne sur la mer Noire!
Le grain déracine les ancres!
Et fait sombrer les navires des Cosaques.
Trois régiments de l'armée cosaque du bas Dniéper
Déjà y ont coulé bas!
De l'armée des Zaporogues d'élite (purs *cisty*).
Or, il y avait à bord leur père, un vieil hetman des [Zaporogues (2).
Leur grand hetman de l'armée, qui, depuis maintes an- [nées,
Commandait les Cosaques sur la mer Noire.
Soudain il monta sur les hunes (*čerdak*).
Et d'en haut harangua les Cosaques :
« O Cosaques, vous, messieurs les braves!

(1) A. D., p. 181.

(2) Dans une autre variante, l. c., p. 186, cet hetman est nommé Michel (Samuel) Zborowski.

« Quiconque d'entre vous se sent des péchés sur la cons-
[cience
« Qu'il se hâte de les confesser ici jusqu'au dernier :
« D'abord pardevant Dieu,
« Et en face de la sainte mer (*sviatoé moré*),
« Et ensuite pardevant moi, votre vieux hetman,
« Comme devant votre père spirituel.
« Que chacun de vous se recueille bien,
« Qu'il avoue tous ses péchés pardevant Dieu,
« Et qu'il n'expose pas l'armée en pure perte. »
Tous les Cosaques gardent le silence,
Ils ne se sentent pas de gros péchés,
Seulement leur prêtre orthodoxe, Alexis de Piratine,
Lui seul, tout à coup, monta sur les hunes,
Et adressa aux Cosaques ces paroles :
« O vous, Cosaques, vous, messieurs les preux!
« Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de me saisir,
« De m'attacher les mains derrière le dos,
« De me couvrir les yeux avec du velours noir
« Et de me précipiter dans la mer Noire,
« Plutôt que de faire périr toute notre armée,
« Pour les péchés que moi seul j'ai commis. »

Alors les Cosaques répondirent d'une seule voix :

« O Alexis Popovicz,
« Toi natif de Piratine.
« Toi notre petit hetman du régiment,
« Toi grand écrivain de chancellerie de l'armée
« Enregistré sur nos rôles!
[sainte,
« Chaque jour, trois fois, tu prends en main l'Écriture
« Et tu nous l'interprètes, à nous simples Cosaques.
« Donc, comment aurais-tu plus de péchés que nous
[autres? »
« — Ce que je viens de dire n'est que la vérité même.
« Oui, Cosaques, messieurs les preux!
« Quoique, trois fois par jour, je prenne
« Dans ma main l'Écriture sainte,
« Bien que je la lise et l'explique
« Pour vous enseigner le bien,

« Pour vous édifier, vous autres simples Cosaques,
« Moi-même je n'agis pas en bon chrétien, je l'avoue !
« Car, sur moi, j'ai des péchés plus gros que les vôtres.
« Écoutez ! Le jour de mon départ de Piratine
« J'ai prévariqué gravement :
« A mon père, à ma mère,
« J'avais tenu des propos injurieux;
« Mon propre frère, je ne l'ai point traité comme tel,
« Mes proches voisins, je les ai privés de pain et de sel !
« Il y a plus. J'ai fait courir mon cheval dans la rue,
« Trottant sur le corps des petits enfants,
« J'ai versé le sang de chrétiens innocents !
« Il y a plus. En passant devant l'église du Saint-Sauveur,
« Je ne me suis pas découvert, je n'ai pas ôté mon bonnet,
« Je ne me suis point signé, avec la sainte croix !
« Voilà pourquoi le Seigneur vous punit,
« Voilà pourquoi toute l'armée souffre de l'orage !
« Il y a plus encore. En traversant des villages et des [villes
« Passant au milieu de contrées merveilleuses,
« J'y rencontrai des groupes de femmes âgées.
« Peut-être me voulaient-elles du bien.
« Jamais devant aucune d'elles
« Je ne me suis incliné, je n'ai touché mon bonnet,
« Ni salué, ni dit : Dieu vous soit en aide !
« Jamais je ne leur demandai : Où est votre église sainte ?
« Toujours je m'enquérais du meilleur cabaret,
« Et m'informais si la marchande de vin était jolie.
« Si c'était un dimanche, alors que toute la matinée, dès [l'aube du jour,
« Tout le monde assiste au service divin,
« Dans des églises, dans des monastères;
« Tandis que moi, en plein cabaret,
« Je bois, je me divertis,
« Je passe le temps à danser.
« Oui, messieurs les braves, je vous avoue tous mes péchés.
« Ah ! si j'avais seulement là-haut pour moi des prières de [mes proches,
« Ne fût-ce qu'une seule prière de ma mère et de mon [père,

« Leur mérite viendrait me sauver sur la mer Noire !
« Ah! dès lors, je saurais comment vénérer ma mère,
« Comment fraterniser avec mon frère ! »
Là-dessus, les Cosaques le saisirent,
Ils lui lièrent les deux mains derrière le dos,
Et lui couvrirent les yeux avec du velours noir,
Mais il leur répugnait de noyer un tel Cosaque.
Donc au petit doigt de sa main, ils firent une incision
Et ils répandirent son sang de chrétien dans la mer.
Voilà qu'aussitôt que la mer Noire eût goûté du sang [chrétien,
Elle se calma, et s'aplanit et devint immobile
Comme si elle n'eût jamais été houleuse,
Ni jamais secoué de navires cosaques !
Alors les Cosaques s'empressèrent tous
D'aborder enfin à l'île de Tender.
Trois jours et trois nuits, ils y restèrent sans bouger.
D'un grand étonnement, ils s'étonnaient
Qu'alors que la terreur les avait tous stupéfiés,
L'armée ne perdît aucun de ses Cosaques.
Voilà qu'Alexis Popovicz, natif de Piratine,
Petit hetman du régiment,
Poussant un cri de joie, monte sur la hune,
Et, l'Écriture sainte dans les mains, il la lit.
Il adresse ces paroles aux Cosaques :
« O vous, Cosaques, messieurs les preux !
« Voyez-vous enfin ce que l'Écriture sainte vous enjoint ?
« Observez les prières qu'on vous recommande :
« Quiconque d'entre les Cosaques respecte dûment
« Et son père et sa mère, quiconque les vénère,
« Celui-là jamais ne périra misérablement.
« Sa prière paternelle et sa prière maternelle
« De là-haut atteindront jusqu'au fond de la mer,
« Et y rachèteront l'âme de leur enfant,
« La sauveront du péché mortel.
« Fût-il au milieu d'une *nuit de sang* (1).
« Elle passera outre sans le toucher ;
« Mais quiconque ne respecte ni son père ni sa mère.
« Ah, celui-là périra misérablement. »

(1) *Nuit de sang*, *Šébi Khoun*, mot technique chez les Turcs et les Persans pour désigner le carnage opéré nuitamment.

Il s'agit ici d'une grande expiation. En effet, Samuel Zborowski, dans sa jeunesse, avait commis un grand crime en blessant à mort le page Wapowski, un de ses camarades de service à la cour de Henri de Valois. Ce qui aggrava le délit, en lui donnant le caractère d'un sacrilège, c'est qu'il eut lieu le jour même du sacre de ce prince à Cracovie, comme roi de Pologne Condamné, à mort, Zborowski se sauva et fut frappé de l'arrêt de bannissement à vie. Dès lors, il recherchait des occasions de racheter sa faute en servant à l'étranger les intérêts de sa patrie. Il avait aidé le prince de Transylvanie, Etienne Batory, à devenir roi de Pologne ; puis il se distingua comme capitaine habile et intrépide, lors des guerres que ce roi eut à soutenir contre le çar de Moscovie. Élu par les Cosaques Zaporogues et nommé grand hetman, il accepta plus tard l'invitation des boyards moldaves de venir chez eux occuper le trône de hospodarat. Ayant accompli tous ces actes aussi importants que profitables à sa patrie, Zborowski crut pouvoir rentrer à Cracovie. Alors la famille de Wapowski, aidée par le grand chancelier Zamoyski, fit parler la loi, inexorable pour les coupables du crime de la rupture de ban. Nonobstant l'intercession du roi, Zborowski subit la peine capitale. Dans tous ces détails historiques, que notre lecteur trouvera mieux développés dans l'*Appendice*, la tradition orale, vieillie dans le courant de trois siècles, se revêt d'un manteau de légende orthodoxe. Le commentaire A. D. accuse aussi ce chant d'avoir été retouché par la main d'un pope.

Cette douma offre des détails qui plairont aux mythologues slaves. Nulle part le caractère des ondines slaves n'est mieux décrit. *Vila* de Serbie correspond à *Khvila*

d'Ukraine; les Petits-Russiens l'appellent aussi *Khurtorina* (en turc-osmanli, en grec moderne et en italien du phanariote, *fortuna*). J'avais deviné ce sens en comparant la danse en rond (*kolo*) des Vilas, des pesmés serbes aux orages causés par les trombes de terre et de mer, dans mes *Études Bulgares*. Comme la déesse Fortuna (1) de la mythologie romaine, les Vilas serbes changent souvent de favoris et de protégés.

XVI

L'HETMAN BOHDANEK (2).

(1570)

« O hetman de Žaporožé, toi, cher Dieu donné,
Pourquoi portes-tu ces vêtements noirs, vénérable maître? »
J'avais cette nuit des tristes convives chez moi. Les Tatars [sont arrivés;
Ils ont haché ma mère à coups de sabre, ils ont fait ma [bien-aimée captive.
Vite, faites seller mon cheval; je veux atteindre les [Tatars,
Et délivrer ma bien-aimée! » — Les voilà, dans la vaste [plaine,
Ils campent; ils laissent paître leurs montures, se prépa- [rent à dîner.
Leur chef tatare se pavane au milieu du camp, comme un [Seigneur,
Il conduit par la main la bien-aimée de l'hetman...
.... — « Écarte-toi, isole-le, chère épouse, que je tue ce [démon! »

(1) M. Bréal a prouvé que *Fortuna*, en latin, dérive du verbe *vertere;* or, en slave, *vila* dérive aussi de *viti*, tournoyer, pirouetter, enrouler.

(2) A. D., I, p. 166, attribuent ce nom au prince Bogdan Rožinsky, hetman des Zaporogues, qui se rendit célèbre au XVIe siècle sous le nom de « petit Dieu-donné, » *Bohdanek*.

— Tu peux le manquer, mon bien-aimé,
Et alors ma captivité n'en sera que plus dure. » —
— « Allons, vite rebroussons chemin, ô mon cheval noir,
Et toi, ma belle, ne me compte plus pour ton mari
Quoi qu'il en soit, je ne cesserai jamais de t'aimer, adieu ! »

Les commentaires A. D. font observer que l'expression « vêtements noirs » prouve que le chant fut composé du vivant de son héros qui n'est autre, croient-ils, que le prince Bogdan Rožinski. Son contemporain, l'historien polonais Orzelski parle d'une invasion en Ukraine, en 1575, où les Tatars emmenèrent 35,000 captifs, 40,000 chevaux et 500,000 têtes de bétail. Il ajoute que les envoyés de Zaporozé, vêtus de deuil, vinrent à Cracovie pour annoncer ce désastre, en pleine diète. La même année, Rožinski fit une razzia sur les villages des Tatars de Crimée. Ses Cosaques incendiaient tout, habitations et récoltes, tuant, empalant, égorgeant les enfants eux-mêmes. » (Bielski, *Kronika polska*, p. 721.)

D'après un autre écrivain, Rožinski conduisit une flottille de Cosaques qui saccagea Sinope, Trébizonde, et les environs de Constantinople. Bantysz Kamienski et des auteurs dignes de foi lui attribuent la destruction totale de la ville turque d'Islam en 1576.

Cette fois, l'impitoyable Rožinski périt dans l'explosion des mines qu'il avait lui-même placées sous les remparts de la ville. Les dates rapprochées de ces excès expliquent le mobile de ses férocités, car on les considère comme autant d'actes de vengeance pour le rapt de son épouse, dont parle le chant. Le peu d'empressement qu'elle montre à quitter son ravisseur tatare, rappelle l'indifférence d'une autre femme chrétienne. (Voyez plus haut, p. 81.)

XVII

LA MORT DE L'HETMAN THÉODORE BEZRODNY (1).

(*Douma*)

Sur la grève du large Dniéper,
Un jeune Cosaque prend son repas de midi ;
Il ne peut plus penser à rien, il ne dit rien,
Ah ! un malheur les a atteints, lui et son valet d'écurie (2).
Non, ce ne sont pas les saules du pré qui bruissent,
Ce sont des traîtres, des sicaires sans foi ni loi,
Qui se ruent sur l'hetman Théodore Bezrodny.
Ils le sabrent sans pitié ; ils le criblent de balles,
Il n'y a que son valet qui réussit à leur échapper.
Le valet revient vers son maître chéri,
Il lave ses profondes blessures. Le Cosaque lui dit :
— « Mon fidèle et brave écuyer,
Vas voir dans le steppe, le long des rives du Dniéper ;
Écoute attentivement ce que veut dire ce bruit.
Est-ce le cri des oies, ou le gémissement des cygnes ? [Chasse-les.
Si ce sont les chacals qui glapissent, cache-moi (3).
Si ce sont les Cosaques qui passent,
Va les saluer de ma part, hâte-toi,
Cours, dis-leur d'aborder avec leurs canots,
Et de venir me parler ici,
« A moi, Théodore Bezrodny. »
Alors le page court le long du rivage, [crie :
Et, dès qu'il aperçoit les Cosaques, il agite son bonnet, et
« Messires, oyez, arrivez ici,
Abordez ici avec vos canots ; débarquez !

(1) A. D., I, p. 248. *Bezrodny*, sans père ni mère, enfant trouvé, littéralement : sans naissance.

(2) Écuyer. Le texte dit : *Džura*, mot persan et turc, *džur* couple, paire, camarade inséparable, polonais *Çinry* et *Holota*.

(3) Le chacal rôde dans la nuit et dévore les hommes blessés s'ils ne peuvent plus se défendre.

Venez voir votre hetman de Kourène (1). »
Les Cosaques entendirent l'appel,
Ils prirent terre, et vinrent trouver l'hetman. —
Bezrodny fait l'éloge de son écuyer, et dit:
« Merci, mon camarade, mon fidèle serviteur;
Si tu restes toujours si bon et si vertueux,
Tous les Cosaques te respecteront. »
Puis il fait ses adieux à tous ses compagnons,
Et rend son âme à Dieu, le miséricordieux! —
Alors les Cosaques creusent une fosse avec leurs sabres,
Et, remplissant de sable leur bonnet et le pan de leurs [manteau,
Ils inhumèrent Théodore Bezrodny!
Une salve de soixante-dix arquebuses retentit!
Et le soir, au coucher du soleil, ils le louaient, les larmes [aux yeux :
« Voilà un vrai chef de Cosaques,
« Il n'a voulu mourir que devant ses frères d'armes. »

Bezrodny, enfant trouvé, dont on ne connaît pas les parents, est un héros dont aucune chronique ne fait mention. Les commentaires A. D. le placent vers la fin du XVIe siècle, c'est-à-dire à une époque où les Cosaques étaient déjà organisés, ce qui d'ailleurs ressort des sept variantes de la douma précédente, reproduites par les commentaires A. D. Ce grand nombre de variantes prouve la popularité dont Bezrodny jouissait en son temps.

XVIII

L'HETMAN NEČAI ET PAN BOREYKO (2).

(1650)

A Krasné, sur ses étangs,
Les brouillards s'amoncellent;

(1) *Kourène*, maisons rustiques, servant d'habitation aux Cosaques.
(2) A. D., II, p. 55.

Les Cosaques y font leur guet,
Sous les ramées d'une forêt.
Leur hetman Néčaï laissa des sentinelles dans la ville,
Et lui-même s'en alla chez sa bien-aimée
Pour y manger une tranche de poisson.
Joyeusement il s'y attable,
Il tient des petits propos aimables,
Avec son unique, sa chère douce amie,
Ils choquent leurs verres à la santé l'un de l'autre.
Soudain, les chevaux ont henni,
Et un jeune Cosaque crie du fond de la forêt :
Sauve-toi, Néčaï, fuyons ! —
Comment ? moi, fuir, moi le Cosaque Néčaï ?
Moi, tourner le dos et lâchement
Ternir ma renommée de Cosaque ?
— Prends garde, cher Nečaï,
Gare ! Ne touchons pas à l'eau froide,
Voilà que s'avancent cent mille Léhites,
Tous gaillards alertes, tous rudes sabreurs.
— Ne suis-je donc pas Zaporogue, moi ?
Va-t-en, je ne crains pas les Léhites.
Ah ! j'ai mes Cosaques ici.
Nous saurons nous défendre.

« — Et moi, je n'affirme rien, n'assure rien.
Tiens ton sabre tout prêt
Sous le pli de ton manteau. »

— Garçon, va me faire seller mon cheval noir,
Quand même il viendrait cent mille Léhites,
Ils ne seront pas trop pour moi ! —
Nečaï, à peine monté à cheval
Se retourne pour voir derrière lui.
Les voilà déjà, les Léhites sont dans la ville,
Le Cosaque Nečaï se frappe les mains,
En contemplant des rivières de sang qui coulent.
Le Cosaque Nečaï s'élance,
Il court de bastion en bastion,
Sabrant, fauchant dans la mêlée :
Les Léhites tombent par centaines,
Comme autant de gerbes sous son fer.
Le Cosaque Nečaï s'élance de nouveau,

Courant d'une porte à l'autre
Il regarde derrière lui
Et voit couler des flots de sang.
Ah ! son cheval bronche !
Se heurte contre une perche de houblon
Pan Boreyko le saisit par le toupet,
— « Ah ! bonjour, Cosaque Nečaï,
Comment nous portons-nous ?
Tu te croyais libre comme le vent,
Et te voilà entre nos mains.
Où donc est-elle, ta jolie femme, ô Nečaï! »
Chez le Seigneur, chez l'hetman ;
Elle reste enfermée comme une juive.
« Ah! Cosaque Nečaï,
Où donc sont ses beaux enfants? »
Chez le Pan hetman,
Roses et frais, comme des fleurs.
« Ah! Cosaque Nečaï,
Où sont donc tes coursiers noirs? »
Ils sont là, derrière la forêt,
Au-delà du Danube,
Entravés et debout devant leurs râteliers. —
— « Ah! Cosaque Nečaï,
Et tes coffres si joliment peints, où sont-ils? »
Ces gredins de Léhites, ces gardiens de cochons,
Ils se sont déjà accaparés de mes coffres ! [femme.
— Et vous, mes braves gens, retournez auprès de ma
Saluez-la de ma part, et racontez-lui tout, à la mal-
[heureuse. —
Elle est riche, elle a beaucoup de pièces de drap fin,
Elle a du velours aussi.
Dites-lui de nous rapporter de tout cela,
Pour racheter Nečaï de son servage!
« — Non, Cosaque Nečaï, nous n'en voulons pas,
Ni à tes draps, ni à tes velours.
Nous n'en voulons qu'à toi-même,
Et nos sabres te hacheront menu en grains de pavot. »
N'est-ce donc pas ce houblon au parfum enivrant,
Qui se baignait dans des flots d'hydromel ?
N'est-ce donc pas ce Cosaque Nečaï

Qui, avec les Léhites jouait gros jeu?
N'est-ce donc pas comme ce houblon, au parfum enivrant
Qui grimpe et s'entortille sur les échalas!
N'est-ce pas ce Cosaque Nečaï
Qui combattait les Léhites?
— Ah, démons de Léhites!
Ils ne faisaient aucun cas de sa mâle beauté,
Ils dépeçaient son corps tranche par tranche,
Et les laissaient s'écouler avec le torrent.

XIX

LE COSAQUE HOLOTA (1).

(*Douma*)

A travers les plaines de Kilia (2),
Sur le chemin fréquenté par la Horde d'Or (*Šlak ordinski*),
Chevauchait le Cosaque Holota (3).
Ce preux sans peur ne craint ni le glaive, ni les ma-
[récages (4).

(1) A. D., I, 168.

(2) Kilia, ville de Moldavie, près de Taguine (*Bender*).

(3) Holota, épithète du jargon familier, « dénûment, extrême pauvreté, » de *goly*, nu. La scène se passe près de l'embouchure du Dniester, où les Turcs et les Tatars nomades avaient leurs campements et leurs châteaux-forts, au XVIe siècle de notre ère.

Toute la partie du littoral du côté ouest de la mer Noire, comprise entre les embouchures du Danube, du Dniester, du Boug et celle du Dniéper, appartenait alors aux musulmans. Les Zaporogues y poussaient leurs excursions par terre et par mer, surtout en 1582, 1584 et 1589, brûlant les villes maritimes et saccageant les côtes et les campements tatars. L'épithète Holota, collectivement, désignait toute une milice de Cosaques vrais « sans-culottes, » qui, sous la conduite de leur chef Gandža Andybor, s'était révoltée contre le despotisme des hetmans des Zaporogues. Il en résulta une guerre intestine.

La plus belle douma, à ce sujet, porte le nom du chef que nous venons de citer. (Voy. A. D., II, préface.)

(4) *Fondrières, marécages*, où la cavalerie ne peut pas faire manœuvrer ses chevaux librement. Pendant le siège de Kazan, en 1552, les Russes ont détruit tout un régiment de Tatars surpris dans de semblables marécages. (Voyez mes *Spécimens*, p. 363.)

En vérité, son costume n'est pas de haut prix :
Trois pardessus de bure, et tout râpés.
L'un fort usé, le second pire encore, [cherie.
Et le troisième, bon pour recueillir la litière d'une por-
Son bonnet est troué par le haut ;
Fourré de foin, et doublé de courants d'air ;
Tous les vents y arrivent, souffle après souffle,
Pour rafraîchir le jeune Cosaque.
Holota n'entre ni dans des châteaux, ni dans des villages ;
Ses yeux s'arrêtent sur la ville de Kilia.
Dans cette ville, demeure un Tatar à longue barbe,
Qui, dans sa maison, va d'une chambre à l'autre,
Et il s'entretient avec sa femme :
« Dis donc, Tatarka, ma bonne Tatarka, dis-moi,
« Penses-tu ce que je pense, moi,
« Et vois-tu ce que je vois ? »
— « Veux-tu te taire, vieux grison, Tatar barbu !
« Je ne vois que tes allées et venues.
« Je ne sais ni ce que tu penses, ni ce que tu vois. »
— « Regarde donc bien, ce n'est pas un aigle qui plane là
« C'est le cosaque Holota, sur son beau cheval. [haut,
« Je veux lui courir sus, l'enlever tout vivant,
« Puis, aller le vendre sur le marché de Kilia !
« Là, je m'en vanterai devant des pachas, des grands sei-
[gneurs.
« Qui me donneront sur lui des poignées de ducats, sans
[compter,
« Et de grosses et longues pièces de drap fin, sans les
— Aussitôt dit, le Tatar s'équipe richement : [auner! »
Il chausse ses bottes de maroquin,
Il se couvre la tête avec un capuchon de velours,
Il enfourche un cheval,
Et, sûr de la réussite, se met à poursuivre Holota.
Ah ! le cosaque Holota connaît son métier de Cosaque !
Comme un loup, il le regarde de travers, avec des yeux
En disant : « Tatar, dis-moi, Tatar, [fauves.
« A qui en veux-tu, que convoites-tu, dis ?
« Est-ce ma brillante cuirasse (1) qui t'a donné dans l'œil ?

(1) Le grand prix des armes du Cosaque peut cadrer avec la bure du vêtement.

« Serait-ce mon cheval noir qui te tente?
« Ou bien en veux-tu à ma jeunesse de Cosaque? »
— « Elle me plaît, en effet, ta cuirasse resplendissante,
« J'aimerais bien posséder ton cheval tout noir,
« Mais je prise encore mieux ta jeunesse de Cosaque!
« Oui, je veux te pincer vivant, t'empoigner,
« Pour te vendre dans la ville de Kilia! [chas.
« Là, je me vanterai devant nos grands seigneurs, nos pa-
« J'y ramasserai tout plein de ducats, sans les compter!
« J'en emporterai de grosses pièces de drap fin, sans les [auner! »
Ah! le Cosaque Holota connaît son métier de Cosaque!
D'un fauve regard de loup, il toise son Tatar.
« Ah! tu n'es pas riche en bon sens, mon Turco, toi!
« N'ayant pas encore mis tes mains sur le Cosaque,
« Tu veux empocher déjà les écus, prix de sa vente!
« Mange donc ton soûl du gruau des Cosaques,
« Et apprends bien nos mœurs à nous! »
En ce disant, Holota
Se redresse, et, debout sur ses étriers,
Il amorce son tromblon avec beaucoup de poudre,
Et il décharge le cadeau en pleine poitrine du Tatar!
Ah! le Cosaque ne l'avait pas encore pointé,
Que voilà le Tatar qui roule à bas de son cheval!
Holota n'y ajoute pas foi; avec méfiance,
Il se penche sur le cadavre,
Met le genou entre ses deux épaules,
Enfin, il se convainc que le Turc ne respire plus.
Alors, plus de précautions!
Il ôte les bottes de maroquin du trépassé,
Pour en chausser ses propres pieds de Cosaque;
Il le dépouille de ses habits
Pour s'en revêtir lui-même,
Les mettre sur ses épaules de Cosaque.
Après avoir pris le cheval tatar par la bride,
Holota le ramène dans la ville de Siča.
C'est là qu'il se livre de tout cœur à la joie, qu'il s'amuse,
Et qu'il se prend à glorifier les plaines de Kilia :
« O vous, champs de Kilia,
« Puissiez-vous rester verdoyants en été et en hiver!

« De même que vous m'avez fait fleurir dans une heure [de détresse.
« Et toi, grand Dieu, donne aux Cosaques à boire et à [s'amuser;
« Fais qu'ils aient de bonnes pensées,
« Qu'ils fassent du butin plus que moi,
« Et qu'ils écrasent l'ennemi sous leurs pieds!
« Que leur gloire ne meure jamais, qu'elle reste sans [déclin,
« De siècle en siècle
« Gratifie-nous-en, Dieu de miséricorde? Ainsi soit-il! »

XX

MODUS VIVENDI (1).

Zvisno im boulo todi Kozak Živé, iak né razboïem, to Kradižkoïou.

« Mon fils chéri! fais ma volonté,
Vends ton cheval, pour ne plus rôder dans les champs. »
« — Ma douce chouette, mère! je ne veux pas vendre [mon cheval,
Je vais gagner de quoi lui donner de l'avoine et du foin!
« — Mon chouchou, fils chéri! qui est-ce qui travaillera [à la maison?
Seule, je me verrai réduite à crever de faim. »
« — Mère, chouette chérie! Laisse-moi courir le monde.
J'irai un peu flâner çà et là, chercher de la bonne chance,
Oui, pour toi j'apporterai trois žoupans (2),
Je ne choisirai que des tissus d'argent!
L'un de ces žoupans appartiendra au khan lui-même,

(1) A. D., I, p. 262. Toute cette chanson est en vers rimés, chose rare pour les chants du peuple petit-russien.

(2) *Žoupan*, pardessus à la mode de Perse, où on le nomme *Dżubbé*.

Le sens de la devise n'est point élogieux, mais je la donne ici, car elle appartient à un vieux Cosaque du bas Dniéper, et elle veut dire :

« Tout le monde sait ce qu'était alors l'existence d'un Cosaque :
Il ne vivait que de brigandage et de vol, à tour de rôle. »

Voy. Dragomanov, *Malor, Narod, Pèésni*, p 416.

Coûte que coûte, je parviendrai jusqu'à ce vil mécréant !
Donc, adieu, maman, adieu jusqu'aux gelées d'hiver.
Je t'amènerai ici dix chariots tout pleins de butin.

XXI

RETOUR D'UNE MARAUDE EN CRIMÉE.

— Salut, messieurs (*panovié*) les preux ! D'où venez-vous ?
De quelle contrée ? Que nous apportez-vous ?
— Ah ! seigneur hetman ! nous étions chez les mécréants.
Que de richesses ! Tous leurs hangars en sont remplis !
— Eh bien, messieurs, qu'y avez-vous entendu ?
Qu'y avez-vous vu, qu'y avez-vous acquis ?
— Voici, seigneur hetman ; voyez ces trois pelisses en [peau de mouton,
Et cette troisième petite, arrachée du dos même du khan [des mécréants.

XXII

SAUVE QUI PEUT (1).

Au-delà de notre petite rivière,
Les Tatars bivouaquent, se partageant leur butin.
Ils incendièrent notre village,
Ils gaspillèrent notre avoir,
A coups de sabre ; ils y massacrèrent la vieille mère,
Et ils firent captive la fille chérie.
Le roulement des tambours retentit dans l'air,
Car ils enlèvent maints prisonniers :
Le licol serré autour du cou
La chaîne grinçant aux pieds.
Et moi le pauvre, conduisant mes petits,
Nous esquivant dans les forêts, par des sentiers étroits !

(1) A. D., I, p. 75.

Non nous ne nous cacherons plus sous l'eau,
Car voici un vanneau qui plane au-dessus de moi.

Fort probablement, c'est la plus ancienne de toutes les chansons du recueil. L'empereur Mauricius (602), qui faisait la guerre aux Slaves chez eux, dit dans son ouvrage *Stratégie :* « Les Slaves ont des stratagèmes, des ruses de guerre qui les distinguent d'autres peuples. Surpris par l'ennemi, qu'ils n'ont pas le temps de repousser, ils plongent dans des rivières ou des eaux stagnantes, et y restent au fond, couchés sur le dos, en respirant au moyen d'un roseau creux, dont le haut bout communique avec l'air extérieur. Nos jeunes soldats romains, ignorant le stratagème, ne faisaient aucune attention à ces roseaux. Mais nos vétérans, mieux avisés, s'empressaient soit d'arracher le roseau, soit de l'enfoncer plus profondément, ce qui obligeait le barbare d'étouffer ou bien de sortir aussitôt de sa cachette aquatique. » — Sans doute le mot *Tatare* aura été substitué à quelque nom de conquérant plus ancien, car, aucune chanson slave ne mentionne plus ce moyen de se cacher.

XXIII

LE CHEVAL DU COSAQUE (1).

Le Cosaque est soûl. Il se sent ivre, il est triste.
Couché sur l'encolure de son cheval, il se cramponne à sa [crinière,
Et lui dit : « Oui, mon cheval, mon beau noir;
Je t'ai vendu pour le fleuve Danube, le rapide, l'impé- [tueux,
A une cabaretière. Ai-je bu de l'hydromel et de l'eau-de- [vie ! »
Le cheval répond : « O Cosaque Siméon,
Dis toi-même, avoue comme je te servais !

(1) A. D., I, p. 271.

Soit étant chez toi, soit me trouvant sous toi;
Te souviens-tu de notre fuite sur ces rives?
Raconte comme, par monts et par vaux et par le courant
[du Danube,
Nous nous sauvions, et derrière nous les Turcs avec leurs
[sabres dégaînés

XXIV (1)

MÊME SUJET.

A Vilgova, en plein marché de la ville,
Le Cosaque se promène,
Conduisant son cheval par la bride.
Il conduit son cheval en lui parlant :
— « Je te vendrai pour cent ducats d'or,
Cent ducats d'or plus un tonneau de vin. »
— « Maître, ô mon maître, ne me vends pas!
Ne me vends point et fais mes éloges,
Dis, comme les Turcs et les Tatars nous poursuivant,
Comme d'un seul bond je franchis le Danube.
T'en souviens-tu, d'un seul bond et sans mouiller aucun
[de mes sabots,
Ni ton sabre bien effilé, ni toi-même, mon brave, dis? »

(1) A. D., II, p. 57.

CHANTS RELATIFS A BOHDAN CHMIELNIÇKI

XXV

LES FERMIERS JUIFS ET CHMIELNIÇKI (1)

DOUMA

(1648)

O Terre polonaise, Ukraine de Podolie!
Voilà que, depuis plus d'un an, depuis plus de deux ans,
Il n'y a aucun bien-être pour tes orphelins;
La pauvre veuve y souffre et se désole;
Non, ce n'est pas une pauvre veuve, c'est la terre du roi.
Depuis que les Juifs l'ont affermée,
Depuis qu'ils payent de gros revenus aux seigneurs,
De lieue en lieue, on voit se dresser leurs cabarets.
Malheur au Cosaque d'Ukraine qui oserait s'arrêter,
Ou passer outre sans y entrer boire.
Aussitôt le Juif court après lui,
Et, le saisissant par les cheveux,
Lui assène des coups de poing sur la nuque :
« Vagabond de Cosaque, avec quoi payerai-je les Léhites?
Pourquoi passes-tu outre?
Pourquoi ne pas entrer dans mon cabaret? »
En disant ces mots, il le dépouille de ses armes.

En Ukraine, le Cosaque marche derrière le Juif,
Il l'appelle « Seigneur tout-puissant. »
Le Juif s'en glorifie devant sa femme.

(1) A. D. II, p. 25. Dès l'an 1386, jusqu'à la moitié du XVIIe siècle, presque toute la rive droite du Dniéper appartenait à la Pologne, c'était l'*Ukraine polonaise*. Ce qu'on appelait alors l'*Oukraine* de Moscou, était la contrée des frontières orientales de la province de Razane.

« Sais-tu, ma bonne ménagère, sais-tu, ma Réiza,
Toute l'armée d'Ukraine me traite comme un noble.
Les Cosaques m'appellent : « Seigneur, magnat! »

Eh bien, pourtant, les Juifs ne sont pas contents encore,
Ils ont affermé nos trois petites rivières :
La première, la Koprocha, la seconde, la Goloberezka,
La troisième, la Samacka en-deçà du Dniéper.
Nul n'est libre d'y boire ou d'y pêcher;
Avant que d'aborder la rive,
Il faut payer le Juif, ou lui promettre de l'argent.

Eh bien, ils ne sont pas encore satisfaits :
Sur tous les ponts des fleuves,

Les Juifs perçoivent le péage.
Chaque cavalier leur paye deux sols
Et un sol chaque piéton.
Les vieillards, les pauvres même, auraient beau prier :
Il leur faut donner ne fût-ce qu'une pincée de froment,
Ou un œuf; les fermiers sont inexorables.

Or, il y avait un Pan, Chmielniçki,
Habitant de Čehrine,
Cosaque enregistré
Et chancelier de l'armée.
Aussitôt qu'il apprend ce qui se passe,
Il en rédige un rapport,
Et le remet entre les mains de l'empereur (*sic*),
Dans sa bonne ville de Čerkassy.

Pan Chmielnicki, habitant de Čehrine,
Cosaque enregistré, chancelier de l'armée,
Dès qu'est arrivé l'oukase impérial,
Accourt sur la place du marché.
Après y avoir arboré le drapeau,
Il fit convoquer ses amis au conseil :
« Oyez, ô mes amis, preux vaillants,
Vous aussi, chasseurs et brasseurs.

Cessez de faire la bière dans vos brasseries,
Ou de vous vautrer dans les cuves de vos vignobles.
Plus de paresse! Courez sus aux Juifs,
Sus aux Léhites! Chassez-les de l'Ukraine.
Vous pourrez alors vous réjouir
Et festoyer à cœur joie, à la Cosaque!
Ne fût-ce que pendant trois jours. »

Lorsque les guerriers et les preux chevaliers
Se mirent à chasser d'Ukraine Juifs et Léhites,
Les Cosaques devinrent riches. Tel qui n'avait rien,
Pas même une peau de mouton à se mettre sur le dos,
Se montra revêtu de la pourpre prise aux Juifs.
Fièrement, les Cosaques se pavanaient en public,
Les poches bourrées d'argent.

Un beau matin, c'était un mercredi,
Pan Chmielniçki cerna une cohue de Juifs,
Tous se mirent à fuir dans la ville polonaise.

Or, Pan Chmielniçki, habitant de Čehrine,
Cosaque enregistré et chancelier de l'armée,
Atteignit les fuyards à Polonna.
Là, il se mit à labourer la terre,
Avec les vieux Juifs attelés à la charrue.
Les Juives traînaient les herses.
Et tous les petits enfants
Furent écrasés sous les sabots des chevaux.

Les fuyards se mirent à proférer des malédictions,
A injurier leur rabbin Mocika (1) :
« Puisses-tu n'éprouver aucun bonheur dans ta vie!
Tu percevais d'exorbitants péages; sois maudit! »
Tu eusses dû rançonner l'Ukraine petit à petit;
Alors, nous y aurions vécu tranquilles;
Les Cosaques d'Ukraine nous laisseraient faire;
Comme autrefois, ils nous appelleraient : seigneurs, ma-
[gnats! »

(1) Moïse, en arabe et en hébreu *Mouça*.

Il y avait un Juif, nommé Yankel.
Il se met à courir tout autour de la synagogue,
La regrette, la pleure, et s'écrie :
« O notre école, notre temple sacré !
Nous ne pourrons plus te visiter,
Nous ne pourrons plus vendre,
Ni faire payer pour toi, chère synagogue,
Ni mettre dans nos poches des poignées d'écus.
Il nous faut te laisser en Ukraine.
O synagogue, tu serviras de..... aux Cosaques.
Ils viendront ici étriller leurs porcs,
Ils te convertiront en étable à pourceaux. »

Lorsque les fuyards, partant de Polonna,
Eurent atteint les rives de Slouč,
Pan Chmielniçki, habitant de Čehrine,
Ne ferma pas l'œil de toute la nuit.
Enfin, il atteignit les Léhites et les Juifs,
Sur la rivière même du Slouč,
La nuit s'assombrissant encore.
Quelles ténèbres, quelle cohue !

Enfin Chmielniçki arrive,
Et il harangue ses Cosaques :
« Amis, messires les preux !
Dépêchez-vous d'arriver à cette rivière de Slouč.
Sabrez, massacrez Juifs et Léhites,
Point de quartier ; passez-les au fil de l'épée.

Dites à chacun, et à tous :
Jusqu'à cette rive du Slouč, le pays est le vôtre,
Jusqu'à celle-ci, c'est le nôtre,
Le nôtre et celui de Pan Chmielniçki. »

Afin de bénéficier en égaux,
Les Léhites et les Juifs tombèrent d'accord avec Chmielniçki,
De brasser la bière à frais communs.
Aux Léhites incombait de fournir le bois,
A Chmielniçki l'eau,

Aux Juifs l'orge.
Chmielniçki fit fermenter son houblon,
Aussi la bière fut-elle bien brassée,
Et la gloire de Chmielniçki devint éternelle.
C'était un bon guerrier,
Que Pan Chmielniçki, habitant de Čehrine.
Cosaque enregistré,
Secrétaire de l'armée.
Il est mort! Mais son renom,
Sa gloire de preux Cosaque,
Vivra à jamais glorifiée parmi les braves,
Maintenant et de siècles en siècles.
Dieu de miséricorde,
Donne le salut au monde vivant et à nous,
Durant maintes années,
Maintenant et de siècles en siècles!

Les commentaires (A. D. II, p. 30-32), avec l'érudition et l'exactitude qui caractérisent leur travail, citent plusieurs témoignages historiques à l'appui des assertions de cette douma. Ils concluent ainsi : « ... Du reste, la rédaction de ces vers diffère fortement des autres poésies de notre recueil et ils nous paraissent être artificiels. » Quant à la présence des familles juives dans les pays slaves, du côté de la mer Noire, dans les pays riverains du Dniéper, elle me semble avoir commencé à l'époque de la conquête de la Judée par les empereurs romains. Grâce à la facilité des communications entre la Méditerranée et le Pont-Euxin, les émigrés hébreux pouvaient en profiter. Il paraît qu'ils y trouvaient toujours un accueil hospitalier et sympathique de la part des habitants. Dès le xe siècle, à la cour des princes Rurik, on voyait des rabbins et des marchands juifs. En 988, Vladimir Ier donna la préférence aux rites des chrétiens d'Orient sur

ceux des Juifs. Son fils et successeur Sventopolk encourageait leur commerce, et, en 1013, il prit leur défense contre le fanatisme des Russiens orthodoxes de Kiew.

La plus nombreuse immigration de Juifs en Pologne y arriva de l'Allemagne, dans les dernières années du IXe siècle, et demeura désormais établie dans le pays. Ce qui contribua largement au bon accueil qu'elle y reçut, ce fut le peu de goût que les classes nobles d'Oukraine montraient pour le commerce, objet principal de l'activité israélite. Les Juifs eurent l'adresse de se rendre utiles; aussi les tolérait-on, bon gré mal gré, quelle que fût la haine religieuse qu'ils provoquaient. Casimir, le dernier roi de la dynastie des Piast, leur accorda des privilèges, grâce, dit-on, aux charmes d'une juive Esther qu'il affectionnait particulièrement. Là, d'ailleurs, comme partout, les Juifs conservèrent toutes les qualités soit positives, soit négatives de leur race, y compris la malpropreté.

Voici ce qu'en dit un témoin oculaire qui a visité les quartiers juifs de la ville de Lvov, vers la fin du XVIe siècle.

.... *Hic etiam varius cornosa suburbia* Verpus (1)
Irrecutitus *habet, fœtida tecta colens.*
Gens redolens hyrcum, iugi pœdore notata...
Forte rogas, celebri quid agat Iudæus in urbe ?
Quid facit in plenum missus ovile lupus ? —
Fenore perpetuo claras oppugnerat urbes
Usurisque gravat pauperiem serit. (Vers 1235, etc.)

Le poëte Klonowicz, qui donne la description que l'on vient de lire, peut nous aider aussi à apprécier à sa juste valeur la raison d'être des épithètes patriotiques

(1) Roxolonia, *Sebastiani Sulmyrcencis Acerni civis lublinensis.* (Né en 1551, mort vers 1608.)

qui commencent cette douma : « *Ziemia Polska*, » terre polonaise; « *Oukraïna Podolska*, » Ukraine de Podolie; « *Ziemia Krolewska* » terre royale (A. D. p. 29). Les commentateurs ne devraient pas s'en étonner; car, en effet, depuis le mariage de la dernière princesse Piast avec Yaguello et l'union de la Pologne avec la Lithuanie (1386), toute la Podolie sur la rive gauche du Dniéper, qui servait de frontière (Oukraïna) entre la République et les steppes orientales, devint de fait une terre polonaise : terre du roi républicain Yaguello, conquise par son aïeul Guédymine et léguée par lui à ses héritiers. Aujourd'hui encore, par habitude, vieille de plus de cinq siècles, les paysans indigènes de cette rive du Dniéper la nomment traditionnellement « *frontière polonaise.* » Rien de plus juste; car, au double droit de conquête et de naissance, Yaguello ajouta celui d'avoir inauguré l'œuvre du repeuplement des déserts.

Puissamment aidé par son héroïque épouse Yadwiga, il résolut de renouer le fil d'or de la civilisation, brisé dans les mains des kniazes Rurik, par l'irruption des hordes mongoles. — Tout était à refaire en Ukraine; cependant le roi de Pologne ne voulut rien emprunter soit à l'enseignement religieux, soit à la littérature des Grecs de Byzance, qui servaient de modèles aux Rurik. On donna au pays annexé par Yaguello les institutions du monde catholique, dont la Pologne avait été déjà dotée. On laissa intacts à la métropole de Kiev sa liturgie et ses manuscrits slaves; mais tout le reste fut subordonné à une organisation politique nouvelle, et gouverné selon les principes de la civilisation contemporaine en Europe. La jeunesse des familles des provinces annexées recevait l'instruction dans les universités polonaises, et

allait se perfectionner à l'étranger. Tandis que d'un côté des villages et des cités se relevaient sur les cendres des steppes naguère incendiées par les hordes de Čenguiz et de Tamerlan, l'université de Cracovie, donnant la main à ses sœurs de Zamoysk de Vilna, restait ouverte à tous les peuples slaves. Kiev avait son école russienne.

Toute une époque littéraire prit naissance et se développa sous le sceptre des princes de la dynastie de Yaguello. Dès le XVIe siècle, on y vit un nombre considérable d'éminents auteurs, prosateurs et poètes, qui se firent une réputation européenne par leurs œuvres écrites en latin ou en polonais, langues officielles dans les universitsé susdites. Ainsi, par exemple, Klonowicz, que nous avons cité déjà, excellait à rédiger soit en latin, soit en polonais. Le plus remarquable de ses poèmes polonais porte le nom de « *Flis* » ou « Navigateur sur la Vistule ; » le poète partant de Varsovie descend le fleuve jusqu'à son embouchure à Dantzick; il enseigne l'art de la construction navale, et pour égayer l'aridité du sujet, raconte différentes traditions et historiettes locales, comme par exemple : « Deux fleuves « frères, le Niémen de Lithuanie et le Boug de Volynie, « accompagnés de leur sœur la rivière Narew de Polécié, « voyagent ensemble. Chemin faisant, s'élève une dispute « sur la beauté de chacun de ces voyageurs; la Narew, « irritée de ne pas se voir adjuger la palme de priorité, « se détourne subitement vers la ville de Gniew (1). »

Ailleurs, le poète, charmé de la vue d'une étendue immense de plaines ensemencées, s'écrie : « O ma Pologne « chérie, assise sur l'immense plaine de tes champs mois- « sonnés, tu t'y reposes comme sur le sein de Dieu. »

(1) Le mot *gniew* veut dire *colère*.

Le meilleur de ses poèmes latins, intitulé « *Roxolania*, » a pour but de faire connaître aux étrangers la beauté indigène des provinces ruthènes de la Pologne; un sentiment, mêlé d'orgueil et d'amour patriotique, en anime toutes les expressions. Klonòwicz (1) s'enthousiasme ici pour les pays russiens, et, dans son impartialité, il chante leurs gloires tout aussi cordialement que s'il s'agissait de son pays natal. A la manière des poètes de l'antiquité, il commence par invoquer la Muse. Il la laisse assise sur la flèche du beffroi de la cathédrale de Lvov, et continue son voyage. C'est la plus belle partie du poème. La ville de Lvov, alors capitale de Ruthénie, était encore entourée de grandes forêts, que le poète traverse en en faisant des descriptions pleines de charme : le rossignol qui chante, l'arbre qui croît, les outils de labourage, les troupeaux de vaches laitières, les fauves de la forêt, tout cela passe sous sa plume, entremêlé de satires et de malédictions contre ceux des grands propriétaires qui négligent l'éducation du peuple de la campagne. Fils d'une famille de laboureurs, il plaide leur cause. Après avoir décrit les richesses de Lublin, qui alors entretenait de vastes relations commerciales avec le Levant, notre Acernus traverse plusieurs autres villes ruthènes de Lvov, par Kiev, jusqu'à Kamienieç. Catholique lui-même, il loue la fidélité des Russiens au rite slavo-grec de leurs ancêtres. Il parle avec éloge des hauts faits de ceux du nombre des kniazes Rurik qui ont bien mérité de leur pays. A ne considérer que la chaleur de ses éloges, on le prendrait pour quelqu'un qui chante les hauts faits de son pays natal, ce qui prouve sa noble impartialité ainsi que la bonne entente

(1) Son nom latin est *acernus*, du mot *acer*, en polonais *klon*.

qui régnait alors entre les différentes provinces de la République de Pologne.

Klonowicz aimait les paysans et leur vie patriarcale, mais il détestait les classes privilégiées de la nation. Bien qu'il fût catholique lui-même et né sur les confins de la Silésie, il n'hésite pas à adresser des louanges à la ville de Lvov, parce qu'elle reste fidèle au rite gréco-slave de ses anciens habitants :

... Macte sacra Leontopolis, Marpesia rupes,
Non te de veteri religione move (vers 1182-83).

Cette tolérance en matière de religion, au milieu du XVIe siècle, marque un haut degré de civilisation et en même temps le caractère ordinairement tolérant et sympathique des magistrats préposés au gouvernement du pays en question.

XXVI

L'ESCAMOTAGE DES DIPLOMES ROYAUX (1).

(1647)

Lors de cette désastreuse année
Où la terreur étouffait l'Ukraine,
Nul n'osait s'ériger en défenseur de la religion (2).
Seuls Barabašenko et Chmielniçki et Kilime,
Demandèrent au roi des lettres de convocation.
Or, le roi fit écrire des lettres de convocation
Et les remit entre les mains de Barabašenko.
L'hetman reçut les lettres de convocation,
Et, pendant trois années,

(1) A. D. II, p. 1 et sqq.
(2) Allusion à la propagande catholique des jésuites en Oukraine, protégée par le roi et par le Sénat.

N'en donna aucun avis aux Cosaques.
Chmielniçki éventa le fait,
Il invita l'hetman d'être son hôte à Čehrine ;
Et, après d'amples rasades, lorsque l'hetman se pâmait d'aise,
Chmielniçki se mit à le prier,
« Cher patron, tu es en droit de garder les lettres royales,
Laisse-moi les voir seulement. »
« Pourquoi, mon parrain, veux-tu les connaître ?
Nous ne payons aucune redevance au fisc,
Nous ne donnons pas de recrues à l'armée polonaise,
Or, n'est-il pas mieux de continuer ainsi
De vivre en amis avec les Léhites,
Et de rester en paix avec leurs hauts dignitaires,
Plutôt que de perdre nos prés et nos champs.
Ou de nous morfondre vêtus de guenilles,
Et de voir nos corps dévorés par les puces et les moucherons ! »
Alors Chmielniçki, l'ayant entendu,
Fit servir des boissons de plus en plus exquises.
Barabašenko, ivre, tomba sur un lit et s'endormit.
Alors Chmielniçki s'empara des clefs de son hôte,
Et dépêcha un courrier au château-fort de Cerkassy.
« Vite ! va remettre ces clefs à la châtelaine
« Et dis-lui que l'hetman demande
« Sa cassette avec les lettres royales. »
Le courrier arrive chez la noble dame,
Et lui parle en ces termes :
« Dame Barabašenko, l'hetman est notre hôte,
Il t'ordonne de lui envoyer les lettres royales. »
— « Il faut que mon Pan s'ennuie beaucoup,
Pour aller festoyer chez Chmielniçki !
Va, mon garçon, sous ce hangar là-bas,
Dans une cassette tu trouveras les lettres royales.
Ouvre-la et apporte-nous-les ! »
Le courrier saisit lestement le paquet
Nuit et jour il chevaucha à bride abattue.
Arrivé à Čehrine, il remit les lettres à Chmielniçki.
Le matin, Barabašenko se réveille

Il fouille dans ses poches, — point de clefs! —
Il réveille le staroste Kričewski,
L'un et l'autre montent à cheval
Et, sans bruit, quittent Čehrine,
Discutant, méditant,

Comment s'emparer de Chmielniçki,
Et le livrer aux Léhites.

Je choisis la plus courte de trois variantes données par A. D., parce que le style en est inculte, ce qui semble prouver qu'elle appartient à des auteurs illettrés. Le fait dont il s'agit ici est historique et consigné dans des ouvrages dignes de foi. (Voy. A. D., II, p. 15 et 599.) Le diplôme octroyé aux Cosaques par le roi Vladislav en 1646, garantissait le maintien de leurs anciens privilèges. On y ordonnait la construction des bateaux (*čaïkas*) cosaques, aux frais de la couronne, et autorisait d'augmenter le contingent des Cosaques jusqu'à 20,000 hommes. Ces concessions octroyées dans des lettres royales (*universaly*), devinrent, entre les mains de Chmielniçki, autant de preuves que le roi approuvait ses actes au commencement du soulèvement. Klim (plus correctement Klisza) était réellement colonel des Cosaques de Biela-Çerkev, et Barabašenko, chargé de conserver les lettres royales, était réellement colonel des Cosaques de la starostie de Čerkassy.... « Chmielniçki, secrétaire de la Siča, commença à méditer sérieusement sur le parti qu'il pourrait tirer des documents royaux confiés à la garde de Barabašenko. Afin de s'en procurer, il choisit la fête du jour de saint Nicolas, patron des opprimés, et, à un festin somptueux préparé dans sa maison de Čehrine, invita le colonel Barabašenko avec tous les autres officiers, ainsi qu'avec

les pauvres et les infirmes de la ville, pour les régaler tous. Barabašenko, ayant bu outre mesure, avait besoin de repos, il resta pour la nuit dans la maison de son hôte. Lorsque, énivré de fréquentes rasades, il s'endormit, Chmielniçki, qui n'avait pas bu, déroba le bonnet et le mouchoir du colonel, et, avec ces signes envoya à Čerkassy un de ses courriers affidés, monté sur un bon cheval. Aussitôt arrivé à Čerkassy, le courrier porta, chez la dame Barabašenko, le bonnet et le mouchoir de son mari, les exhiba comme une preuve qu'il venait de la part du maître pour prendre les lettres royales, dont celui-ci, disait-il, aurait grand besoin. Elle le crut sur parole, alla trouver les documents, et s'empressa de les remettre au courrier. Chmielniçki passa toute une nuit sans dormir et dans l'attente, entouré d'un groupe de Cosaques, ses confidents. Grande fut sa joie en recevant le paquet. Après avoir remis le bonnet et le mouchoir sous l'oreiller de Barabašenko, qui dormait encore, il se hâta de partir de Čehrine pour sa résidence habituelle de Soubotovo, où il arriva avant l'aube. Sans s'y arrêter plus longtemps qu'il lui fallait pour prendre son fils aîné Timosz et charger ses effets les plus indispensables à dos de bêtes de somme, il continua son chemin sans encombre jusqu'à la sičà de Zaporože. C'était le 11 décembre de 1648. Incontinent, il alla donner lecture des lettres royales en présence des Zaporogues, tout joyeux d'en avoir appris le contenu lu par le secrétaire de leur sîča. Ils le saluèrent comme leur père et leur bienfaiteur; quelques-uns même l'appelèrent déjà leur hetman par anticipation.

Peu de temps après, Chmielniçki, après s'être entendu avec les Tatars de Boucač, va, en leur compagnie, tomber

sur un détachement de cavalerie polonaise. C'est l'affaire connue sous le nom de *Žolté vody*, que nous allons voir tout à l'heure.

XXVI

DÉFAITE DE ŽOLTE-VODY (1)

(15 MAI 1649)

Est-ce du houblon qui pétille dans la bière ?
Mais non, c'est Chmielniçki qui fait sabrer les Léhites.
Est-ce du houblon qui fermente dans la bière ?
Non, c'est Chmielniçki qui frappe les Léhites.
Chmileniçki est parti pour le *Gué-Jaune* (2) ;
Plus d'un cadavre léhite gît la tête plongée dans l'eau.
— « O Chmielniçki, ne bois pas de cette eau stagnante,
Quarante mille Léhites robustes marchent sur toi ! »
— « Moi je n'ai pas peur des Léhites, je ne m'en soucie guère,
Derrière moi j'ai une grande puissance, je la connais,

Je conduis contre eux les Tatars de la Horde !
Et cela pour votre malheur, ô démons de Léhites. »
Et les Léhites se sauvaient perdant leurs pelisses,
Ah ! plus d'un crâne léhite y montre ses dents !
Les Léhites qui s'étaient fait construire des maisons de chêne !
Maintenant il les abandonnent pour s'enfuir en Pologne
Ah les Léhites détalaient à qui mieux mieux !
Nos chiens, nos loups gris mangaient du Léhite. —
Voyez ce champ et ces fleurs sur le champ ;
Les enfants de plus d'un père auront pleuré leur père.
Voyez cette petite rivière avec une passerelle dessus. —
Plus d'une veuve Léhite aura pleuré son époux !

(1) A. D. II, p. 18-14. — (2) *Zo'té-Vody*, « les eaux jaunes ou stagnantes, » nom d'un marais dans les dunes du bas Dniéper.

Maintenant, ils les quittent pour s'enfuir en Pologne. C'est la première victoire que Chmielniçki remporta sur un détachement des troupes polonaises commandées par Potoçki, le fils du grand-hetman. L'affaire eut lieu le 15 mai 1648, dans le delta du bas Dniéper (*niz*), en aval des cataractes de ce fleuve et à l'est du fortin Koudak. Le vers :

« Je conduis derrière moi toute une horde, »

dit une vérité historique. Touhaï, khan de Pérékop, est venu avec ses 40,000 Tatars pour aider Chmielniçki, qui récompensait la horde soit en exigeant de fortes sommes, payables annuellement aux Tatars à titre de cadeau, soit en permettant à ces barbares de saccager impunément les châteaux des seigneurs du pays, et d'en enlever des milliers de prisonniers des deux sexes, parmi lesquels les gens âgés se rachetaient, et les jeunes gens, surtout les jeunes femmes, se vendaient chèrement pour les harems musulmans de Crimée et de la Turquie d'Asie. L'historien dit (1) : « Le Zaporože se remplissait de maraudeurs cosaques. Le bas peuple fut travaillé par les prêtres et les moines orthodoxes. Le grand-hetman de la couronne, Nicolas Potoçki, contrairement à l'ordre du roi, conduisit son armée en Ukraine. Arrivé à Zaporože, il détacha de son corps d'armée 6,000 hommes, dont 1,500 Polonais et le restant les Cosaques enregistrés et les dragons russiens, avec douze pièces d'artillerie, et en confia le commandement à son jeune fils Etienne Potoçki. Chemin faisant, cette reconnaissance rencontra Chmielniçki retranché au milieu des marais (*Žolte-Vody*), en attendant l'ar-

(1) Szujski *Dzieje Polski*, édit. 1862, tome III, p. 307.

rivée de ses alliés tatars, qui y parurent aussitôt au nombre de 40,000, sous la conduite de leur khan Touhaï. Au grand étonnement du chef polonais, ses Cosaques enregistrés et ses dragons coururent rejoindre l'ennemi. Par cette trahison, le détachement de reconnaissance, déjà si peu nombreux, en le comparant à ses ennemis, se vit diminué, trahi et cerné. Après quelques heures d'une résistance désespérée, le jeune Potoçki fut mortellement blessé, et le meilleur de ses généraux, Czarneçki, fait prisonnier; tout le restant égorgé, excepté un seul Cosaque qui courut en avertir le grand-hetman. Ajoutons que Chmielniçki, ayant trouvé parmi les prisonniers son ancien hetman Barabašenko, le fit passer par les armes. Le jeune Potoçki mourut de ses blessures.

Nous avons deux pièces de vers conservées dans les *Mémoires* de Jerlič contemporain, et peut-être témoin oculaire du désastre. Un poète les aurait adressées à Nicolas Potoçki, quand il apprit la nouvelle de la révolte de Chmielniçki.

XXVII

LA SUPERBE DE NICOLAS POTOÇKI (1)

(1648)

Halte-là, ô hetman, regarde derrière toi et réfléchis !
Toi qui as beaucoup, tu seras égal à celui qui n'a rien.

(1) Ce chant et celui qui le suit immédiatement se trouvent dans les mémoires (*Latopiseç.*, p. 313) de Jerlicz qui les a notés au XVIIe siècle, en caractères polonais. M. Kostomarov, les transcrivant en caractères grazdanka et en changeant l'orthographe, commet un anachronisme. Voy. A. D, II, p. 137 et 139.

Telle est la volonté suprême de Celui qui dirige tout, du Dieu
[de miséricorde
Et qui pèse équitablement nos œuvres dans sa balance.
Regarde-donc derrière toi, arrête-toi et fais attention.
Ta raison passionnée t'exalte trop : largement et profondément
Elle prend ses élans, elle sait beaucoup, mais elle fait fausse
Ne lui laisse pas offusquer ton cerveau. [route!
Raisonne tout doucement, et examine-toi intérieurement.
Les conseils des humbles ont leur valeur, ne t'en offense jamais.
Oui, ravise-toi, et réfléchis, tu guerroyais jusqu'ici
A coups d'arcs, de flèches, de poudre, de balles et d'épée.
Il y en a eu avant toi, des guerriers, de preux chevaliers.
Le glaive avec lequel ils guerroyaient les a fait succomber.
Considère tout cela, et jette à bas ton orgueil.

Qu'il ne te pèse plus sur le cœur, dompte-le! [Slavouta.
Vois ce que tu fais: partant de Potok (1), tu marches sur
Tu maltraites les pauvres, tu leur ôtes la liberté,
Tu ne reconnais plus ni le roi, ni les lois,
Tu te crées une Diète (conseil suprême) à toi seul!

Ah! ne t'oublie plus, ne t'emporte pas, commande avec calme.
Grâce à ton bâton de grand-hetman de la couronne,
Dans cette contrée polonaise, tu gouvernes à ta guise.
Aie à cœur la crainte de Dieu et épargne le sang des nobles.
Le monde s'assombrit, la vérité n'y est plus, mais, veuille et
[tu pourras tout!
O chambellan, ô hetman de la couronne, il nous faut un chef.
Souviens-t-en, et observe les roues de derrière de ton char;
Songe que nous y avons laissé nos femmes et nos enfants.
Or, que deviendront-ils, si les Zaporogues sont contre nous?
Oui, arrête-toi, pense à notre passé et à notre avenir;
Tes lieutenants, tes capitaines, sont tous autant de fils de Po-
Contemple, réfléchis, tu y vois une foule d'hommes. [logne!

(1) *Potok* (torrent) est le nom du château de Potoçki, et *Slavouta* est une épithète mythologique du fleuve Dniéper. Le poète joue sur le double sens de ces mots, pour dire que les Cosaques du Dniéper sont plus forts que le seigneur *d'un château*.

Ta victoire et ta défaite, tout est entre les mains de Dieu.
Vite! fais conclure des traités de paix,
Fais payer à tes frères d'armes ce qui leur est dû.
Car les services glorieux du peuple de Zaporože l'ont dûment
[mérité et depuis longtemps!

A la fin de ces deux allocutions rimées, qui se trouvent, dans les Mémoires de Jerličz écrites (il y a déjà 237 ans) en caractères polonais, et que M. Kostomarov transcrit en caractères et avec l'orthographe vélikorusse, les commentateurs A. D. se bornent (1) à faire observer que : « Ces vers donnent, d'une manière frappante, le diapason du ton qu'avaient pris alors les esprits, parmi la petite noblesse du parti royaliste, qui, voyant la réussite du soulèvement des Cosaques, s'y étaient associés déjà (*pristavali*). » Pourquoi donc ne pas nommer ces royalistes?

L'écrivain contemporain est ordinairement témoin oculaire, et il donne les vers tels quels, sans les accompagner d'aucune observation. Le Russien Joachim Jerlič est né en 1598, près d'Ostrog, en Volynie. Il prit une part active et personnelle aux combats livrés sous Bousa, sous Orymne, et à deux reprises sous Khoçine. Quelque temps après, il se trouvait au service du sous-chancelier Lipski, pour les écritures russiennes. Pieux, religieusement dévoué aux intérêts du monastère de Kiev, il a fini par adopter l'*union*. Sa morale laissait à désirer; car, vieux déjà, il se livrait aux excès d'un jeune homme. Les désordres survenus lors des guerres de Chmielniçki le forcèrent d'abandonner son village, où il élevait plusieurs enfants tant à lui qu'à son père. Joachim tenait un journal intitulé : *Latopisieç* (annuaire), ou petite chro-

(1) A. D. II, page 140.

nique « pour y prendre, dit-il, note des événements des temps anciens et modernes de mon siècle et de ma vie sur ce vallon de pleurs. » Ce manuscrit nous est parvenu. L'auteur n'y a aucun talent comme écrivain. Il inscrit tout simplement différents faits politiques dont il était témoin ou qu'on lui racontait. Or, comme l'Ukraine traversait alors maintes crises politiques, Jerličz est précieux parce qu'il transmet le récit de plusieurs événements que, sans lui, nous ignorerions. Voilà en quoi consiste le mérite de ses notes prises à la hâte. Il commence avec l'an 1620 et finit en 1673.

Pour revenir à l'hypothèse des commentaires des A. D., disons que le silence de Jerličz relativement à ce qu'ils qualifient de *défection* de la petite noblesse (*melkoślahetskaho elementa pristavšaho kkazakam*), ne vient pas à l'appui de leur assertion. Au contraire, toute cette pièce de poésie rimée aura été rédigée par un poète lettré, qui traite Potoçki d'homme ambitieux et d'insensé. C'était aussi l'opinion du roi et de la majorité des magistrats polonais. N'oublions pas qu'il s'agit ici des deux premières victoires que Chmielniçki, uni aux Tatars, avait remportées l'une après l'autre en 1648, c'est-à-dire alors que la réussite ultérieure de sa révolte n'était pas encore certaine.

XXIX

LA FUKEUR DE NICOLAS POTOÇKI

Il jette des regards sinistres, il rugit comme un lion ;
Chacune de ses paroles tranche comme un glaive, et brûle
[comme une fournaise.

A l'instant même, il fait partir son jeune fils à Žolté Vody,
Pour son propre malheur et le désastre des siens.
Car, à peine arrivés aux gués (pavli), les Léhites,
Furent cernés par les troupes de Chmielniçki et de la Horde.
[chements.
Ceux-ci, à coups de bêche, firent une trouée dans les retran-
Un grand nombre furent pris et livrés à la Horde. [gueilleux.
Potoçki n'en a pas assez : il ne demande pas la paix, l'or-
Il veut combattre, venger l'outrage; il arrive sous Korsoun.
A sa suite, il entraîne les Zaporogues qui le suivent pas à pas.
Ce fut là, dans une plaine, qu'il vit ses forces anéanties;
Les Zaporogues s'emparèrent des armes à feu et des bagages,
Des étalons turcs, de riches harnais: il fallut tout leur aban-
[donner.
Lui-même et les siens tombèrent dans l'esclavage des Tatars!

XXX

LA DÉFAITE DE KORSOUN (1)

(15 MAI 1648)

Écoutez ce que nous dit Pan Chmielniçki
Notre hetman, notre père, notre staroste de Čehrine :
« Camarades, dit-il, mes braves des braves,
Mes frères, vous cosaques de Zaporožé,
Prenez garde à vous, et vite à l'œuvre!
Allons brasser de la bière chez les Léhites!
Ils fourniront de la drèche, et les Cosaques de l'eau.
A eux la bûche à brûler, à nous la besogne! »
Oui, certes! avec cette bière,
Les Cosaques ont fait une merveille,
Ils ont campé sous les murs de Korsoun..... [entend.
Ce n'est ni le bruit des saules, ni le cri des choucas que l'on

(1) A. D. II, p. 36. Nous avons omis quelques passages de ce chant à cause de leur sens grossier et obscène.

Ce n'est point une sombre nuée qui s'arrête sur la Pologne.
Plus d'une dame léhite y est devenue veuve.
L'une d'elles s'écrie, éplorée :
« Hélas ! je n'ai plus avec moi mon époux Jean.
Les Cosaques l'ont saisi et garroté comme un mouton,
Puis l'ont traîné devant leur hetman ! »
Une autre dame léhite dit :
« Je n'ai plus ici mon frère auprès de moi,
Les Cosaques l'ont traîné devant Chmielniçki ;
Ils l'ont conduit dans leur camp ! »
Une troisième dame léhite s'écrie :
« Je n'ai plus mon maître Jacob !
Les Cosaques de Chmielniçki l'ont saisi, ici même.
Ils l'auront pendu à un chêne ! »

Plus loin Chmielniçki dit aux siens, dans une harangue :

« Écoutez, mes amis, mes braves,
Oyez, frères d'armes de Zaporožé.
Creusez une tranchée à travers leur chemin (1) !
Qu'elle aille du village de Sitnik à la ville de Korsoun....
..... Saisissez Potoçki,
Amenez-le-moi ici !
Ah ! sire Potoçki,
Ta raison est celle d'une femmelette ;
Tu ne sais pas faire la guerre !
En te donnant à Chmielniçki, il t'instruira,
Tu y mâcheras du cheval cru,
Mangeant de la salomakha de seigle (2),
Et buvant du lait de jument ! »

La désastreuse nouvelle de la défaite de Žoltė-Vody frappa d'épouvante les hetmans Potoçki et Kalinowski,

(1) Historique : Une tranchée fut creusée à l'insu des troupes polonaises au milieu des broussailles, dont elles devaient prendre possession. Plusieurs centaines d'hommes y tombèrent.

(2) *Salomakha*, bouillie de mauvais goût, espèce de brouet des Spartiates.

campés dans le delta du bas Dniéper. N'ayant à leur disposition que 5,000 hommes de troupes, ils se retirèrent sous Korsoun, pour y attendre les secours de J. Wisniewieçki, campé à Priluki, au-delà du Dniéper. A peine retranchés, les deux hetmans se virent cernés par 20,000 Cosaques, qu'ils repoussèrent. Potoçki voulut, malgré les conseils de Kalinowski, poursuivre la retraite. L'armée polonaise tomba dans une embuscade, près du ravin de Krouta-Balka (*val à pic*). Après un horrible carnage, les deux hetmans furent pris et livrés aux Tatars, uniquement par l'entêtement de Potoçki.

Ce désastre, arrivé le 26 mai, c'est-à-dire six jours après la mort du roi Vladislas, commença la période des malheurs qui devaient aboutir au partage de la Pologne. La même année eut lieu le traité de Westphalie qui devait changer la face de l'Europe!

Voici quelques dates qui aideront la mémoire à suivre les premiers succès de Bohdan Chmielniçki : Le désastre de *Zolté-Vody*, sur le delta du Dniéper, à l'est du château-fort de Koudak (1), eut lieu le 15 mai 1648. Le désastre de Korsoun arriva plus tard seulement de dix jours, le 25 mai de la même année, et le désastre de Pilavka, le 24 septembre. Enfin, le 24 octobre de cette même année, Chmielniçki assiégea la ville de Lvov, voulant passer au fil de l'épée tous les juifs de la localité. Ils se rachetèrent en lui payant 20,000 ducats. Nous ferons observer que la rapidité et la facilité de ces succès rappelle beaucoup celle de *Ivanko* des Kolendkas ci-dessus (p. 119-130 depuis III jusqu'à XII).Ce nom propre tire son étymologie de *džévâne*, jeune homme, héros,

(1) Construit par l'ingénieur François Beauplan.

brave et vigoureux, latin, *juvenis;* italien, *jovine;* espagnol, *juan;* serbe, *younak,* et ainsi de suite. Dans toutes ces langues, il désigne aussi un brave et heureux conquérant, en général. Aussi peut-il appartenir soit aux généraux polonais qui repoussèrent l'invasion sur l'instance des Turcs osmanlis, au XVIIe siècle, soit aux chefs des Cosaques révoltés à l'instigation de Chmielniçki.

XXXI

LA PANIQUE

(1648)

(*Fragment*)

Les bourrasques orageuses soufflent. [tristes.
Les seigneurs et gentilshommes (dvorané) s'en vont tout
De rivage en rivage, de ravin en ravin, [*aïeux.*
Ils passent tous, en fuyant et abandonnent *les terres de leurs*
Leurs ruchers et leurs vastes haras.....

Ce couplet de quelques vers, qu'on a recueilli près de Poltava (1), fait pendant à la Douma sur les fermiers juifs, que nous avons donnée plus haut; il dépeint les effets de la panique qui s'empara des propriétaires de l'Ukraine après la défaite qu'infligèrent à l'armée polonaise, sous Korsoun (1648), les Tatars de Perékop unis aux Cosaques de Chmielniçki. Les descriptions de ce désastre abondent; nous ne citerons ici que des extraits du récit de deux témoins contemporains, des « mémoires » (*Latopisieç*),

(1) A. D. II, vol. II, p. 48.

de Jerlič et des écrits du poète Samuel Twardowski, de Skripna. Il s'agit ici d'une des époques les plus importantes de la lutte de la Pologne contre ses Cosaques au XVIIe siècle. Jerlič (*Lat.* I, p. 65, 68-69), dit : « Dès que les propriétaires de la voïévodie de Kiev eurent appris la défaite de Korsoun, ils se mirent à émigrer à qui mieux mieux, entassant leurs familles dans des chariots, laissant leurs demeures et tout ce qui s'y trouvait, entre les mains de la populace ameutée. Ne pensant qu'à sauver leur vie, ils abandonnaient jusqu'aux châteaux-forts des bourgs et des villages, pour aller s'abriter soit en Volynie, soit en Pologne, soit au-delà de la Vistule. »

Le poète Twardowski possédait alors un petit domaine héréditaire en Ukraine. Comme écrivain, cet auteur est remarquable par la position intermédiaire qu'il occupe entre les deux époques de la littérature polonaise : phases de l'âge d'or sous Sigismond, et de son premier déclin. De même que plusieurs autres illustrations de la société contemporaine, il rédigeait tout aussi correctement en latin qu'en polonais. Il cultivait surtout la poésie, et composait des poèmes sur les guerres que la République yaguellonienne avait à soutenir alors contre ses ennemis, tels que les Cosaques, les Tatars, les Osmanlis, les Moscovites et les Suédois. Le plus grand de ces poèmes est consacré à la campagne de Khoçim ; il et intitulé : *Vladislav IV, roi de Pologne et de Bohême*, et compte jusqu'à 4,000 vers. Un autre poème *Woyna domova* (guerre domestique), décrit les orgies de la populace ameutée par Chmielniçki. Le poète Twardowski fut une des victimes de la défaite de Korsoun. Jusqu'alors, il se trouvait heureux dans son petit do-

maine. « La noblesse, dit-il, s'apprêtait à fuir soit à Dant-
« zick, soit au-delà, en descendant la Vistule. Moi, à la
« première nouvelle du désastre, je m'enfuis au plus
« vite, n'emportant qu'une cassette avec quelques menus
« objets et mes vieux papiers. »

Il n'a pas oublié non plus sa provision de livres classiques, ni ce passage de Virgile (*Bucol.*, Eglog. I, vers 54) :

Fortunate senex; hic inter flumina nota
Et fontes sacros frigus captabis opacum !
Hinc tibi quæ semper, vicina a limite, sepes
Hyblæis apibus florem depasta salicti,

où se reflètent les paysages de l'Ukraine. Ailleurs il s'écrie, en polonais s'adressant à ses compagnons de misère :

« Où donc aller chercher un abri pour nos vieux ans ?
« Pour quel port chargez-vous ces navires ?

Il lui en coûte surtout d'abandonner son rucher, chargé du miel que les abeilles ont recueilli dans les corolles des fleurs de la belle Ukraine :

« O mon rucher, je te prefère au rucher de Hybla !

Pour s'excuser et ne pas être taxé de poltronnerie, à cause de sa fuite précipitée, Twardowski ouvre le livre du plus célèbre des lyriques grecs, et s'écrie, heureux de pouvoir se réhabiliter :

« Pindare, lui aussi, détalait de sa demeure menacée par le feu !
« Seulement, plus heureux que moi,
« Il avait pour se défendre la protection d'un souverain.
« Philippe, quand il brûla Thèbes, fit épargner la bibliothèque [du poète.
« Mais toi, ô ma maisonnette d'Ukraine !
« Personne n'est venu te défendre
« O notre patrimoine de douce mémoire,
« O rucher que je préférais à l'Hybla !

Ces quelques vers peuvent donner une idée du haut degré de civilisation dont jouissaient les classes lettrées en Pologne et, par conséquent, en Ukraine, dès le XVIe siècle, grâce aux universités de Vilna et de Cracovie, fondées par les Yaguello, et au patronage éclairé de ces princes. Et dire, après tout cela, que l'Ukraine n'est point une patrie pour les Polonais, une terre de leurs aïeux, qui l'ont colonisée, peuplée, civilisée, armée et sauvegardée durant cinq siècles consécutifs.

XXXII

LA DÉFAITE DES COSAQUES SOUS BERESTEČKO (1)

(1651)

Comme une bourrasque de chasse-neige
Les Cosaques se précipitent d'en haut !
A leur tête est Chmielniçki, monté sur son coursier noir;
Il lui parle : « Marche, mon cheval, presse le pas;
Bérestečko n'est plus loin, et la horde protège nos derrières.
Prenez garde, sire Jean, pensez à Žolte-Vody (2);
Nos quarante mille géants vont fondre sur vous !
Lorsqu'on lui sella son cheval de bataille,
Les quatre genoux du coursier se mirent à trembler.
« A bas les couards ! lui cria Chmielniçki
« Est-ce la terre qui s'affaisse sous toi ? »
Non, tu n'es plus ce houblon (3) qui fleurissait sur sa perche;

(1) A. D. II, p. 107. Après la publication de cette douma, par des collections d'Oukraine le professeur Yagič en reproduisit une variante bien plus étendue, dont nous donnons la traduction en entier. *Sire Jean*, c'est-à-dire Jean Casimir, roi de Pologne.

(2) Toute cette douma est rédigée en vers rimés, ce qui prouve que son auteur est un lettré. Voyez le journal du professeur Jagič. *Arch. für slav. phil.* 1877. Berlin, II, band 2 heft.)

(3) *Houblon* jeu de mots. Chmielniçki, littéralement signifie *du houblon* (chmiel).

Tu n'es plus ce Chmielniçki, ce dompteur de Léhites.
Et tes beaux chevaux noirs, où donc les as-tu mis?
— L'hetman Potoçki les fait étriller dans ses écuries.
Et tes chars bardés de fer qu'en as-tu fait?
— Ils sont tous remisés dans des broussailles, sous Bérestečko,
« Léhites d'enfer! je vous ai attaqués dans une heure néfaste.
Quand je lançais mon cheval à bride abattue,
Un pont s'est rompu sous mes pas! »

XXXIII

MÊME SUJET QUE LE PRÉCÉDENT (1)

(1651)

O rivière de Styr,

Là où tu te déverses dans les eaux du Dniéper, une lutte sanglante eut lieu.

Chmiel y combattit pour la foi orthodoxe.

Racontons au monde entier

Et les joies sauvages de la guerre, et les douces jouissances de la paix :

Le Khan arrive en personne. Il est venu aider les Cosaques à combattre les Léhites. Sous la petite ville de Bérestečko, il se propose de verser leur sang, soit au passage du fleuve, soit ailleurs, et, chemin faisant,

Il pensait pouvoir terrasser leur roi, ou bien le contraindre à payer les frais de l'expédition, en payant aux Cosaques de l'hetman, ainsi qu'à messieurs les Tatars.

D'abord il avait essayé de réconcilier les belligérants dans les deux camps. Les Cosaques aiment la guerre!

O Casimir, non, tu n'auras plus de paix avec les Cosaques. Jusqu'à présent, malgré tes nombreux émissaires, tu n'as pas même pu apprendre par quel chemin arriveront les hordes du khan.

(1) Traduction du texte du journal de M. Jagič.

Dès le grand matin, Chmiel et le khan s'approchèrent du roi. L'air était calme et il faisait beau temps. Le voïévode des Russiens polonais annonce aux troupes, ainsi qu'au roi, l'arrivée du khan et celle de l'hetman.

Le mercredi, arriva toute la horde. Le khan et Chmiel, avec ses Cosaques, se préparent à l'attaque. Tout tranquillement sans le moindre cri ni bruit, ils s'approchent jusque dans les rangs des Léhites.

Voilà que Konieçpolski, le porte-étendard polonais, le premier court sus à l'ennemi.

Tout à coup, arrive Lubomirski, et, en preux chevalier, il se jette dans la mêlée.

O ami de la paix ! il te faut faire honneur à ton nom ! Ton fait est plutôt la paix. Tu dois précéder ton roi, lorsqu'il se rend aux assemblées. Allez présider vos diètes.

Personne n'ignore qu'avec un sabre trempé comme le tien, les combats contre les Cosaques et contre les Tatars n'ont rien d'effrayant pour toi.

Les deux armées se ruèrent l'une sur l'autre. Le choc fut terrible. Lorsque, tout à coup, les Cosaques se troublent, se débandent et s'enfuient !

Les Léhites les suivent de près. Ah ! y avait-il de quoi avoir peur ! La poursuite s'abbattit sur le camp des Tatars. La horde s'y arrête ne voulant pas prolonger la lutte. Son khan, qui la conduisait lui-même, s'irrite.

En vain harangue-t-il les siens, en vain il les menace. Sous les yeux des Léhites, guerriers intrépides, les Tatars tournent le dos et se sauvent au plus vite.

« Ce n'est rien, dit le khan, notre Chmiel a beaucoup d'autres troupes encore. Le jeudi redressera les torts du mercredi. » Le khan et Chmiel iront à l'encontre du roi une fois encore !

Le jeudi arrive. L'armée se porte en avant. Le khan s'y trouve de même que Chmiel avec ses Cosaques. Ah ! le combat de Zborov (1) est un fait d'armes insolite et tout nouveau !

(1) Champ d'une bataille gagnée par Chmielniçki.

Les Léhites ne s'enfuyaient plus comme jadis sous Pilavtzi. En vrais Léhites, ils iront verser leur sang, et ils ne font aucun cas des Tatars.

Leur glaive bien aiguisé se baigne et se retrempe dans le sang impur des Tatars.

Ce fut alors que Kožanowski, héros polonais, donnant du cœur aux autres, sacrifia sa tête pour la défense de la couronne de Pologne. La vie et la vigueur jaillissaient en étincelles de son sabre !

Grand fut notre étonnement d'y voir Ossolinski aussi. Il nous combattit avec acharnement. Il n'imita point le grand chancelier, son aïeul. Celui-là, homme pacifique ne cherchait noise à personne.

Par contre, son petit-fils se rua sur nous furieusement et à l'instar des anciens Léhites. En héros méritant la gloire de ses aïeux, il succomba pour la Pologne !

Le khan remarqua la prouesse d'un autre guerrier. C'était Sapieha, le vice-chancelier, qui s'apprêtait déjà pour l'attaque, mais qui en fut retenu par Wiszniewieçki et Lubomirski.

Le Chmiel dit au khan : « Mon pauvre maître, nous sommes défaits, tu le sais toi-même. Les Léhites d'aujourd'hui diffèrent de ceux que nous vainquîmes sous Pilavtzi.

« Regarde, non-seulement ils ne lâchent pas pied, mais ils veulent s'emparer de ton étendard de la horde !

Le khan s'écria : « Observer oisivement ne nous avancera en rien. Il faut combattre ! »

Et aussitôt il se mit à invectiver ses mourzas : « Allah ne se soucie point de couards ! Il les oublie s'ils n'osent pas plonger leur glaive dans le sang des giaours ! »

La panique atteignit le khan à son tour. Il se mit à injurier Chmiel. « Tes perfides conseils ne valent qu'autant de trahisons et de rêves creux ! C'est une guerre de fous, à laquelle nul homme raisonnable ne devrait songer. Je m'en vais d'ici moi et mon armée. Et qu'ai-je gagné grâce à ta trahison ? Combien de mes généraux n'ont-ils pas succombé ? »

Chmielniçki se prosterna aux pieds du khan courroucé. Il le supplia de tenter le sort des armes encore une fois :

« Essayons demain et tu verras à tes pieds les Léhites vain-
« cus! Tous leurs sénateurs de la couronne de Pologne, avec
« leur roi avec leurs biens et leurs capitaux, je te les donne-
« rai tous dès demain, vendredi. »

Le vendredi arrive. Dès le matin les troupes, rangées en ordre de bataille, attendaient. Les Léhites occupaient une position plus avantageuse que la nôtre.

Armés de toutes pièces, ils nous attendaient de pied ferme. Nous avions le soleil devant nos yeux, eux derrière.

Longtemps les deux armées se regardèrent l'une l'autre, restant immobiles. Les nôtres n'osaient pas ouvrir le feu. Les Léhites s'en aperçurent, et aussitôt se ruèrent sur nous.

Alors un épouvantable fracas éclata. Tandis que le khan s'acharnait contre les Cracoviens et que Wiszniewieçki faisait reculer les Cosaques de Chmielniçki, on vit arriver le roi.

Les gémissements, les cris, les rugissements de l'artillerie ne l'impressionnent point. Dix escadrons le suivent.

Les trompettes retentirent. Des nuages de fumée et de poussière interceptaient la lumière du jour. Le feu des mousqueterie des janissaires, les incendies allumés par l'artillerie continuaient de scintiller d'un éclat sinistre.

Enfin le canon des Léhites fit une trouée, séparant les Cosaques des troupes du khan. Un grand nombre de Mourzas et de Tatars mordirent la poussière.

Le khan s'enfuit, il abandonna ses tentes et ses retranchements. Les Léhites s'élancent à sa poursuite, ils massacrent ses Tatars; le khan se sauve sans regarder derrière lui.

Voilà que les Cosaques aussi lâchent pied et suivent la déroute. Les Léhites en tuent des milliers à coups de sabre et s'emparent de leurs chariots (*tabor*).

Si la nuit n'était pas venue en aide aux Cosaques, chacune de leurs mères aurait hurlé comme une louve privée de ses louveteaux.

Les Tatars se sont retirés. Or, les Léhites, de plus en plus nombreux, nous enveloppèrent de tous côtés.

A trois reprises, nous allâmes nous prosterner devant le roi. Nous le suppliâmes de nous faire gouverner doréna-

vant, soit d'après des lois nouvelles, soit d'après les anciens règlements.

« Laissez-nous vivre !... » Le roi nous coupa brusquement la parole. « Otez-vous de ma vue, fit-il, livrez-moi votre « hetman ! Obéissez aux ordres de mes magistrats (*pan*)! Res- « pectez vos autorités légales, et allez combattre les Tatars ! »

« Nous obéirons à vos magistrats, nous respecterons les « autorités légales, et nous ferons la guerre aux Tatars. « Mais comment livrer nos chefs entre vos mains ; nous igno- « rons où ils se trouvent maintenant. »

Cependant la faim est intolérable, le pain nous manquait et les bouches ouvertes des canons exhalaient la terreur ! Nous résolûmes de fuir. Or, il fallait traverser un étang qui nous barrait le passage.

Pour construire un pont nous n'avions pas de bois, ni même de broussailles. Nous nous sommes dit : « Dimanche, « pendant la nuit, Dieu nous aidera ; essayons ! »

« Sur des chariots embourbés dans l'étang, nous étendrons nos pelisses en peau de mouton. On ne remarquera rien sur l'eau, et nous passerons dessus. »

Les Léhites s'en sont aperçus. Alignés en ordre de bataille, ils nous surveillaient. Toutes leurs troupes sortirent l'arme au bras ; aussi nous n'avons pas tenté de traverser l'étang.

Nous attendîmes l'arrivée du lundi. Oui, le lundi, nous avons abandonné nos canons et nos bagages. Nous traversons l'étang, et c'en est fait de nous ! Heureux celui qui a pu s'en dégager !

Les uns se sauvaient à la nage, d'autres, hélas ! étaient criblés de balles, ou noyés dans le gouffre des eaux fangeuses de l'étang. D'autres, surpris dans les forêts, y furent égorgés comme autant de sangliers sauvages.

Le roi ne nous laissait pas parler. Il nous chassait de sa présence en répétant : « Livrez-moi le khan ! Obéissez aux pans ! « Allez faire la guerre à la Horde ! »

Ce récit manque peut-être de beautés de rédaction et d'imagination poétique, mais il aura été fait probable-

ment par un témoin oculaire, car tous les noms propres en sont historiques. Tel est le principal mérite de la pièce, qui donne le change aux victoires des Cosaques.

Le combat de Berestečko, sur le Styr, en Podolie, eut lieu au plus fort des succès de la révolte de Chmielniçki. Ses colonels Nečaï et Bohôrene, à l'ouest, et Podobaïlo, au nord de la frontière de la contrée cédée aux Cosaques, fomentaient de nouveaux désordres. Nečaï avait réussi à détruire le détachement du jeune Tyszkiewicz. L'hetman de camp, Kalinowski, s'en vengea en attaquant Nečai sous Krasné, où Nečaï fut tué (voy. nos pp. 151-154). Chmielniçki, avec une partie de la horde, courut assiéger Kamienieç, qu'il se proposait de livrer aux Tatars pour les récompenser de leur coopération, mais il en fut repoussé par V. Potoçki, commandant de la forteresse. En attendant, le roi Casimir s'étant mis personnellement à la tête d'une armée de 100,000 hommes, arriva le 27 juin 1651 sous Berestečko, sur la rivière de Styr. Chmielniçki s'y présenta aussi à la tête d'une armée bien plus nombreuse, comptant 350,000 Tatars, outre ses milices chrétiennes. Le combat dura trois jours consécutifs, 28, 29 et 30 juin, semblable à un duel de géants (1), qui se reposent la nuit pour recommencer une lutte encore plus acharnée dès le retour du matin. Pendant les deux premiers jours, les Polonais se tenaient sur la défensive. Le 30, à l'aube du jour, toutes les forces se rangèrent en ordre de bataille : l'aile gauche sous les ordres de Kalinowski ; l'aile droite avec l'élite de la cavalerie de l'arrière-ban; au centre, l'artillerie commandée par un officier habile, Przyjemski. Le roi prit la direction de l'infanterie, rangée

(1) Szujski. *Dzieje Pols.*, III, p. 336.

en échiquier. Chez les ennemis, le centre fut commandé par le khan lui-même, dont les Tatars formaient l'aile droite. Chmielniçki, avec ses Cosaques, occupait l'aile gauche. Son camp dominait la position du haut d'une colline. Tous ces détails sont conformes à ceux de notre chant. Jérémie Wiszniewieçki, par l'ordre du roi, attaqua le tabor des Cosaques et les isola des Tatars ; ce mouvement décida de la victoire. Chmielniçki courut en avertir le khan, mais il le trouva rejeté déjà par l'artillerie polonaise, et cherchant à s'enfuir. Le difficile était de forcer le tabor des Cosaques, qui se défendaient en héros. Les discussions entre les généraux polonais ne permirent de tirer aucun avantage sérieux de ce mémorable fait d'armes. Les Cosaques eurent le temps de se choisir un nouvel hetman, et profitèrent de la nuit pour passer la rivière *sur un pont*, construit avec les ambulances. Leur tabor y périt, embourbé dans des fondrières, mais les vainqueurs n'en profitèrent point.

XXXIV

MALÉDICTIONS CONTRE CHMIELNIÇKI (1)

(1656)

A

Douma.

Bazile ! monte sur la mohila,
Vas-y jeter un coup d'œil sur l'Ukraine.
Tu verras passer l'armée de Chmielniçki.
Il n'y a que des valets de ferme, des jeunes filles,

(1) AD, vol. II, p. 116. Chmielniçki, ayant résidé quelque temps à Constantinople et chez les khans de Crimée, eut l'occasion d'apprendre leur langue et leurs mœurs.

Et des fiancés à marier.
Les garçons marchent, — jouant du chalumeau,
Les jeunes filles marchent — fredonnant des pesaia,
Les fiancés marchent — en sanglottant,
Et tous maudissent Chmielniçki :
« Dieu veuille que la première balle ne te manque pas
« Et que la seconde balle te tue, Chmielniçki !
« Qu'elle plonge jusqu'au fond de ton cœur?

B

Récit oral.

Chmielniçki était un homme qui frayait avec les Turcs, qui allait chez eux pour leur vendre des villes et des villages. Donc les Turcs saccageaient les habitations, enlevant hommes et femmes, comme autant de *Yassir* (prisonniers de guerre). A deux reprises, il leur avait vendu les populations de Medvedouka et de Tašlique. On raconte que les Turcs passant une fois tout près de Sméloï, n'y avaient point touché, parce que cette bourgade n'était pas encore vendue. Je me rappelle un chant de ce temps que tout le monde répétait :

« Dieu donne qu'une première balle ne manque pas le but,
Qu'elle tue cet ivrogne (houblon) de Chnielniçki !
Lui, qui a ordonné d'enlever nos jeunes filles,
Et nos valets de ferme et nos fiancés.
Les garçons marchent en déchargeant leurs armes,
Les jeunes filles marchent en chantant
Et les fiancés maudissent le vieux houblon... »

Ce fragment fut oralement recueilli par M. Koulisz à Sméloï. Ainsi le peuple, après deux siècles, se souvient encore de la manière dont le hetman n'avait pas honte de payer ses alliés Tatars, en leur permettant d'enlever la population rurale de sa patrie. Tout cela, on le voit,

ne méritait certainement pas, ni les honneurs d'une statue commémorative à Kiev, ni les hommages de l'admiration des encomiastes du hetman.

Le commentaire AD cherche à disculper son héros : « Chmielniçki n'était blâmable que par ce qu'il avait appelé les Tatars à son aide. Au contraire, le gouvernement polonais avait autorisé les Tatars à pouvoir enlever impunément les paysans et les paysannes d'Ukraine à condition qu'ils seraient exclusivement choisis dans la population petite-russienne. Les Tatars n'obéirent point. Au contraire, trouvant plus profitable de vendre des prisonniers de la noblesse Polonaise, ils enlevèrent cinq mille individus des deux sexes et les emmenèrent chacun chez lui, soit pour les vendre ensuite aux musulmans, soit pour les échanger contre de fortes rançons offertes par les parents de ces malheureux. Cela serait incroyable, s'il n'y avait pas des témoignages de chroniqueurs contemporains dignes de foi.

XXXV

CHMIELNIÇKI MOURANT (1)

(1657)

Douma.

« Je me sens mourir, j'aurais vécu !
« O Cosaques, vous mes enfants et amis,
« Pourvoyez vous-mêmes à votre avenir !
« Hâtez-vous de vous élire un hetman à ma place.
« Maints guerriers se trouvèrent parmi vous,
« Maints chefs habiles et expérimentés;
« Choisissez-en un et proclamez-le,
« Qu'il vous instruise et vous commande ! »

(1) Kostomarov. *Hist. russe*, t. III, p. 355.

Les Cosaques respectueusement répondent :
« Seigneur et maître Chmielniçki,
« Tu es notre père à nous tous, le sire de Čehrine,
« Nous désirons que tu choisisses toi-même. »

Là-dessus, Chmielniçki nomme un à un les Zaporogues les plus célèbres dans leur armée; les Cosaques n'en acceptent aucun.

. ... « Nous voulons pour notre chef,
« Pour notre hetman, ton fils Georges (1). »
« Mais, répond le hetman, mon fils n'a que douze ans,
« Il doit grandir, il doit mûrir son intelligence. [mûr,
« — Nous mettrons derrière lui vingt conseillers d'un âge
« Ils lui enseigneront les œuvres bonnes et utiles,
« Il apprendra à nous commander en hetman,
« A nous donner des règlements et des ordres. »
Dès lors les Cosaques tenaient à avoir pour chef
Le jeune fils de Chmielniçki.
Ils déposent devant l'enfant le bounčouk et la boulava (2)
Et ils proclament Georges Chmielniçki leur hetman.
Le jeune hetman, revenu à la maison,
Ne trouva plus son père en vie.
Il ordonna qu'on lui creusât une tombe sur un haut tertre.
Alors les Cosaques se mirent à ouvrir le sol avec leurs [baïonnettes
Et à en emporter le sable dans leurs casques.
On tira des salves de centaines de mousquetons.
On fit des funérailles dignes de Chmielniçki. [chef,
Aussi longtemps que les Cosaques se souvinrent de leur vieux
Ils respectèrent le jeune hetman.
Dès qu'ils cessèrent de vénérer la mémoire du père.

(1) Lisez : ton fils *Timothée;* confusion de noms fréquente dans les chants nationaux de tous les peuples.

(2) Emblèmes du commandement en chef tartare adoptés par les Cosaques Zaporogues. *Bounčouk*. touffe de crins de cheval fixée à la hampe d'un drapeau. *Boulava*, masse d'armes, emblème semblable au bâton de maréchal.

Ils cessèrent d'obéir au fils.
« Ah! Georges Chmielniçki, jeune hetman,
« Tu n'es pas propre à nous commander,
« Tu n'es plus bon qu'à balayer nos baraques. »

Bohdan Chmielniçki mourut dans son domaine de Čehrine en 1657. Il fut enterré à l'église de Soubotovo, qu'il s'était fait bâtir lui-même. Après lui, son fils Timothée n'exerça les pouvoirs de hetman que pendant la durée d'une demi-douzaine d'années, y compris celles de sa minorité, sous la tutelle du hetman Wyhowski. Le jeune homme n'avait aucune des capacités de son père, et il finit par se retirer dans un couvent pour s'y faire moine.

Ainsi s'éteignit la descendance du célèbre révolté, qu'on n'a pas laissé en repos, même dans sa tombe. En 1664, le commandant en chef des armées de la république, Czarneçki, s'étant emparé de Soubotovo, fit exhumer et détruire les ossements de B. Chmielniçki. Quant à la milice des Zaporogues, elle finit par être supprimée environ un siècle plus tard par l'ordre de Catherine II, l'an 1775. Les quelques Cosaques qui en restaient furent déportés dans le Caucase, sur les rives de Kouban.

M. Koulisz donne une appréciation fort peu flatteuse du caractère et des actes, soit de Chmielniçki, soit des Cosaques. Elle a été traduite en français et publiée dans la Revue des recueils périodiques, tome XXII, Paris, 1877, avec des observations d'un célèbre auteur russe. La voici :

« Pendant cette époque troublée (1612), Moscou fut à deux doigts de sa perte. Le pays était envahi par l'en-

nemi du dehors, et, à l'intérieur, déchiré par les partis. Il offrait un affligeant spectacle de dévastation dont les auteurs furent en grande partie les Cosaques venus par milliers sur les pas du faux Démétrius. Cette engeance flairait le butin. Dans les pages qui font honneur à l'auteur, M. Koulisz a buriné leur portrait de main de maître. Au dire de certains écrivains, les Cosaques Zaporogues auraient rendu de grands services à l'Eglise grecque et à l'Ukraine en les défendant vaillamment contre la tyrannie catholique et polonaise. Bohdan Chmielniçki aurait été le libérateur de la Petite-Russie, à double titre, et sa mémoire devrait être en bénédiction. M. Koulisz, juge très-compétent, n'est pas de cet avis (1). Pour lui, les Cosaques Zaporogues de Chmielniçki n'étaient qu'une bande de *pillards*, de *brigands* et d'*assassins*, et leur camp fortifié, *siča*, un rendez-vous de vauriens, et de malfaiteurs mis au ban de la Société. Il n'hésite pas à qualifier Bohdan Chmielniçki de rebelle et de traître à la Pologne, et il prouve que ces prétendus champions de l'orthodoxie grecque ne s'inquiétaient guère de la religion, étant disposés à dévaster les terres des orthodoxes, aussi bien que celles des Polonais ou des Turcs. Il faut remarquer que M. Koulisz, ne s'étant jamais montré tendre à l'égard des catholiques et des Polonais, son témoignage n'en a que plus de poids. »

Cette appréciation nous paraît être trop sévère. Chmielniçki, dans sa jeunesse, fut cruellement outragé comme gentilhomme et comme époux. Après sa première victoire à Zolte-Vody, il n'eut rien de plus pressé que de punir de mort le ravisseur de sa femme, ainsi

(1) Kozaki, *Arch. russes*, II', p. 352, et VI, p. 113.

que son ancien hetman Bazabašenko. Ses victoires ultérieures, obtenues grâce à la supériorité numérique des hordes tatares, ses alliées, lui inspirèrent l'idée et le courage d'ambitionner une position princière, de rêver un état cosaque dont il serait chef héréditaire. N'étant naturellement doué, ni d'assez de génie pour créer les événements, ni d'assez d'habileté pour les tourner à son avantage, Chmielniçki, se laissait entraîner par le courant. Aussi le vit-on chercher à s'étayer, tantôt de la Turquie, tantôt de la Crimée, tantôt de l'Autriche et de la Suède, voire du hospodarat de Valachie et de Moldavie. La mort du roi de Pologne et les intrigues de nombreux compétiteurs au trône vacant laissèrent Chmielniçki agir à son gré. Enfin, se voyant abandonné par tous, de guerre lasse, il remit entre les mains de Boutourline, boyar de la cour de Moscou, tous ses pouvoirs et possessions, en se déclarant passé sous la suzeraineté du tzar Alexis Michaïlovicz. Dans une lettre où il informe le tzar de cet événement, il qualifie Sa Majesté d'autocrate de toutes les Russies, *Grande et Petite*. Alexis pour la première fois, se servit de ce titre en parlant de lui-même, dans un rescrit daté du 24 mars 1654 (1), titre inusité jusqu'alors. Antérieurement au règne de Pierre le Grand et même un peu plus tard, sur les cartes géographiques les provinces véliko-russes sont désignées sous le nom général de *Moscovia*.

A dater du jour de cette soumission, Chmielniçki eut maintes occasions de se convaincre de l'incompatibilité qui existe jusqu'aujourd'hui entre le caractère et

(1) Krikor, *O liter. polvatym. narod. Slov.*, page 6, édit. 1874, Cracovie.

les aspirations des deux peuples. Ce qu'il y a de certain, c'est que la mort du hetman, le surprit au milieu des négociations qu'il avait entamées avec Beniewski envoyé Polonais et des envoyés de la cour d'Autriche. Ce négociateur Benievski est le même personnage qui rédigea en 1657 le texte du traité par lequel l'Ukraine était admise à la jouissance de tous les droits et privilèges des autres provinces de la république (1).

La cour de Saint-Pétersbourg avait toujours sa cavalerie de Cosaques du Tzarat recrutée sur les rives du Don et organisée sur le modèle des anciens Zaporogues.

En 1812, cette cavalerie accompagnait l'empereur Alexandre Ier lors de l'entrée des alliés à Paris. Le type du visage cosaque, qu'on voit reproduit de main de maître dans les esquises d'Orlowski, à Pétersbourg, et de Cham, à Paris, visage aux pommettes saillantes et aux yeux encadrés à la tatare, appartient à ces Cosaques du Don. Les Zaporogues du Bas-Dniéper proviennent de la race ariaque. Des individus d'autres nationalités étaient parfois admis dans le *sita*, mais la majorité se composait d'Ukrainiens et de Polonais.

(1) Voy. Szujski, *Hist. Pol.*, vol. III, p. 406. Ce traité est connu sous le nom de *convention* de Baudziaz.

APPENDICE

I

LES CONQUÊTES DE LA CHARRUE POLONAISE, PAR CHARLES SZAJNOCHA (1).

Deux occupations ont été de tout temps l'objet de la prédilection du peuple polonais : le métier des armes et l'agriculture. L'histoire témoigne des efforts qui ont été faits pour y réussir. Mais le résultat obtenu n'a pas été le même pour l'une comme pour l'autre.

La gloire militaire a été acquise au peuple polonais, par des victoires signalées, dont ses voisins mêmes ont profité et dont le souvenir est un glorieux héritage pour chacun des enfants de cette race. — La passion de l'agriculture a-t-elle amené chez eux quelques résultats utiles et durables? Est-on arrivé à perfectionner les méthodes et à donner une impulsion nouvelle à cette science importante. Non, car il faut convenir que, sauf certaines traditions antiques dont on ne peut guère tenir compte, les témoignages historiques ne leur accordent aucune supériorité dans ce genre; et même, l'agriculture était

(1) Voyez ses Esquisses historiques, LVCV, 1861. Tome III, pages 63-79.

dans un état de décadence déplorable, vers la fin de l'existence de la république polonaise. Si c'est à ce goût exclusif de cultiver le sol qu'il faut attribuer leur répugnance pour l'industrie et le commerce, le résultat final en serait plus nuisible qu'utile. Les profits trop vantés de l'exportation polonaise se réduisirent, dans les derniers temps, à des proportions fort minimes, et la pénurie qui en résulta ne contribua pas peu au fatal dénoûment.

Pour se rendre compte des services rendus au pays par l'agriculture, c'est à un autre point de vue qu'il faut examiner la question et d'abord se rappeler qu'au début de leur histoire, une immense différence existait entre les diverses provinces de la Pologne, tant sous le rapport de la population que sous celui de la civilisation. Il est aussi difficile qu'intéressant de chercher à acquérir la connaissance de cette époque reculée, mais ce n'est que vers la moitié de leur existence historique, sous le règne de Casimir le Grand, que les documents, en se multipliant, rendent cette tâche plus facile.

A cette époque, le vaste empire des Piast et des Yagellons présentait deux régions bien différentes l'une de l'autre. A l'occident, les environs de Cracovie et de Sandomir, la Mazovie, la Grande-Pologne, la province de Prusse lituanienne étaient occupés par une population nombreuse, adonnée au travail et à l'industrie ; les villes et les villages y étaient fort rapprochés. Des chartes et documents officiels ecclésiastiques témoignent qu'à cette époque, c'est-à-dire aux XIIe et XIIIe siècles, dans les domaines appartenant à l'archevêché de Gniezno, à l'évêché de Cracovie, aux abbayes de Tynieç et Andryow, il existait autant de villages qu'on en a comptés à quelque époque postérieure que ce fût. — En comparaison de cet état si florissant des provinces occidentales, celles de l'Est c'est-à-dire la Russie rouge, la Podolie et l'Ukraine semblaient un vrai désert.

Là-bas, à l'exception de quelques chefs-lieux cités,

c'est à peine si quelques villes et châteaux servaient de loin en loin de noyau à une petite colonie. D'immenses plaines désertes occupaient tout le pays. Dans les ravins de la Podolie, des ruines et des débris rappelaient le passage des Tartares, les prairies et les steppes de l'Ukraine s'étendaient à perte de vue. Aussi quand les souverains polonais commencèrent à distribuer à leurs serviteurs des portions de ces terres, chaque lot se composa ordinairement d'une immense étendue de pays désert, qu'il importait de défricher. Ainsi un certain **Stanislas Strożysk** reçut de Casimir le Grand, en 1362, la bourgade de Rzeszow et tout le pays environnant. — Un peu plus loin, sur le Dniester, le palatin de Cracovie, **Spytek de Melsztyn,** reçut en don, du roi Vladislav Yaguello en 1390, tout l'immense domaine de Sambor, depuis Dobromil jusqu'à Stryj. Vladislav, fils de Yaguello, en 1441, accorda au chevalier Jean de Sienna, en récompense de ses hauts faits contre les Tartares, tout le district environnant l'ancien Olesk et formant un domaine vraiment princier. Spytek, palatin de Cracovie, dont nous venons de parler, ajouta à ses autres possessions toute la principauté de Podolie avec des villes nombreuses et des terrains immenses; mais, peu de temps après, il périt en défendant cette contrée contre les incursions tatares. — Plus d'un gentillâtre de la Mazovie ou de la Grande-Pologne, qui parvenait à se faire adjuger quelque lot de terre dans ce pays, ou qui l'achetait à vil prix, s'y établissait et commençait à le cultiver, ce qui, loin d'exciter la jalousie, comme il arrive dans les pays mieux habités, était, au contraire, regardé comme un bienfait pour les voisins. Grâce au goût inné des colons polonais pour l'agriculture, ce pays désert prit bientôt un autre aspect.

Les terres mises en culture devinrent fertiles, les travailleurs, attirés par l'espoir du gain, peuplèrent la contrée; des villages et des villes s'élevèrent en grand nombre. C'est ainsi que furent colonisées les vastes

régions de la Ruthénie ou Russie rouge, de la Podolie et de l'Ukraine. Des arrivants de races diverses contribuèrent à hâter cette œuvre. On en vit venir de Valachie, de Hongrie, il y eut même des Arméniens et des Serbes, mais la grande majorité se composait de Polonais. Outre les grands seigneurs qui recevaient les vastes concessions dont nous avons parlé plus haut, une grande partie de la petite noblesse de Mazovie se transporta dans la vallée du Dniéper, du temps de Yaguello et de Ziemowit, et tous les documents de l'époque rendent témoignage de l'activité infatigable avec laquelle ces nouveaux venus se mirent à cultiver cette terre que leur travaux ont rendue si féconde. Pendant que les colons allemands s'occupaient de commerce dans les villes, que les Arméniens élevaient des troupeaux, que les Tartares se livraient à l'industrie et que les Juifs faisaient de l'usure, les Polonais seuls se consacraient à l'agriculture.

Les grands seigneurs le faisaient sur une vaste échelle. Ils employaient de nombreux ouvriers, qui ensuite devenaient des colons ; ils bâtissaient des villages et des villes, tandis que la noblesse pauvre, dont les membres ne se distinguaient souvent des paysans que par le devoir qui leur était imposé de servir dans l'armée, mettait la main à l'œuvre, et les descendants de ces soldats laboureurs ont peuplé la plus grande partie des villages qui se sont successivement formés sur les revers des Carpathes et dans les palatinats de Ruthénie et de Belsk.

Il serait fort à désirer qu'ont pût remonter aux origines historiques de la colonisation de ces contrées, mais c'est à peu près impossible, car la plupart des villages n'ont aucun souvenir des faits de leur existence antérieure, ni même de l'époque de leur fondation. Quelques petites villes seules possèdent des documents qui nous renseignent sur leur origine, et doivent nous servir de jalons dans nos recherches sur la colonisation du pays. En effet, aussi longtemps qu'un pays reste sans

culture et sans produits, la construction d'une ville est tout à fait inutile; mais, aussitôt qu'on voit s'y établir un centre de commerce et d'industrie, on en peut conclure sans crainte de se tromper, que, dans la campagne d'alentour, il y a des champs en culture dont les produits demandent un marché où ils puissent s'écouler. L'espoir de certains avantages pécuniaires a pu quelquefois pousser à des fondations prématurées, mais ce ne sont là que des exceptions.

Nous pouvons, d'après cela, juger du progrès de l'agriculture par le nombre des villes nouvellement formées. Nous voyons que, sur la quantité de celles qui existent actuellement dans la Russie rouge ou Gallicie, province qui formait autrefois les palatinats de Ruthénie, de Podolie et de Belsk, trois villes seulement, Léopol, Przémysl et Sanok, existaient du temps de Casimir le Grand, toutes les autres ont été fondées depuis, sous le régime polonais et dans des contrées jusque-là désertes.

Ainsi Rzeszow et Stryj étaient de petites bourgades, dont la dernière n'obtint de nouveaux privilèges qu'en 1431 sous Vladislav Yaguello.

La ville de Sambor fut fondée en 1390, par **Spytek de Melsztyn,** sur l'emplacement de la bourgade ruinée de Pohonicz. Zloczow, jusqu'au xve siècle, était un village de la seigneurie d'Olesk et ne s'agrandit que sous le patronage des familles polonaises de **Sieniensk i, Gorko et Sobieski.** Tarnopol doit sa fondation au fameux hetman **Jean Tarnowski**, en 1540. Dix ans plus tôt, Brezany s'était élevé au rang de ville par les soins des **Sieniawski. Zolkiewski** fonda Zolkiew en 1597. Le troisième des hetmans fondateurs, **Stanislas Revera Potocki,** bâtit, à la place du village de Zablocie la ville de Stanislawow. Les **Czartowski** fondèrent Czortkow en 1522. Zaleszcyki doit son existence aux **Poniatowski,** dans le xviiie siècle.

On peut dire que presque toutes les anciennes familles polonaises contribuèrent par la fondation de quelque

ville à la colonie des terres russiennes. Les **Teczynski** fondèrent Podgrod, près de Rohatyn, en 1560, et Toporow, en 1605. Les **Sieniawski**, outre Brezany fondèrent Prokopow ou Wojnilow en 1552; Kalusz ou Chorostkow, 1578; Oleszyce, 1576; Sieniawa, 1676. Les **Zamojski**, Zamosc, 1580; Krzeszow, 1588. Tomaszow, ou Rogozno, 1615. Les **Tarnowski**, outre Tarnopol, fondèrent Tarnogora, en 1548. Les **Zolkiewski**, outre Zolkiew, jetèrent les fondements de Brody, en 1584. Les **Potocki** fondèrent, en 1553, Suchostaw ou Jablonow, en 1570; Potok, en 1676; Tartakow vers 1692; Krystynopol, en 1515, Kuty. Les **Herburt** fondèrent Podkamien, en 1515; Kuzikow, en 1538; Dobromil, en 1566. Les **Zorawinski**, Bukačowo, en 1489; Iaryčow, en 1563; Žurawno, en 1563. Les **Lipski**, Belzec, en 1607; Lipsko, en 1620. Les **Laszczok**, Strzemilcze, en 1503, et Laszczow, autrefois Domanysz, en 1549. Les **Tarlok**, Mikolajew, en 1570. Les **Fredro**, Nemirow en 1580. Les **Firley**, Firlejow, en 1570. Les **Rej**, Rejowice en 1547. Les **Jordan**, Mikulinçé 1595. Les **Sienienski**, Pomorzany, en 1504. Les **Jazlowiecki**, Barysz, en 1559. Les **Mielecki**, Ujscie sur le Dniester, en 1548. Les **Strusiewski**, Strusow. Les **Opalinski**, Opalin, en 1638. Les **Maciejowski**, Maciejow en 1557. Les **Plazow**, Plazow, en 1615. Les **Pilecki**, Sokolow, en 1569.

Nous citerons encore d'après leur ordre chronologique quelques-unes des principales villes fondées sous le régime polonais, entre le San, le Boug et le Zbrucz :

Ležajsk, en 1397; Hrubiszow, 1400; Dunajow, 1420; Sokal, 1424; vers 1431, Mrzyglod; Radymno, 1431; Rawa, 1455; Komarno, 1471; la même année, Kamionka Strumilowa; Zurow, 1510; Uhrynow, 1515; Zalosce, 1516, Husakow, 1525; Borek, 1530; Warež, 1538; Budzanow, 1548; Mostywielkie, 1549; Husiatyn, 1559; Rozdol, 1571; Dubienka, jadis Denbno, 1588; Korytnica, jadis Wremby, 1588; Magierow, 1591; Baligrod, 1611; Janow, 1615; Sasow, 1615; Kasperowce ou Lutomirsk, 1619;

Uscieczko sur le Dniester, vers 1665; Wielkieoczy, 1619 (1); etc., etc.

C'est vers le XVe siècle que cette tendance à la colonisation commença à se développer. Elle atteignit son apogée au XVIe et s'arrêta dans le XVIIe. Le grand nombre de villes fondées alors nous permet de conjecturer que les villages durent s'élever dans une proportion analogue, fondés par ces émigrants polonais que leur passion pour l'agriculture attirait, comme nous l'avons dit plus haut, vers ces régions vierges encore et qui leur offraient de vastes étendues à défricher.

Mais leur zèle entreprenant ne s'arrêta pas aux contrées plus rapprochées des palatinats de Russie rouge et de Belzk. A mesure que celles-ci se remplissaient d'habitants, les nouveaux venus s'avançaient vers les terres russiennes de Podolie et d'Ukraine, et, depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe, ils les mirent en culture et les colonisèrent, ayant à lutter contre les difficultés que compliquait étrangement le voisinage des Tatares. Les incursions de cette horde envahissante, inconnues à la Grande-Pologne, et assez rares en Russie-Rouge, étaient continuelles et presque quotidiennes en Ukraine. De petits détachements de Tatares parcouraient toute la campagne, et les colons ne pouvaient s'y livrer à leurs travaux sans avoir leurs armes toujours à la portée de la main. Ce mélange de combats continuels et d'occupation pacifique, donnait un attrait spécial au séjour de l'Ukraine, pour certains esprits aventureux; mais, en réalité, il retarda beaucoup l'œuvre de colonisation, qui dut même être recommencée à fond à deux reprises différentes :

Une première fois, cette œuvre avait été accomplie assez rapidement, à l'époque qui précéda la grande guerre contre les Cosaques, du temps de Chmielnicki,

(1) Toutes les dates désignées dans ce travail de Szajnocha ont été puisées chez des autorités compétentes, comme: Codex diplomaticus, publié par Ryszczewski, t. I-III; Dodatek do Gazety Lwowa 1857; la Revue biblioteka, Warszawska. Voyez l'ouvrage de Balinski Polska staro. Tome second.

c'est-à-dire vers le même temps où les provinces du sud-est de la Pologne furent défendues contre les incursions des Tatares par la vaillante épée de l'illustre Étienne Chmieleçki et du grand hetman Koniecpolski. A l'abri de leur protection, la population de ces contrées se multiplia avec une rapidité incroyable. Le roi Sigismond III s'intéressa à cette œuvre et son fils Vladislav la poursuivit avec plus de zèle encore; des colons furent appelés de toutes parts et le savoir d'étrangers instruits fut souvent mis à contribution. « Moi seul, dit, dans sa description de l'Ukraine, l'ingénieur Beauplan, employé par le roi Vladislav IV, j'ai construit dans ce pays plus de cinquante villages qui furent comme le germe de mille autres. »

Chaque lot de terrain non encore cultivé était aussitôt utilisé. On se hâtait d'y bâtir de nouvelles petites villes, sans même demander l'autorisation du roi, ni avoir égard aux concessions antérieures. Il en résulta une foule de procès. Ainsi, entre autres, le grand hetman Koniecpolski attaqua en justice le prince Wiszniowiecki, au sujet de la fondation de quarante petites villes bâties sur des terres qui se trouvaient faire partie de la starostie de Péréiéslav. Les diètes durent décréter qu'il ne serait pas permis de procéder à de nouvelles fondations sans avoir obtenu de privilège officiel à cet effet.

Toute la malheureuse révolte de Chmielnicki eut pour origine une discussion au sujet d'une fondation faite par lui sur un terrain auquel il n'avait pas droit et qui lui fut enlevé par l'avide staroste Czaplinski. Les procès suivirent leur cours, mais l'Ukraine n'en continua pas moins à se peupler, et nous lisons, dans un des auteurs petit-russiens de notre temps (Kulisz, 1856) (1), que ces régions où, du temps des rois Yaguellons Casimir et Alexandre, d'après les documents authentiques, on ne comptait qu'un ou deux serfs tout au plus, or, cent et

(1) *Zapiski o ju Ros.* I, p. 88, édit. 1857, Pétersbourg.

cinquante ans après, la population était nombreuse dans ces parages.

Ce même écrivain trace un tableau très-intéressant de la seconde colonisation de l'Ukraine par la noblesse polonaise, après la guerre des Cosaques révoltés sous Chmielnicki. Quelques années d'une guerre civile acharnée et la présence continuelle des Tatares, aussi funestes dans leur rôle d'alliés que dans celui d'ennemis, ruinèrent complétement le pays. Les villes et les châteaux, après avoir subi des sièges répétés, furent renversés, et les villages convertis en monceaux de ruines. Les Tatares emmenèrent comme captifs en Crimée plus d'un million de la population rurale de l'Ukraine.

Quand la paix fut conclue, un article spécial du traité d'Andruszew en 1667, stipula qu'une zone de séparation serait établie entre la Pologne et la Russie et devrait rester éternellement déserte. C'était la plus belle partie des rives du Dniéper qui forme maintenant les districts de Czcherynsk de Czerkas et de Kaniow. Nous emprunterons à l'ouvrage d'un auteur russe, P. Kulisz, quelques renseignements non suspects de partialité, sur la dévastation de l'Ukraine et les efforts tentés par la noblesse polonaise pour la coloniser à nouveau. Selon cet écrivain, « la totalité de l'Ukraine se convertit en désert. » La chronique de Weliczek dit qu'en 1705, traversant le pays depuis Biala Cerkiew jusqu'en Volynie, ce chroniqueur fut effrayé de trouver tellement déserte la Petite-Russie occidentale.

« Mais comme il n'entrait pas dans les desseins de Dieu qu'une contrée aussi féconde demeurât déserte, à peine les orages des guerres civiles furent-ils apaisés, qu'on vit de nouveau les habitants y revenir avec empressement. Les grands propriétaires, se rappelant leurs droits, y envoyèrent une foule d'employés, régisseurs, intendants, forestiers, etc., etc., d'abord seulement pour maintenir leurs possessions, puis ensuite pour recommencer la culture et la colonisation. Beaucoup de

familles nobles, qui avaient cherché asile en Pologne au-delà de la Vistule, revinrent reprendre possession de leur ancien patrimoine en ramenant avec elles des travailleurs de la Podlachie, qui rebâtirent des villages et repeuplèrent les rives du Dniéper. Ceci concerne essentiellement la haute Ukraine, les environs de Kiew et de Berdyczow, habités depuis longtemps par des gentilshommes de fortune médiocre, tels que les Zaleski, Proskura, Olizar, etc., ceux-là gouvernaient leurs biens par eux-mêmes, tandis que, dans la partie méridionale, où se trouvaient les immenses domaines de grands seigneurs, les propriétaires toujours absents, étaient remplacés par des employés, gentilshommes eux-mêmes, qui veillaient à leurs propres intérêts tout en travaillant à ceux du pays. Les grandes starosties appartenant à la couronne attiraient. par un régime plus doux, les paysans des propriétés particulières et de là beaucoup de procès, qui nous font connaître ces détails.

C'est vers la moitié du XVIIIe siècle que ce mouvement colonisateur atteignit son plus grand développement et en particulier dans les terres de François Potocki, palatin de Kïev. Dans les biens des Lubomirski et les starosties tenues par les Sanguszko, Jablonovski, Potocki, etc., on trouva que le moyen le plus efficace pour hâter la colonisation était de faire des concessions de terrains à défricher, à tout noble qui le désirerait, en lui accordant le droit de former des centres de population, villes ou bourgades. On obtenait ce privilège sans peine et il fut recherché par une foule d'amateurs. C'étaient les régisseurs et les fermiers des grandes terres; des immigrants à l'esprit aventureux qui venaient de Pologne et beaucoup de militaires, surtout de ceux qui faisaient habituellement leur servire sur les confins de l'Ukraine. Ceux-là étaient habitués à vivre dans le pays et joignaient avec plaisir à leurs devoirs militaires quelque exploitation rurale, dont le centre n'était jamais éloigné de leur campement.

Le premier soin de chaque fondateur était d'attirer à lui, le plus de bras possible. Pour cela on en vint à promettre des conditions très-favorables à tous les nouveaux colons et l'affranchissement des corvées pour un certain nombre d'années. De là vint le nom de *sloboda* dérivé de *swoboda* (repos, liberté, franchise) qui fut donné à ces établissements.

Dans tous les lieux de réunions populaires, les foires, les fêtes religieuses, les pèlerinages, etc., les fondateurs faisaient publier leur appel avec des promesses qui pouvaient séduire les esprits. Les paysans aisés et bien établis ne se laissaient guère tenter, mais il se trouvait dans chaque localité soit des orphelins, dépouillés par leurs proches, soit des gens ruinés ayant leur fortune à refaire, voire même des amants fuyant la persécution, ou enfin des esprits avides d'aventures; tous ceux-là profitaient avec joie des avantages et des franchises qui leur étaient accordées. Nous citerons comme exemple le prince Xavier Lubomirski, qui, pour coloniser sa terre de Smilanszczyzna fit publier dans les marchés et les foires, une proclamation annonçant que si quelqu'un venait à lui, nanti de la femme et des bœufs de son voisin, bien loin de le dénoncer il serait prêt à le défendre en justice.

« Pendant que les belles vallées de la rive droite du Dniéper voyaient de nombreuses habitations remplacer les ruines et les décombres dont elles avaient été remplies, les habitants de la rive gauche, soumise à la Russie, contribuaient aussi à les peupler. Il était plus facile alors de traverser ce fleuve frontière qu'il ne l'est maintenant de passer d'un gouvernement dans un autre. Par ce moyen, bientôt les espaces réservés eux-mêmes, se remplirent d'habitations. Aujourd'hui encore les pêcheurs du Dniéper ont conservé le souvenir du signe par lequel on indiquait à tout passant que, dans tel endroit, se formait un de ces villages francs, nommés *sloboda*. C'était une sorte de croix à laquelle était atta-

chée une gerbe de blé, un fléau et une faucille; dans la poutre transversale, formant les bras de la croix, étaient plantées autant de chevilles de bois qu'il y avait d'années de franchise promises à la nouvelle commune, chaque année on abattait une cheville et, quand elles étaient toutes tombées, les colons devaient commencer à payer un cens au propriétaire et s'acquitter de certains devoirs. L'ensemble des charges était comparativement peu de chose en Ukaine, le trésor ne réclamant que l'impôt des feux et le propriétaire n'exigeant que deux jours de corvée par chaumière, ce qui suffisait aux besoins de l'agriculture, car on semait peu de blé, le commerce de la mer Noire n'étant pas organisé. Les revenus des propriétaires provenaient de l'élevage du bétail, de la production du miel, de la cire, des graisses, suifs, etc. Les employés en sous-ordre s'enrichissaient par les cadeaux dont on les comblait pour obtenir leur protection. Il y avait encore des branches de commerce plus ou moins honorables, mais extrêmement lucratives, telles que les fournitures de fourrages aux armées russes, campées le long du Dniéper et à la frontière turque, ou l'échange de denrées du pays, contre les chevaux de prix des Cosaques Zaporogues.

« La noblesse, ayant ces ressources pour augmenter sa fortune, ne vexait nullement les paysans, leur bien-être était grand et le pays entier dans un état des plus florissants.

L'imprévoyance habituelle aux sociétés jeunes et de nouvelle formation amena quelquefois des moments d'arrêt à ce développement. Aucune précaution n'étant prise pour le cas de disette, il arriva que cette terre féconde vit souffrir et périr de faim un grand nombre de ses habitants. Mais ces malheurs passagers, qui doivent être attribués à la mauvaise administration de l'époque, ne peuvent être reprochés à la noblesse polonaise, à laquelle on doit cette seconde colonisation de l'Ukraine. »

Cette opinion exprimée par M. Kulisz est répétée par lui dans un autre passage :

« Les longues années que dura la guerre contre les Cosaques, encouragés par Chmielnicki, temps que les écrivains polonais appellent « Hosticum, » tandis que notre peuple désigne cette époque sous le nom caractéristique de *ruine*, avaient changé toute la partie occidentale de l'Ukraine en un vrai désert. En l'espace de cinquante ans, la noblesse catholique polonaise, qui s'y établit, la rétablit par son travail dans un état des plus florissants. — Mais bientôt les invasions des Zaporogues, connus sous le nom de **Haidamak**, ramenèrent la ruine et la désolation dans ce beau pays.

Nous avons moins de renseignements sur la manière dont s'est opérée la colonisation des rives de Dniester; mais, là aussi, il est certain que ce sont les efforts des travailleurs polonais qui, à chaque fois que la Podolie ou les environs de Halicz étaient dévastés par les incursions tartares, ont réparé tous ces désastres, rebâti et rétabli tout ce qui avait été ruiné. Honneur donc à ces guerriers laboureurs qui, maniant alternativement l'épée et le soc, ont travaillé avec tant de zèle au bien-être du pays; ils méritent une mention honorable dans notre histoire !

En réfléchissant sur cette double sympathie de la noblesse polonaise pour la charrue et pour les armes, nous aimons à nous rappeler les paroles de ce fils d'un bourgeois de Biecz, qui, élevé à la dignité épiscopale, représentait si souvent la personne de nos rois auprès des souverains de l'Occident. « Dans les régions de la Russie (**Roucl**) méridionale, écrivait Martin Kromer, vers la moitié du XVIe siècle, le dialecte polonais est déjà presque plus usité que le petit-russien, car la fécondité du sol et l'occasion de combattre fréquemment les Tartares y attirent les colons polonais. »

Disons donc pour conclure que, toujours réunis, le sabre du Polonais et le soc de sa charrue ont conquis

cette terre, et que cette conquête pacifique est encore la plus durable. Les Turcs et les Tatares, sans cesse repoussés, sont toujours revenus à la charge, et ce n'est pas le glaive polonais qui a définitivement conquis la Crimée, ce n'est plus lui qui actuellement menace les Osmanlis dans leur capitale, tandis que les chants polonais qui ont retenti il y a trois cents ans dans les campagnes russiennes, fécondées par le travail des Polonais, y sont encore répétés et se conserveront toujours dans les villages et les châteaux que la Pologne y a construits.

(*Traduit du polonais.*)

COLONISATION POLONAISE

DANS LES PROVINCES SUDO-OCCIDENTALES RUSSIENNES

I

DÉVELOPPEMENT AGRICOLE DANS L'ANCIENNE POLOGNE. — OPPRESSION DES CLASSES OUVRIÈRES. — COLONISATION DES TERRAINS DÉSERTS. — MOUVEMENT COLONISATEUR POLONAIS VERS LE DNIÉPER, LE BOUG, LE DNIESTER. — FERTILITÉ DES TERRES COLONISÉES. — GROS PROPRIÉTAIRES

A l'époque où les provinces sudo-occidentales russiennes entrèrent dans le système politique lituano-polonais, elles n'offraient qu'un amas confus de terrains réstés stériles après la chute de leurs défenseurs et à la suite de la domination tartare sur les débris des populations détruites par le conquérant asiatique. Le problème de la possession et de l'exploitation de ces terrains tout à fait dépeuplés, ou insuffisamment peuplés, ne pouvait être résolu autrement que moyennant une colonisation de ces terrains continue et permanente. Mais, dans ce temps, la Pologne n'avait encore aucun plan général sur la manière de coloniser la ligne frontière des confins orientaux de ses États. Ce plan se fit de soi-même et petit à petit, au milieu des nobles (*šlakhta*) de la République et sous l'influence des intérêts personnels soit des grandes familles elles-mêmes soit de leurs adhérents.

La Pologne, en cédant aux croisés teutoniques son littoral maritime, s'était, pour ainsi dire, fermé les portes d'entrée dans les mers de l'Europe occidentale. Ce ne fut que dans la seconde moitié du xve siècle,

qu'elle réussit enfin à se soumettre les croisés et par suite, à se faire ouvrir le libre accès par eau de la mer Baltique. A compter de ce temps précisément, commença le fait de ce mouvement progressif et de ces développements économiques qui permirent aux Polonais de pouvoir administrer leurs possessions rurales sises sur la ligne frontière de l'Ukraine orientale et de les faire valoir comme le feraient des propriétaires dignes de ce nom, mais non pas comme le faisaient les Mogols ou leurs *baskaks* (percepteurs d'impôts) pillards et abrutis. Aussitôt après l'activité industrielle des plaines du bassin de la Vistule prit un essor rapide. Les domaines et les terres seigneuriales (*panskié*) commencèrent à rapporter des revenus jusqu'alors inconnus. Les biens communaux s'accrurent en peu de temps. De petits domaines se convertissaient en grands et l'accumulation des richesses contribua à la propagation des lumières parmi les classes nobles. Celles-ci constituaient une sorte de société d'élite qui, d'accord avec ses idées héritées de père en fils, regardait avec mépris les marchands des villes et ne recherchait que le gain résultant du débit des fruits du sol lequel, à leurs yeux, était la seule et l'unique branche de commerce dont l'exploitation ne déshonorait pas un gentilhomme. Les avantages de richesse, de civilisation, du privilège des droits politiques, — tout cela concourait à rehausser la valeur des produits du sol des seigneuries. Aussi l'économie rurale en Pologne progressait-elle au désavantage de l'industrie commerciale des villes. Partant des pays lointains de l'Europe, comme la France, les Flandres, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, la Suède, la Norvège, le Danemarck et l'Allemagne, les navires arrivaient à Dantzick et ailleurs, jusqu'au nombre de cinq mille, pour y chercher des blés, du bois de construction, de la potasse, du lin, du chanvre, de la laine, des cuirs et de la cire. Des milliers de bœufs, avec de nombreux haras de chevaux, étaient expédiés annuellement pour l'Al-

lemagne, la Bohême et la Moravie. On exportait chaque année les froments et les seigles seulement, pour la valeur de neuf millions de thalers. Et tous ces bénéfices eurent lieu, grâce aux grands propriétaires polonais, qui, encore au xve siècle, commencèrent à fructifier et à s'agrandir au détriment des petits.

Afin de s'acquitter des travaux nécessaires pour le débit de cette masse de produits, on avait besoin de beaucoup de bras, tandis que le nombre de travailleurs libres et intéressés au progrès du bien-être de la vie de campagne ne répondait point à la passion de cultiver le terre, passion qui dominait les goûts des propriétaires domaniaux, riches et civilisés. Par cette raison, dans des diétines et réunions de noblesse, on avisait aux mesures propres à limiter ou à restreindre les moyens d'action dont le riche bénéficierait au préjudice du pauvre. Peu à peu, le système de redevances censuelles finit par remplacer le système de corvées. Par suite de ce changement, la situation des colons agricoles empira à un tel point que, déjà vers la moitié du xvie siècle, des auteurs polonais commencèrent à avertir leurs compatriotes du danger qui les menaçait. D'un côté, la facilité que de gros propriétaires avaient désormais d'acquérir les petits domaines, de l'autre côté le morcellement de plus en plus considérable des terrains possédés par la petite noblesse, — agrandissaient la classe des hommes qui, tout en comptant au nombre des privilégiés, n'avaient aucune éducation. On appelait ces derniers *noblesse de sillon* (*zagonna*) : au lieu de former un corps d'opposition, qui, pendant les diètes, aurait tenu en respect les magnats, ils devenaient, sans s'en apercevoir, un instrument de plus entre leurs mains et, par conséquent, servaient les intérêts personnels de leur égoïsme coupable. Quant aux paysans proprement dits, dès la fin du xvie siècle, ils commencèrent à perdre *légalement* leurs droits de pouvoir changer leur lieu de séjour, et de transmigrer d'un endroit à l'autre. Ensuite on leur

défendit d'aller travailler à l'étranger lors de la saison des moissons dans les domaines qu'ils habitaient. Finalement l'interdiction alla jusqu'à prohiber aux paysans de chercher à travailler en Pologne. La dernière conséquence de ces mesures vexatoires aboutit à l'appauvrissement des paysans et leur dispersion, car chacun profita de la première occasion de s'enfuir loin des propriétés seigneuriales. Les colonisateurs des déserts profitaient de cet état des choses; ils attiraient vers eux la classe laborieuse des agriculteurs en leur promettant l'exemption d'impôts, et, au besoin, s'abritaient derrière le privilège de leurs franchises politiques, ainsi que derrière les sabres de leurs milices. Ainsi l'organisation sociale de la République de Pologne se vit subordonnée à la force d'une poignée d'individus comparativement peu nombreux et telle fut l'origine de l'ordre de choses basé sur ce que les historiens polonais nomment l'oligarchie.

Toutes ces manifestations de la vie sociale en Pologne se produisaient successivement dans la Russie polonaise, laquelle, du côté sud-est, bordait les provinces foncièrement polonaises. Au fur et à mesure que le parti guerrier de la société polonaise réussissait à combattre les Tatars, descendants des premiers dévastateurs de la Russie et de la Pologne, ce parti découvrait des espaces propres à recevoir la civilisation polonaise avec toutes ses qualités et tous ses défauts. Sur toute l'étendue du pays compris entre les monts Carpathes et la rivière de Narève, surgissaient nouvellement organisés les districts et les voïévodies. Aussitôt après l'établissement de la voiévodie russienne en Galicie, l'an 1462, apparut la voiévodie de Belzk, dans la partie orientale de ladite contrée. En même temps, on vit augmenter les colonies russiennes sur la haute Vistule. La population de Sandomir s'était accrue à un tel degré vers 1471, qu'il fallut créer encore une nouvelle voïévodie, celle de Lublin. Sur l'emplacement des

villages des Yatviagues, disparus totalement, s'éleva la voïévodie de Podlachie. En 1563, à cause du trop-plein des colonies militaires dans le Halicz, on fut obligé d'y établir une seconde diétine (*seimik*) pour la voïévodie russienne de la République. Quatre années plus tard, pour la même raison, l'extrémité méridionale de Volhynie reçut une organisation nouvelle, sous le nom de voïévodie de Braçlav.

La peur des incursions tatares rapprochait les métairies (*khoutor*) et les villages, où, en cas d'une surprise, les colons trouvaient de la protection plus solide qu'en pleins champs. Voilà la raison pour laquelle on voyait des colonies de plus en plus populeuses surgir dans les environs des villes fortifiées, comme : Bar, Braçlav, Vinniça, Kiev. Plus tard le courant de colonisation affluait de plus en plus vers les localités riches en terrains herbeux, mais jusqu'alors déserts, qui revêtaient l'immense surface des steppes s'étendant au bas des villes de Kanieve et de Bélocerkève, depuis les eaux de Soula et de Dniéper jusqu'à Boug et bien au-delà du Boug — localité que les anciens Roucičes avaient réussi à sauvegarder contre les maraudes des Polovçis, et que maintenant les successeurs des Roucičes avaient à défendre contre les Tatars. Des entrepreneurs hardis y arrivaient du fond des provinces éloignées, pour tenter la fortune. Les *pany*, haut placés, sollicitaient et obtenaient du roi de vastes concessions des starosties d'Ukraine. La petite noblesse y accourait briguer la faveur d'être chargée des emplois privés, comme celui de staroste des domaines royaux, qui les administrait sans jouir du droit d'en juger les procès en dernière instance; les simples paysans s'y rendaient en nombre, alléchés par l'appât des franchises de toute sorte, dégrevés des payements ou devoirs, exemptions octroyées par les fondateurs de nouvelles colonies, qualifiées d'immunités pour plusieurs années par anticipation. La fertilité du sol d'Ukraine récompensait les travaux

de chacun. L'opinion générale désignait ces parages comme la terre promise, et les publicistes polonais contemporains imprimaient maintes brochures pour être distribuées aux membres des diètes, indiquant les meilleurs procédés de gestion de ces domaines pour en tirer profit. Les uns conseillent de fonder une école de chevalerie sur la rive gauche du Dniéper, dirigée par des professeurs choisis entre les croisés de l'ordre teutonique. D'autres étaient d'avis de faire distribuer entre les pauvres nobles tous les terrains vagues en Ukraine, prophétisant que, par ce moyen, on y formera une nouvelle République, d'autant plus que l'étendue de ces terrains vagues surpassait celle de la Petite et de la Grande-Pologne prises ensembles. « Chose étonnante, s'écriaient les orateurs de la Diète, les Portugais et les Hollandais ont conquis les antipodes et le Nouveau-Monde, et nous autres nous ne sommes pas à même de coloniser définitivement une contrée aussi voisine de nous et aussi fertile que l'Ukraine, dont l'occupation est si aisée. Nous connaissons ce pays moins bien que les Hollandais ne connaissent l'Inde. »

La vérité est que, non-seulement les hommes d'État en Pologne, mais aussi les hauts magistrats (*diak doumny*) moscovites ignoraient où commencent et où finissent les frontières des deux États. Les Polonais avouaient qu'on n'avait pas encore déterminé les limites des provinces que la Pologne avait acquises à l'est, et que maintes contrées n'y avaient pas de propriétaire connu. Le çar Fédor, en 1592, donnait le nom de « mes frontières de Poutivle, » à ces rivages du fleuve de Soula, où le prince Wiszniewieçki avait alors fait bâtir la ville de Loubno, sur les cendres des maisons jadis brûlées lors de l'invasion des Tatars. Lorsque l'idée de coloniser les « déserts ukrainiens » commença à préoccuper les esprits des seigneurs polonais, personne ne savait préciser jusqu'où s'étendaient ces déserts. Dans les actes officiels, la position géographique

des terrains concédés n'était déterminée que d'une façon fort vague.

En 1590, on concéda au prince Alexandre Wiszniewieçki, staroste de Čerkassy : « les déserts de la rivière de Soula, au-delà de la ville de Čerkassy. » L'année suivante, le prince Nicolas Rožinski obtint la possession du désert comprenant les territoires (*ourociščé*), sur les rivières de Skirva, de Rastavitza, d'Oupava, d'Asamka et de Kaméniça. » Un décret de la diète de 1609, confère à Valentin Kalinowski et l'autorise à entrer en possession immédiate du « désert connu sous le nom d'Houmani, dans toute l'étendue de ses territoires. »

Ailleurs, nous trouvons l'expression de la pensée qui présidait à l'octroi de ces donations vraiment fantastiques, dans une décision émanée de la diète de 1590 qui proclame, au nom du roi, que :

« Des magistrats de la République ayant attiré notre attention sur cette circonstance que, ni l'État, ni les citoyens particuliers ne profitent aucunement des revenus qu'on pourrait obtenir de nos vastes terrains, sis dans le désert, sur les limites de l'Ukraine, au-delà de Béla-cerkève; nous résolûmes, en nous basant sur la teneur du droit, à nous conféré, de concéder la possession desdits terrains déserts en propriété éternelle, selon notre bon plaisir, aux personnes issues des familles nobles, en rémunération des services rendus à nous et à notre République. »

Après cela, on conçoit facilement l'ardeur avec laquelle des hommes méritants s'efforçaient de devenir propriétaires d'une campagne en Ukraine, puisant soit dans des terrains royaux, soit dans des terrains vagues, afin d'y fonder des manoirs héréditaires.

En établissant des colonies toujours nouvelles, les seigneurs avaient besoin de bras : aussi s'évertuaient-ils à qui mieux mieux d'attirer les travailleurs. Partout, aux foires, dans des cabarets et des localités où s'as-

semblait le peuple campagnard, des agents des seigneurs déclaraient à haute voix, qu'en tel endroit, se fondait telle et telle sloboda. Quiconque désirait aller s'y établir ne payerait aucune redevance pendant tant et tant d'années. Rivalisant entre eux, les colonisateurs offraient des conditions séduisantes, en déchargeant les colons de toute obligation jusqu'au terme de vingt, quelquefois même de trente ans. Pour se faire une idée des facilités accordées au paysan laboureur, souvenons-nous que, dans le courant du XIIIe siècle, après le fléau des Tatars, dans l'intérieur de la Pologne, les colons obtenaient trente ans d'immunités, mais seulement dans des pays de forêts, là où il n'y avait que des halliers et des arbustes, le propriétaire concédait douze ans de franchise et dans les plaines huit ans. Après l'expiration du terme convenu, les colons s'engageaient à payer au propriétaire des redevances usuelles et à s'acquitter de certains devoirs. Il n'était pas question de corvée (*pańscizna*) (1), chose inconnue en Ukraine. Quelquefois, l'individu ayant encouru une peine prévue par les tribunaux allait travailler chez un riche colonisateur, et aussitôt y trouvait aide et protection. Non-seulement des hommes obscurs, mais des magistrats, tels que le célèbre Jean Zamoyski, ne croyaient pas se compromettre en usant de ce moyen d'encourager les colons. Dans un procès-verbal des « exorbitations (*sic*) commises par le grand hetman Jean Zamoyski, » la trente-sixième *exorbitation* l'accusait « d'avoir invité dans ses villages (sloboda) le bas peuple des bourgades » et de coloniser ses domaines avec des déserteurs et des vauriens attirés par l'appât des franchises inouïes. Dans ce nombre, il y avait des criminels coupables d'avoir assassiné leurs père, mère, frère, voire même leur propriétaire, auxquels on garantissait un abri sûr, pourvu que ses vastes colonies ne manquassent point de laboureurs. Or, devant la toute-puissance de l'hetman

(1) *Pańscizna*, littéralement « ce qui revient de droit au propriétaire (pan).

favori du roi Batory, personne n'osait faire parler la loi (1).

Nous devons ici mentionner que l'œuvre de l'économie rurale en Pologne, vers la fin du XVIe siècle, passa finalement des mains de petits propriétaires entre les mains des seigneurs, que le système des revenus censiers des biens territoriaux se transforma en corvée (2) et que, par suite de la pression sur le travail des paysans corvéables, exercée soit par les propriétaires, soit par leurs agents, les désertions des laboureurs augmentèrent plus que jamais. Ces derniers se sauvaient loin de leurs anciens propriétaires. — Quant à la Lituanie, le voyageur Herberstein dit que, du temps de Vitold, le paysan lituanien se trouvait complétement à la disposition des intendants du propriétaire et était réduit à l'état d'une misère extrême. L'auteur Michalon Litvine, dans son ouvrage rédigé pour le roi Sigismond Auguste, compare la servitude des hommes du peuple de Lituanie, à l'esclavage chez les Tatars. Il reproche aux seigneurs lituaniens les vexations dont ils accablent leurs hommes, souvent estropiés ou tués, sans que les tribunaux locaux s'en mêlent. Toutes ces circonstances contribuaient à renforcer le mouvement colonisateur depuis les rives de la Vistule et du Niémen jusqu'au fond des déserts sud-est, qui, vers la fin du XVIe siècle, devenaient déjà de plus en plus abordables, grâce à l'esprit belliqueux de leurs habitants.

Voilà comment vinrent les colonisateurs des vastes terres qui s'étendaient entre la Soula, le Dniéper et le Dniester et qui ne manquèrent pas d'être colonisées et populeuses. La renommée de la plantureuse fertilité du

(1) Voir la brochure, aujourd'hui fort rare, intitulée : *O nowych Osadach Slobodach ukraïnych*, sans lieu ni date (vers la fin du XVIe siècle).

(2) Dans une note relative à ce passage, la rédaction du *Vestnik* dit que « l'auteur, ici et ailleurs, emprunte des renseignements contenus dans le travail polonais de feu Szanocha, intitulé : *Deux années de notre histoire* qui pèche par l'ignorance (*sic*) de l'élément russien, au point de vue du mouvement économique et politique de l'ancien territoire russien, aux XVIe et XVIIe siècles; mais pour ce qui concerne des données statistiques et topographiques, il s'y rapporte avec une attention convenable. »

sol d'Ukraine, y amenait des spéculateurs qui surent extraire de gros revenus même du sable des steppes de Podlachie, alors tout récemment colonisés. Ils y trouvèrent d'inépuisables fonds pour s'enrichir. Ce que les contemporains relataient des produits de cette terre, où coulent « des rivières de lait et des rivières d'hydromel, » nous paraît à présent exagéré sinon incroyable. Opalinski dit que chaque grain qu'on y ensemençait, dans un sillon ouvert avec un soc de bois, donnait une récolte fabuleuse. Rzonczinski cite un cas où l'ensemencement de 50 korzeç (1) rendit 1,500 kopas de seigle. Les herbes y poussaient si haut que d'énormes bœufs debout s'y cachaient jusqu'aux cornes. La charrue abandonnée dans le champ, se couvrait d'une épaisse végétation au bout de quelques jours. D'après le témoignage du même auteur, l'exubérante fertilité du sol, l'arôme des graminées et la profusion des fleurs sont en Ukraine favorables à l'apiculture, tellement que les abeilles s'y reproduisent spontanément d'elles-mêmes et non-seulement sur les arbres et dans les bois, mais aussi le long des bords des rivières et même dans des crevasses de la terre; ce qui oblige le campagnard à en exterminer des essaims entiers pour mieux conserver ses ruchers à lui. Maintes fois, on y trouvait des cavités dans le sol pleines de rayons de miel. Aussi de gros ours y crevaient, après s'être gorgés de trop de miel. Rzonczinski connaissait un gardien d'abeilles aux environs de la ville de Kaméneç, — Podolski — chez lequel, dans l'espace d'un seul été, douze ruches produisirent cent essaims. Il n'en conserva que quarante essaims, après avoir tué le restant, pour ne pas être obligé de les nourrir de son miel. — Opalinski, parlant de l'abondance des abeilles dans la Podolie, fait observer qu'un propriétaire, bon an mal an, récoltait un millier de tonnes de rayons de miel provenant de la dîme que lui payaient ses

1 *Korzeç*, mesure de capacité équivalant à 501 litres. Une *Kopa* contient soixante korzeç.

paysans. A en croire le même Opalinski, un gros propriétaire campagnard d'Ukraine reçut une fois dix mille têtes de bétail, à titre de dîme annuelle, due par ses paysans propriétaires de troupeaux.

Des seigneurs polonais voyant que la richesse de leurs confrères citoyens d'Ukraine redoublait, triplait, décuplait annuellement, se jetèrent avec on sait quel fiévreux empressement pour en coloniser les déserts. Plus ils voyaient de danger du côté des incursions tatares, et plus ils faisaient déployer de zèle soit par eux-même, soit par leurs colons. Les Tatars, de leur côté, à l'instigation des Turcs de Constantinople, cherchèrent à arrêter le progrès de cette manie colonisatrice. Les invasions devinrent de plus en plus fréquentes et ruineuses. A chaque razzia, ces barbares enlevaient des milliers de nouveaux colons. Mais, sur l'emplacement des colonies disparues, on voyait derechef arriver et s'établir, d'autres colons envoyés des provinces polonaises, de sorte qu'un même village, subissait parfois plusieurs palingénésies. Ce courant excentrique vers les déserts ukrainiens devint si fort que, pour nous servir de l'expression d'un observateur contemporain, les bourgades et les villages de l'intérieur de la République devenaient entièrement vides, tandis que les espaces naguère inhabités en Ukraine, s'emplissaient d'habitants au détriment incalculable de leurs anciens citoyens (1).

Le commencement du XVIIe siècle marque une époque où la richesse économique des provinces intérieures de l'ancienne Pologne, après avoir atteint des dimensions, qui ne se répétèrent plus, commença à décliner. Avec l'appauvrissement des paysans, diminua la production manufacturière des villes, dont la chute réagit sur le commerce intérieur. Des hommes riches recevaient des marchandises indispensables au comfort, par les négo-

(1) N'oublions pas que tout cela se faisait sous les auspices humanitaires des rois Yaguellons. A. C.

ciants étrangers, dont une foule infectait la Pologne, et les produits bruts du pays s'expédiaient à l'étranger. Les corporations ouvrières, qu'autrefois on comptait par douzaines et même plus, dans maintes villes, disparaissaient tous les ans; les rues dans les villes devenaient désertes; les maisons et constructions en briques croulaient en ruines; les ouvriers des villes, ainsi que les travailleurs de campagne, quittaient la vieille Pologne et se hâtaient d'aller s'établir sur ses confins. Nonobstant les incursions des Tatars, l'affluence des habitants dans de nouveaux établissements fut telle que, tout autour de quelques bourgades fortifiées, on voyait apparaître de nombreux nouveaux villages. Un ingénieur géomètre français, Beauplan, a pu, dans un bref délai de temps, fonder cinquante grandes colonies libres (*sloboda*) dans les biens du grand hetman de la couronne, Koniecpolski, lesquelles, pendant dix-sept années de son service en Pologne. donnèrent origine à mille villages. « Dès que les plus riches de nos « magnats, » dit l'historien contemporain Piaseçki, « s'aperçurent que l'Ukraine serait dûment défendue, « incontinent ils y conduisirent des colonies innom- « brables et s'empressèrent d'y construire des châteaux « forts dans des localités les plus aptes à la défense. « Avant cela, au-delà des villes de Bar, de Braçlav et « de Kiev, s'étendaient des landes désertes, hantées « uniquement par les bêtes sauvages; or, sous peu de « temps, on y vit tout plein de villages et de villes. »

Dans ces villes et villages, l'attraction redoubla sous l'appât de plusieurs années d'indemnité, et des franchises *Ukrainiennes* (oukraïnska volnosti), déjà renommées dans le monde; mais il s'infiltrait malheureusement le même esprit d'arrogance nobiliaire, qui, vers la fin du XVIe siècle, s'était intrônisé au-dedans même de la République, en y concentrant presque toutes les communes (*soltystvo*) indépendantes dans les mains de gros propriétaires ruraux, et en écrasant les minuscules

propriétés tenues par la petite noblesse sous le poids de ruineuses redevances. En vain, de temps à autre, dans les diètes et réunions publiques, faisait-on circuler des brochures sur la nécessité de morceler les terrains déserts de l'Ukraine en petits lots distribuables parmi autant de petits propriétaires. L'ordre, ou pour mieux dire le désordre républicain, avait déjà abouti à un état de choses si monstrueux que, au lieu de petits lots de terrains colonisables, s'agglomeraient des *Vlosti*, c'est-à-dire d'immenses domaines seigneuriaux, composés de plusieurs *Kluče* (clefs), à savoir plusieurs dizaines de bourgs et de villages. Or, chaque magnat ukrainien possédait plusieurs *Vlostis*. Outre cela, ces seigneurs, pour la plupart, tenaient par trois, quatre, cinq et plus, *starosties*, pour lesquelles ils payaient au trésor du roi fort peu de chose, sous différents prétextes, et souvent ne payaient rien. Nommément tel fut, entre autres, le prince Constantin Ostrožski. Possédant quatre grandes starosties, il osa venir en pleine diète de 1575, demander de l'argent pour la réparation du château-fort de Kiev, au grand scandale des seigneurs, relativement moins riches que lui (1). En outre des villes et des villages du ressort des dites starosties, outre d'autres biens de la famille princière d'Ostrožski, dans la circonscription d'un seul majorat appartenant à la famille précitée, on y comptait 80 villes ou bourgs et 2,760 villages. Après le décès du prince Yanouch Ostrožski, l'an 1620, on trouva dans la caisse 600,000 ducats en espèces et 400,000 thalers d'Autriche, plus 29 millions de florins de différentes monnaies. Il faut encore y ajouter, 50 attelages, 700 chevaux de selle, 4,000 juments, une innombrable quantité de bêtes à cornes et de brebis. Comme ce gentilhomme décéda sans postérité, son majorat échut en héritage au prince Vladislav-Dominique Zaslawski, personnage d'ailleurs

(1) En 1597, le roi Sigismond III demanda au prince Ostrožski de payer le droit de fouage (*podymné*) dont il négligeait de s'acquitter au trésor et qui s'accumula jusqu'à la somme de 4,000 kopys.

fort opulent déjà. Alors ses biens territoriaux s'étendaient sur des espaces si vastes que, du temps de la révolte de Bohdan Chmielnicki, la moitié des bandes révoltées et combattant sous ses drapeaux furent autant de sujets desdites possessions. Les héritiers de la famille princière de Zbaraz, qui venait de s'éteindre alors, les princes Wiszniewieçki, possédaient, à eux, sans compter, seulement sur la rive gauche du Dniéper, des dizaines de villes et bourgades, avec un millier de villages. Les domaines qui leur appartenaient sur la rive droite de ce fleuve s'étendaient, comme une longue zone continue, depuis le Dniéper, à travers les voïévodies de Kiev, de Volhynie, de Ruthénie et de Sandomir. Les terrains côtiers du bas Dniester, offrant une succession de paysages des plus pittoresques que la Pologne eût jamais possédés, appartenaient presque exclusivement aux Potoçki et aux Konieçpolski. Ces derniers avaient réussi à s'emparer à eux seuls de tant de starosties et de domaines héréditaires qu'un voyageur de leur famille qui partirait de son nid, je veux dire du château paternel de Konieçpolé (voïévodie de Séradz) pour se rendre au château de Novékonieçpolé (dans les steppes riverains du fleuve de Boug en Ukraine) pourrait, d'un bout à l'autre faire chacune de ses nuitées sous un toit à lui appartenant. A cette famille, seulement sur les *slaks tatareski* (1) appartenait, avant l'insurrection de Chmielnicki, 170 villes et 740 villages. Les domaines de Potoçki furent aussi fort étendus. Outre la starostie de Nézine, outre Kremencouk, Potok et autres localités sur le côté oriental du Dniéper, colonisées au profit des Potoçki, les deux rives d'un autre grand fleuve, le Dniester, se trouvaient occupées par un nombre de leurs terres si considérable qu'en Pologne, l'épithète sous laquelle ordinairement ou désignait les citoyens nobles de ces parages, était celle de *mangeurs du pain de Potoçki.* Au bas de toute la Podolie, les Kalinowski possédaient

(1) *Voies* par lesquelles la Horde faisait ordinairement ses incursions.

aussi maints domaines, surtout dans les environs des villes de Cernihove, de Novgorod Séverski. Ces concessions eurent lieu à une époque où la contrée en question fut détachée du çarat de Moscou et annexée à la Pologne. Des possessions non moins spacieuses que celles-là, appartenaient pareillement en différents endroits des voïévodies de Kiev et de Volhynie à l'ancienne famille des princes Rozinski. Plus tard leurs domaines passèrent dans les maisons de Zamoyski, de Lubomirski et de Danilowicz. Par ce moyen, les cinq Ukraines, et les rives gauches que les Polonais nommaient Zadniepre, se sont vues peu à peu entre les mains de quelques magnats de la Pologne, qui y avaient leurs châteaux-forts à eux, leur artillerie, leur armée et qui : 1° Relativement à leurs sujets, c'est-à-dire aux paysans des domaines héréditaires (votcina) jouissaient du *droit polonais* ou *droit princier ;* 2° Relativement aux colonies sur les terrains concédés, c'est-à-dire les starosties ou terres royales, s'appelaient *brachia regalia*, et relevaient du roi. Parmi ces propriétaires, il y avait des descendants des Kniazes Rurik, et de Kunigas lituaniens, comme par exemple, la famille du prince Ostrožski. Les rois leur octroyaient non-seulement les terres déjà colonisées, qu'ils possédaient au-dehors, exerçant autorité non-seulement sur les paysans mais aussi sur les boyards, lesquels avaient des villages à eux en vrais maîtres. « Nous donnâmes, écrit Sigismond I , dans une patente à l'adresse du prince Constantin fils d'Ivan Ostrožski, et concédâmes en possession éternelle au prince Constantin Ivanowicz Ostrožski, le château Stepani, avec ses lieux, ses boyars, ses serviteurs, ses bourgeois, ses tributaires (danniki), y compris taillables et corvéables (*Tiaglyie*)avec ses villages de boyards, y compris tous les droits y attachés, en sa qualité de maître et propriétaires, sans nous en réserver rien ni à nous-même ni à nos héritiers. »

Les gouverneurs des nombreux biens royaux et des

patrimoines (*votčina*) d'Ukraine ne se considéraient pas autrement que de vrais souverains, ne fût-ce que parce que plusieurs d'entre eux étaient réellement plus riches que leur roi. Au bas des lettres qu'ils adressaient au roi, ils ne signaient pas *votre fidèle sujet,* mais *votre fidèle conseiller*. Ils rivalisaient avec le roi, lors de la construction de leurs maisons ou de leurs villes, auxquelles ils concédaient des libertés et franchises telles que, d'après l'aveu des rois eux-mêmes, les anciennes villes, comme, par exemple Luçk, devenaient désertes et abandonnées. Ils faisaient négocier et signer des traités de paix avec les Cosaques et des conventions officielles avec le khan de Crimée. Ne voulant reconnaître aucune autorité au-dessus d'eux-mêmes, ils avaient l'air de potentats indépendants. Aussi plus d'un écrivain étranger par flatterie les appelait-il, *rois des rois*, ce qui ressemblait à de l'ironie. Le peuple d'Ukraine et la noblesse de Pologne leur infligeaient le sobriquet de *krolenta*, « roitelets. »

Dans l'antique Pologne, la haute noblesse, en convertissant leur royaume en un groupe de domaines seigneuriaux indépendants, ne rencontrait d'opposition ni de la part de la masse de la petite noblesse, ni de la part de la bourgeoisie, ni d'autant moins de la part des paysans. La colonisation de déserts russiens faite au nom des seigneurs (pany) ou de leurs clients s'accomplissait jusqu'à une certaine époqne sans aucune opposition de la part de qui ce fût. Mais aussitôt que la nouvelle Pologne, organisée sur le territoire russien et colonisée presque exclusivement avec du peuple russien, eut surpassé (*proïzošla*), soit par ses dimensions, soit par la surabondante fertilité de son territoire, soit par le nombre de ses habitants, eut surpassé, dis-je, le métropole du droit polonais ou, ce qui est une même chose, du droit seigneurial (*panské pravo*) — ce droit, codifié moyennant les arrêtés des diètes, se heurta contre le mépris du droit national de la masse, et qu'en

est-il résulté? Une lutte entre les deux partis, un conflit qui entraîna à sa suite toute une série d'événements qui, petit à petit, aboutirent à la destruction non-seulement de tous les fruits de l'activité des seigneurs colonisateurs, mais aussi à la perte du berceau même de la seigneurie en le dépouillant du principe de son ancien comfort.

(*Traduit du russe.*)

II

APPARITION DES COSAQUES.— RAPPORTS PACIFIQUES ENTRE LES SLAVES NOMADES ET LES MOGOLS. — CHANGEMENT DANS LA VIE POLITIQUE DES TATARS. — LES COLONIES RUSSIENNES RECULENT DEVANT EUX. — LES COSAQUES COUVRENT LA COLONISATION AVEC LEURS LIGNES DE SURVEILLANCE. — LES COSAQUES PROTÈGENT LA CHASSE ET LA PÊCHE MOYENNANT DES EXPÉDITIONS A MAIN ARMÉE DANS LE BASSIN DU BAS DNIÉPER. — LES COSAQUES A L'ÉTAT DE BOURGEOIS.

Les preux défenseurs (*Ratoborçi*) du droit de toute une masse de leur nation contre l'aristocratie, qui ne voulait reconnaître ce droit, étaient des hommes, qui, dans l'origine, servaient d'instrument indispensable au progrès de la colonisation des déserts d'Ukraine. Plus tard, ces mêmes preux rompirent en visière avec la loi de leurs magnats, et opposèrent une résistance des plus opiniâtres à tous les efforts de la noblesse du pays. — C'étaient des Cosaques d'Ukraine !

Ce nom, que tout le monde aujourd'hui connaît, a été employé dans des sens si différents que je crois indispensable d'en rechercher d'abord la première apparition dans des sources historiques, et je puis relater les vains efforts tentés par les seigneurs, en vue d'une colonisation dans le but de convertir en nouvelle Pologne toutes les provinces russiennes méridionales.

Le mot *cosaque* signifiait premièrement la même chose que « libre maraudeur, » ou si l'on aime mieux « ravisseur et brigand. » Généralement au nord et au sud du Tzarat de Moscovie, de même qu'en Pologne et

chez les Tatars : *cosaque* veut dire homme sans demeure fixe, « Jean sans terre. »

Lorsque les principautés méridionales des Kniazes Varégues, à la suite des invasions tatares, restaient dévastées et converties en autant de déserts, on vit en face de ces déserts, s'établir tout un monde de nomades mogols. Les steppes qui séparaient alors les établissements slaves des établissements mogols n'appartenaient originairement à personne. Aux yeux des Tatars, c'était une borne naturelle qui sauvegardait leurs campements contre l'éventualité de tentatives hostiles de la part de leurs vassaux tributaires. Durant longtemps, pour le monde russe, les steppes étaient quelque-chose comme une mer sur laquelle personne n'osait s'aventurer. Toutes les fois que, de part et d'autre, on avait besoin d'aller au-delà des limites de leurs grandes étendues de terrains, il se formait, soit chez les Tatars, soit chez les Russiens, des sociétés d'hommes entreprenants qui trouvaient la possibilité de se maintenir au milieu des steppes inhabités, loin de leurs villages paternels. De telles associations avaient l'air d'une horde à part qui, en temps de paix, se confondait avec les autres, obéissant aux lois coutumières du pays. Mais en temps de guerre ou lors d'une excursion pour faire la chasse ou la pêche, l'association se choisissait des chefs par voie d'élection et agissait de telle ou telle façon suivant l'intérêt des colons de la localité. Ces groupes semi-guerriers, semi-industriels furent pendant longtemps connus chez les Tatars sous le nom de *cosaques*, tandis que chez les Russiens et chez les Polonais l'institution des Cosaques apparut en même temps, quoique dans des localités éloignées l'une de l'autre. Il y a des documents écrits qui prouvent, que cela ne pouvait exister antérieurement au XVIe siècle.

Les historiens polonais ont connu quatre hordes tatares, dont chacune avait son khan à elle, à savoir : la horde d'au-delà du Volga, celle d'Astrakhan, celle de

Kazan et enfin celle de Pérékop. A ces quatre hordes on en adjoint une cinquième dite *cosaque*. Cette dernière n'ayant jamais reconnu l'autorité d'un khan, changait souvent de lieu de campement, et passait pour la nation la plus valeureuse de toute la Tartarie. A compter des temps du grand-kniaze de Moscou, Ivan III, on parle dans les annales russes, des Cosaques Tatars d'Azov, comme d'autant de brigands de la pire espèce. Ils se formèrent alors des restes affaiblis de la Horde-d'Or et finirent par constituer une peuplade indépendante et des plus actives, des plus hardies parmi les Tatars. Après s'être disséminés sur les steppes entre la Crimée et l'Ukraine Moscovite, les Cosaques d'Azov vivaient du produit de leurs brigandages. Parfois ils attaquaient en petites bandes des villes frontières, mais ils causaient le plus de mal aux relations d'amitié entre la Crimée et le grand-duché de Moscou : « La plaine est salie, infectée par les Cosaques d'Azov, » écrivaient les envoyés à leur Kniaze de Moscou, alors qu'ils s'étaient arrêtés en Ukraine, pour y attendre l'occasion de pouvoir tenter le passage ultérieur pour atteindre la Crimée; « attendre, ajoute l'ambassadeur, comme on attend l'arrivée d'une bourrasque sur mer. » Leur maître, Vacili Jeanovič, exigeait du Sultan turc qu'il défendît à ses Cosaques d'Azov et d'Akkerman d'aider la Lituanie contre la Russie. Des exigences comme celles-ci furent stériles d'effet, uniquement parce que les Cosaques en question n'avaient nulle part de séjour fixe. Le jour où l'envoyé moscovite Korobov demandait qu'on lui donnât des guides qui l'accompagneraient depuis Azov, on lui répondit qu'il n'y avait pas à Azov de Cosaques d'Azov.

Jusqu'aux derniers temps de l'existence du khanat de Crimée, ses Tatars donnaient le nom de *Cosaques* à un détachement de cavalerie, composé d'ulans, de kniazes et de cosaques. Chez les princes apanagés de Moscou,

(1) *Sidi ou moria izdi Pogoody*, proverbe russe.

on voyait aussi, attachés à leur service, des Tatars-Cosaques, dont ils se servaient pour parcourir les steppes, en qualité de conducteurs ou de fourrageurs et de pillards. A Pérékop, ainsi qu'à Belgorod sur le Dniester, et, en général, dans les pays riverains de la mer Noire, existaient depuis longtemps des guerriers cosaques portant des noms connus. En 1402, Mengli Guireï écrivit au Grand-Kniaze de Moscou, Joannes III, que son armée, revenant de Kiev, et chargée de butin fit une rencontre dans les steppes, avec des Cosaques de la Horde-d'Or (*ordynski*), et les dépouillèrent entièrement. Le roi Sigismond Ier, l'an 1510, avertissait tous ses seigneurs chargés de la garde des frontières, par des lettres circulaires, qu'ils devraient se préparer à repousser une incursion des Tatares. « Le danger, y écrivait-il, n'est pas grand, parce qu'il ne s'y trouve que des Cosaques de Pérékop, accompagnés de quelques Tatars d'Akkerman. » En 1516, le khan de Crimée, Mahommed Guireï, se justifiait devant le roi polonais Sigismond, en prétextant qu'il ne lui était pas possible de détourner l'attaque des Cosaques d'Akkerman (1), vu qu'ils n'obéissaient plus à ses ordres, et qu'ils s'étaient choisis pour chef, un nommé Alyka, Çarevicz, qui lui était hostile. Enfin, dans un papier daté de 1560, on se plaint de ce que les Cosaques d'Akkerman, à l'insu du Sandžak de la province, venaient attaquer des châteaux d'Ukraine, mais que d'ailleurs, en le faisant, ils imitaient les troupes polonaises, lesquelles s'attaquent volontiers aux châteaux-forts turco-tatares. Après s'être préalablement concerté avec les Criméens, le roi Sigismond-Auguste, proposait à ces Cosaques de

(1) Dans un chant des Tatars d'Astrakan, il est dit : « Holà! oyez, les Cosaques ! Nous le sommes, en vérité, mais non pas des Cosaques russes. Nous savons comment il faut engraisser un cheval maigre, quand nous avons maraudé sur les rives d'Ilmen.

«Aussitôt de retour d'une razzia réussie, nous nous appellerons vrais Cosaques, et, sans aucun vêtement, tout nus, nous dormirons dans les bras des belles femmes qui jamais n'avaient été vues par un étranger sous les rayons ni du soleil, ni de la lune. » (Voyez mes *Specimens of the popular poetry*, p. 260.)

venir prendre du service chez lui, simultanément avec les Cosaques russiens, lesquels vivaient dans le Bas-Dniéper. Ce roi leur envoyait en cadeaux des draps, ainsi qu'aux autres Cosaques-Dniéprois.

Dans les récits des annales russes, on rencontre, avant tout, des données sur les Cosaques de Riazane, parce que le côté S.-E. de l'Ukraine, dans cette goubernie, se trouvait plus que les autres exposé aux déprédations des hordes des steppes. Sous le règne du Grand-Kniaze Vacili, à Moscou, on parle des Cosaques de Smolensk. En effet, plus d'une fois, le roi Sigismond se plaignit au Grand-Kniaze qu'ils infestaient les provinces lituaniennes. Un peu plus tard, apparurent les Cosaques de Poutivle et enfin les Cosaques du Don. Ces derniers, en Russie méridionale, rendaient, à cause des grandes distances qui les séparaient de la zone colonisée, des services analogues à ceux soit des Cosaques russiens du sud, soit des Cosaques du bas Dniéper, soit enfin des Zaporogues.

Aux temps préhistoriques de l'existence des Cosaques du sud, il paraît que la vie pastorale dans des « champs sauvages, » était plus et mieux développée chez les Tatars que chez les Russiens.

Les Cosaques du Dniéper empruntèrent quelques termes à leurs voisins et s'assimilèrent à tout jamais leur propre manière de vivre. Chez eux, de même que chez les Tatars, *Čaban* (1) veut dire berger de brebis. Le plus intelligent des pâtres tatars assumait le nom de *odaman*. C'est l'ataman des Cosaques.

Un troupeau libre (svobodnés) se composait de dix trou-

(1) Je proposerais d'autres étymologies, qui me semblent plus probables : Cōuban est un composé de deux substantifs indubitablement persans : *čoub*, bâton, et *bân*, désinence qui donne au mot qui le précède le sens de gardien-maître, féminin *bânou*, maîtresse de maison. Ce monosyllabe *bân* se permute souvent en *man* : par exemple, les Persans disent *Séguiban*, gardien des chiens, les Turcs disent *seïman*, même signification. En sanscrit, de même qu'en grec, *atta* veut dire *mère*, et, en latin, *atta* est un nom donné par respect aux vieillards. Donc *ata-mân*, père gardien. Comme *ata-heg*, le père chef, titre royal. *Khan-ou-man* correspond à son homonyme de *Kouč-ou-buné*, l'un et l'autre désignent tout ce qu'une maison possède littéralement. *Kouč* propriété mobilère, de *Koučiden* (Sl. *kocovati*) se transporter d'un endroit à l'autre, décamper. Le mot cosaque *koš* n'est qu'une corruption de *Kouč*.

peaux réunis dont chacun contenait mille moutons et s'appellait *kôš* d'où évidemment provient le *gos* des Cosaques, mot qui signifie établissement, pied à terre, camp. Enfin, la coutume de porter un toupet, ou mèche de cheveux sur la tête, que les Malorusses nomment *ocelédetz* (comme chez Sventoslav), est un emprunt fait aux Tatars. Chez eux, la jeunesse guerrière, les petits princes et les mourza ne se rasaient pas comme les autres, mais laissaient au sommet du crâne un toupet qu'ils entortillaient autour de l'oreille.

Dans l'existence politique des Tatars criméens, il y avait une période pour les industries de la paix, qui les avait mis à même de se rapprocher de leurs voisins. Cette période précéda la chute de Constantinople et le développement de la domination des Turcs autour de la mer Noire. Après avoir épuisé leur énergie dans des querelles intestines, les Tatars revinrent à l'état duquel ils avaient été tirés par leurs chefs inspirés de l'idée de détruire tout ce qui n'était pas mogol. La vie pastorale devint pour les Tatars l'idéal d'une existence fortunée. Dans cette société tourmentée par les orages des luttes intestines, surgit une velléité de repos, puis le besoin de respirer mieux à son aise. Ce repos, ils le trouvèrent sur les steppes, dans des localités riches en végétation, sises au-dessus des mers d'Azov et du Pont-Euxin et sur les rives du bas Dniéper, du Boug et du Dniester. Si jamais tel fait fut possible, ce fut assurément durant cette période que pouvait avoir lieu un rapprochement des nomades slaves avec les nomades mogols, alors que, du côté du Khan de Crimée ainsi que du côté du Hospodar de Moldavie, les affaires politiques avaient été amenées déjà à une solution pacifique.

Une tradition se conserve chez les Tatars criméens, selon laquelle un émigré lituanien, du nom de Guireï (1) aurait fait l'éducation d'un descendant de Čenguiz, secrè-

(1) *Gira*, en langue d'Ukraine, signifie « tête tondue. »

tement et loin des princes ses parents, bouffis d'orgueil et hostiles les uns aux autres. Le pupille du Lituanien Guireï (ou peut-être pupille d'un Russien de Lituanie) finit par être élu Khan de Crimée. Par reconnaissance envers Guireï, il unit son nom au sien, en léguant à ses descendants l'ordre d'en faire autant. Par ce moyen, la dynastie des Khans Guireï prit naissance et continua son règne à travers des siècles. Le premier Khan de ce nom, Devlet Guireï, plus tard décoré de l'épithète de Hadži, pour avoir fait son pèlerinage à la Mecque, fit maints efforts pour faire goûter à ses Tatars les avantages d'une vie sédentaire dévouée aux occupations des hommes aimant les sciences et les loisirs de la paix, et en même temps s'occupant de l'industrie et du commerce. Pendant son règne, qui dura trente-neuf ans, il entretint des relations amicales avec la Russie et une paix prolongée avec la Pologne. Agissant dans le but d'adoucir les mœurs des siens par la propagande islamique dans la Crimée, jusqu'alors païenne, il donna en même temps maintes preuves de sa tolérance en matière de religion, à l'égard de tous les cultes indifféremment. Devlet Guireï était lui-même modeste jusqu'à l'humilité, bienfaisant même envers les couvents chrétiens. A côté d'une telle disposition morale du Khan, ses relations avec la horde mogole d'un côté et avec la horde slave de l'autre, se bornaient à l'échange des rapports commerciaux. Bref, il n'y avait aucun motif de faire la guerre à qui que ce fût.

Avec l'avénement au trône criméen du Khan Menglé Guireï, un de ses nombreux fils, les affaires de Crimée prirent un aspect bien différent de celui qu'elles avaient eu sous son père. Ce Khan réveilla chez ses Tatars l'esprit sauvage et guerrier, et il continua sans relâche à les conduire en Russie pour y butiner. Voilà pourquoi les disputes sanglantes entre les Tatars et les Cosaques moscovites n'avaient pu commencer que vers la fin du XVe siècle seulement.

En 1453, les Turcs osmanlis conquirent Çaregrad. Pendant vingt-deux années consécutives, Menglé Guireï les aida à s'emparer de la ville de Kaffa et à détruire de fond en comble la colonie de négociants génois de Crimée. Les meurtres perpétrés à Kaffa par les Tatars, et le fanatisme musulman inculqué aux Osmanlis par les Tatars, conjointement avec les bruits concernant des cruautés exercées sur les chrétiens par les Turcs, qui se montraient de plus en plus hostiles à l'Europe, toutes ces horreurs, dis-je, auront dû nécessairement avoir plus d'un écho en Ukraine. Les incursions des Tatars dans les pays ukraniens de Kiev, de Braçlav et de Podolie, qui commencèrent à dater du jour de l'intronisation de Menglé Guireï achevèrent d'indisposer les Cosaques contre l'Islam. A tout cela, si l'on ajoute encore les discussions soulevées de part et d'autre relativement au droit de pâturage, d'entretien des troupeaux, de la chasse et de la pêche, on concevra comment, dans les déserts des contrées du bas Dniéper et du bas Dniester, dut commencer cette lutte acharnée qui, depuis, se continua sans relâche entre les émigrés provenant des colonies de l'Europe et ceux qui venaient des colonies de l'Asie.

Après l'installation des Turcs dans l'empire grec, ceux-ci eurent besoin d'y entretenir des foules d'esclaves des deux sexes, pour les services multiples de leur paresse et de leur faste asiatique. Les Tatars pauvres, trouvant que la vente des prisonniers chrétiens des deux sexes aux musulmans riches trouvait toujours des chalands, en procurant de gros bénéfices, changèrent leurs excursions en autant de mouvements commerciaux. Dès lors, les centaines et les milliers d'individus enlevés en Ruthénie, en Pologne et en Ukraine lituanienne (1), furent aussitôt expédiés sur le marché de Crimée. Annuellement, ce trafic prenait des proportions de plus en

(1) Lisez : Ukraine polonaise. — A. Ch.

plus vastes au point que, selon le récit du Lituanien Michalon, rédigé vers la moitié du XVIe siècle, les navires arrivant d'outre-mer dans les ports de Crimée, s'en retournaient chargés de prisonniers à vendre. Cette circonstance changea non-seulement les relations entre le monde slave et le monde mogol, mais aussi influa sur le déplacement de leurs lignes frontières.

Antérieurement à la soumission des hordes tatares de la Crimée à la suzeraineté des Sultans de Constantinople, la ligne frontière entre les possessions de Lituanie (Pologne) et les terrains occupés par les Tatars de Pérékop, d'Očakov et d'Akkerman, y compris le tracé de limites des états du Hospodar de Moldavie, était ainsi tracée :

La Lituanie commençait à partir de la rivière Morakhva qui se jette dans le Dniester. De ce point, la ligne de délimitation suivait le Dniester, bordant Tiaguine (Bender) jusqu'aux bouches du Dniester, dans la mer Noire. Plus loin, la ligne en question traversait le Liman du Dniéper, effleurant les fortifications d'Očakov, sises sur une terre lituanienne et, en 1492, reconstruite par les Tatars criméens sur les restes des vieilles fortifications. Ensuite, la ligne frontière passsait par l'embouchure du Dniester et remontait tout le long du lit de ce fleuve jusqu'à l'île de Tavani. Là, se trouvait l'octroi dont les revenus appartenaient, une moitié au grand duc de Lituanie et l'autre moitié au Khan de Crimée. Partant de Tavani, le Dniéper appartenait déjà tout entier à la Lituanie. La ligne de délimitation convergeait vers le S.-E. jusqu'à la rivière Ovčé-Vody; puis elle remontait le courant de cette petite rivière, après avoir traversé les hauts plateaux, les lits des rivières de Samara et d'Orgay jusqu'à Doneç; et ensuite depuis Doneç jusqu'à Tikha Sosna, où les possessions de la Lituanie touchaient à celles de Moscou. Sur ces frontières, le dernier Kniaz de Kiovie, Siméon Olelkovicz envoyait son lieutenant

Spiridov, et celui-ci, visitant toute l'étendue des frontières, accomplit le tracé de la ligne de démarcation entre la Lituanie, les possessions tatares et celles de Valachie.

Dans les bouches du Dniester, en aval de la mer, en se dirigeant vers la ville de Tiaguine et sur la rive gauche du fleuve, se trouvait le vieux port de Kočoubey (aujourd'hui Odessa), d'où l'on expédiait les blés en Grèce, avant qu'elle fût conquise par les Osmanlis. L'historien polonais Dlugosz, contemporain de Yaguello, dit, sous la rubrique de l'an 1415, que, en cette année, des ambassadeurs de Constantinople arrivèrent chez Yaguello, avec prière d'envoyer, en aide à l'empereur, un envoi de blé, dont manquait Constantinople, cernée par les Turcs. En répondant, Yaguello désigna la rade de Kočoubey où les Byzantins trouveraient du pain. A proximité d'Akkerman et d'Očakov, se trouvaient de grandes étendues de terrain concédées aux seigneurs russiens, tels que les Bučaçki, les Jazloveçki et les Sienavski. On possède encore les actes officiels octroyés à Jazloveçki par le roi Vladislas III, concernant la propriété de je ne sais quelles landes sablonneuses sur la côte maritime (morski nasyp). Antérieurement, le roi Sigismond Ier s'abouchait avec le Sultan Soliman, en vue d'ordonner aux habitants d'Akkerman d'avoir à payer une redevance annuelle pour le pacage des troupeaux sur la rive gauche du Dniester. A cette époque déjà, la possession des contrées côtières de la mer Noire commença à être disputée au gouvernement lituano-polonais. Il en référa à ses starostes de Kiovie, de Kaniev et de Čerkassy, afin que des vieillards de ces localités, d'après leurs souvenirs, désignassent le tracé des limites en question. Peu de temps après, Micalon Litwin, en sa qualité d'inspecteur des châteaux des frontières, en faisant un rapport au roi Auguste, confondit les octrois de Tavani sur Dniéper avec d'anciens gués (*pérévoz*) sur le fleuve de Boug, nommées le Bain de Vitold, poste où,

paraît-il, habitaient les fermiers du grand-duché de Lituanie, qui percevaient l'impôt payable par les marchands. Cependant, après la chute de Constantinople, la colonisation industrielle des Russiens se releva rapidement vers le nord-ouest. Le commerce des blés russiens dut céder sa place au commerce de prisonniers russiens. Le très-fertile delta compris entre le Dniéper, le Boug, le Dniester, se convertit en un désert si désolé que, sous le règne d'Etienne Batory, les troupes de Samuel Zborowski, rôdant dans le bas Boug et le bas Ingoul, y mouraient de faim ; et, vers la fin du XVIe siècle, l'Hetman Nalévaïko, dans une lettre adressée de ces parages à Sigismond III, affirmait que, depuis la création du monde, personne n'aurait pu vivre dans ces affreuses solitudes.

Après avoir consolidé leur prise de possession de Constantinople, les Turcs soumirent la Crimée au pouvoir de leur Sultan, qui, en même temps, régnait à Kaffa, ce principal marché de la Crimée d'alors, et tenait une garnison turque à Kozlov (Eupatoria). En vertu du traité conclu l'an 1478, entre le Sultan et le Khan Menglé Guireï, le Sultan, comme souverain suprême de la horde de Crimée, avait le droit de se faire accompagner par le Khan, lors d'une guerre, à condition de subvenir aux frais de ce contingent, tandis que le Khan ne pouvait légalement ni faire la guerre, ni conclure la paix de son propre chef. Les Sultans, à force de lancer la horde tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, firent reculer les colonies slaves vers l'intérieur du pays et convertirent les contrées côtières d'Očakov et d'Akkerman en un réseau de voies de communication entre la Crimée et la Turquie d'au-delà du Danube. Conséquemment, après avoir soumis à leur autorité la Moldavie et la Valachie, ils étendirent leurs possessions jusqu'au Dniester. Le fils de Casimir de Pologne, Albrecht Yaguellonide, combattait déjà les Tatars, qui vinrent l'attaquer dans ses propres États. Louis de Hongrie, petit-fils de

Casimir, fut tué sous Mohča, en combattant contre les Turcs, et la petite-fille de Casimir, Isabelle Zapolska, donna au Sultan Soliman la moitié de la Hongrie avec son fils mineur en tutelle. Aussitôt après le siège de Vienne, les armées de Soliman étaient prêtes à se frayer un chemin vers la conquête du restant de l'Europe. Aussitôt, la Pologne, effrayée des progrès toujours croissants des Turcs, accepta toutes les clauses d'un traité humiliant. Elle prit l'engagement de payer un tribut annuel aux Tatars de Crimée, après avoir renoncé à toute l'étendue de ses États comprise entre les embouchures du Dniéper et du Dniester.

Du temps de Menglé Guireï, les incursions de ses Tatars furent à tel point dévastatrices qu'au commencement du XVIe siècle, l'Ukraine polonaise se trouva diminuée et rétrécie entre les forteresses frontières de Busk et Halicz, tandis que Bar, Chmielnik et Vinnica comptaient au nombre des avant-postes fort dangereux et dans lesquels osaient se maintenir seulement des guerriers d'un courage éprouvé. Vers la fin du XVIe siècle, un géographe polonais, Sarnicki, écrit que : le château-fort de Bar se trouve construit à l'entrée même de là Tartarie (1). Jusqu'à l'an 1617, les Turcs ne cessent de soutenir que les forteresses de Berdasz, de Korsoun, de Biala-Cerkiev, de Kaniov, de Čerkassy et de Ćehrine, restent bâties sur le sol appartenant au Sultan de Turquie. Un peu plus tard, la ligne des défenses frontières s'était avancée, dans les steppes, jusqu'à Braçlav, place forte qui, d'un côté, envoyait ses patrouilles vers Kaméneç Podolski, et, d'un autre côté, jusqu'à Biala Çerkiev. Les patrouilles de cette dernière forteresse rencontraient parfois, vers l'ouest, celles de Braçlav, et, vers l'est, celles de Kiev. Jusqu'à la fin du XVIe siècle, l'Ukraine aboutissait à la limite que nous venons de nommer, c'était la province frontière des États lituano-

(1) Bar, arx munitissima... in ipso aditu Scythiæ excitata.

polonais. Elle était même la barrière où s'arrêtaient les champs cultivés avec leurs villages, fermes et ruches d'abeilles, sous la sauvegarde des tertres *mohilas*. Au sommet des *mohilas*, debout, l'arme au bras, épiaient les *czaty* ou guets des châteaux-forts du voisinage, prêts à donner le signal convenu, à la première apparition des cavaliers tatars (zagony). Souvent on voyait au sommet d'une mohila, un échafaudage avec des cloches (dzwony) pour sonner l'alarme. A cet effet, on allumait le soir des tonneaux entourés de paille et pleins de résine. Plus loin, vers Pérékop, se déployaient d'immenses plaines de steppes, ou, comme le peuple les appelle, des *champs sauvages*, où rôdent des troupeaux de chevreuils, de cerfs, de *sokahs* (sorte d'antilope), de chevaux sauvages, de buffles, etc. Bref, à l'est des colonies russiennes, s'étendait une mer de steppes sur laquelle on ne rencontrait plus que fort rarement des vestiges du séjour de l'homme.

A travers cette mer de steppes, les Tatars pénétraient dans l'Ukraine, qui ne se trouvait pas toujours à même de pouvoir être défendue par ses places fortes. En 1482, le Khan Menglé Guireï saccagea, incendia et fit prisonnière toute la métropole de Kiev, en emportant avec lui les reliques de son *Pečerski*, champ des morts. Un même sort devait frapper aussi les derniers châteaux-forts sur le Dniéper, comme Kaniov et Cerkassy. Jusqu'ici ils n'existaient que grâce à la vigilance des sentinelles de la garde et au courage des milices frontières, qui ne permettaient aux Tatars d'y faire irruption qu'à la dérobée.

A côté d'une pareille situation du pays, *Niz*, le « Pays-Bas » du Dniéper, riche en poissons et en bestiaux, ne fut accessible qu'aux exploiteurs en armes, qui, dans les actes contemporains, sont nommés Cosaques. Des hommes entreprenants du bas Dniéper et d'*autres contrées*, s'aventuraient alors par eau, descendant ce fleuve jusqu'à Niz, à Čerkassy et plus loin. Ils étaient obligés de

payer au voïévode de Kiev un dixième de tous les produits obtenus. Or, toutes les fois que, arrivant du haut ou du bas Dniéper, ils apportaient à Kiev des poissons salés, fumés ou frais, l'agent du voïevode, nommé *Osmnik*, conduisait le marchand au château du voïévode. On y prenait six gros pour une tonne de poisson préparé, et un dixième du poisson frais. Un diplôme de 1499 donne le nom de *Cosaques* à ces industriels. On les distinguait des marchands qui, arrivant à Kiev, s'y logeaint soit dans les cours (*podvoré*), soit en chambres, chez les citadins. Tout ce monde, venu à Kiev, s'y adonnait à une débauche effrénée, en compagnie des citadins. L'habitude de faire des choses malhonnêtes (ne počesné) avec les têtes blanches (1) s'était enracinée à Kiev au point que l'amende pour ce délit constituait l'un des revenus les plus lucratifs de la ville. Si le délinquant était un musulman, il payait douze fois plus qu'un chrétien.

La bravoure traditionnelle des Cosaques peut se voir dans ce fait que les Cosaques slaves s'unirent dans le but d'agir contre les brigandages des Cosaques mogols. L'épithète ordinaire du Cosaque slave était *otvažny*, le courageux et *voîne dobyčnik*, le guerrier butinant. Avec l'aide des circonstances, ce Cosaque devenait pâtre (čoban) des steppes, de même que le Tatar, cela peut se conclure en nous basant sur les termes que nous avons cités plus haut, que les Cosaques ont empruntés aux Tatars, et qu'ils ont appliqués aux besoins de leurs existence nomade. Enfin, les Cosaques, à l'instar des Varégo-Russes d'autrefois, s'occupaient alternativement tantôt de faire la guerre et tantôt de trafiquer, ce qui, peut-être, prouve leur expédition dans le bas Dniéper, en vue de pêche et de chasse, ce qui n'était pas praticable du temps de Menglé Guireï pour tout autre homme que le Cosaque guerrier.

(1) *Biala głowa*, nom qu'en polonais, aujourd'hui encore, on donne généralement aux femmes mariées ou non mariées.

Dans les chroniques polonaises, la première donnée relative aux Cosaques guerriers se rencontre sous la date de 1508. Décius, en finissant ces récits avec l'année 1516, parle d'un célèbre héros russien, Polus, qui, en même temps que le prince Ostrožski, avait battu les maraudeurs tatars, qui dévastaient la Russie. La chronique de Bielski donne à ce Polus l'épithète de *Rouçak, célèbre Cosaque,* et Stryjkowski le qualifie de « célèbre Cosaque russien et chevalier. » Dans les chroniques polonaises plus récentes, on trouve aussi une tradition prouvant que les starostes des châteaux royaux de la frontière entreprenaient eux-mêmes des expéditions contre les oulousses tatares, absolument de la même manière que le faisaient les Tatars en Ukraine, brûlant, saccageant des villages et des villes, ce qui, dans le langage des habitants des frontières d'alors, s'appelait : « Aller à la cosaque. »

« L'an 1516, dit Guaguenine, le Khan de Crimée, Menglé Guireï, profitant de la guerre que se faisaient le roi de Pologne et le Çar de Moscou, et quoiqu'il reçût de l'argent et des dons de ces deux princes, envahit l'Ukraine. Alors les Zaporogues, voyant la trahison, cherchèrent la vengeance eux-mêmes. Sous la conduite de Predslav Lançkoronski, staroste de Chmielnik, ils vinrent sous Akkerman (1), enlevant les troupeaux des Turcs et des Tatars et les emmenant chez eux. Sur la frontière déjà, lorsque les Tatars l'atteignirent, près du lac d'Ovide, Lançkoronski et ses troupes reçurent le choc, et, en étant sortis victorieux, chargés de butin, rentrèrent dans la Sič̌a. A partir de ce jour (observe Guaguenine), nous commençâmes à avoir des Cosaques qui, s'exerçant de mieux en mieux dans le métier de la guerre, payèrent les Tatars avec leur monnaie et pour cause. »

L'expression « *aller à la cosaque* » fait voir que cette

(1) Voyez plus haut (Lançkoronski).

milice existait d'abord indépendamment des troupes préposées à la garde des frontières, et qu'elle relevait des starostes des villes. Cette première ébauche de Cosaques slaves grandit avec le temps et ils finirent par s'assimiler d'abord les mœurs des Cosaques tatars et ensuite par avoir une organisation autonome. Leurs expéditions fréquentes contre les Tatars contribuaient puissamment à créer enfin une troupe capable de faire face aux irruptions de l'Asie en Europe. Le héros, dont parle ici la chronique polonaise, Predslav Lançkoronski, provenait d'une ancienne famille lituanienne de Zbigniev. Ses frères avaient été investis d'importantes magistratures de l'État. Il avait beaucoup voyagé en Europe, où il étudiait la tactique militaire, une des principales branches de l'instruction des jeunes gentilshommes du siècle. Il fit un pèlerinage à Jérusalem, et, pour prouver qu'il avait étudié à fond la stratégie, il profita de sa nomination comme Hetman de Zaporoze pour appliquer la pratique aux théories. Il le fit sous le drapeau et sous la direction de l'illustre Constantin Ostrozski, grand Hetman de la couronne. Telle fut la personnalité autour de laquelle accoururent se grouper les Cosaques d'Ukraine et aussi les starostes, afin que leurs efforts réunis opposassent enfin une barrière aux débordements des barbares d'Asie.

Les annalistes polonais font mention de quelques expéditions faites par Lançkoronski, à la façon cosaque, et en même temps ils associent à son nom un autre nom non moins retentissant à l'époque, celui de Ostap Daszkiewicz, staroste de deux villes fortes sur le Dniéper, à savoir de Cerkassy et de Kaniov. Or, ce Daszkiewicz est le héros des chroniques polonaises contemporaines. Quelques-unes d'entre elles prétendent que, issu d'une origine plébéienne, il s'éleva, moyennant ses talents militaires, au rang de staroste royal. Mais cette assertion tombe d'elle-même en présence des relations de parenté que Daszkiewicz avait avec des maisons sei-

gneuriales. Sa sœur, Miloukhna, avait été mariée d'abord à Boris Tyszkiewicz et, en secondes noces, à Niémiricz, voïévode de Kiev. Outre cela, il possédait, à n'en pas douter, par droit d'héritage, après son père et sa mère, des villages sis sur la rivière Raslavitza, sous le château-fort de Kiev et aussi près de Pszoutivel. En 1503, Daszkiewicz avait pris du service à la cour du Çar de Moscou et, lorsque le roi de Pologne réclama son extradition, le Çar répondit que : Daszkiewicz pouvait disposer de sa personne lui-même, en sa qualité d'homme *maîetny* « notable, » et comme ayant été déjà investi par le roi de différentes fonctions importantes, et enfin en sa qualité de voïévode du roi polonais en Ukraine; et qu'il n'avait fait qu'obéir à l'ancienne coutume qui permet de changer, en passant du service d'un monarque au service d'un autre. Après cinq années de service, l'histoire ne dit pas que, grâce à l'intervention du prince Ostrozski, le roi l'ayant réintégré dans ses bonnes grâces, Daszkiewicz fut nommé staroste des villes fortifiées de Kaniov et de Cerkassy. Enfin, il obtint, à titre de possession viagère, trois autres châteaux-forts dans l'intérieur de l'Ukraine lituanienne (polonaise), c'étaient Kričev, Čečersk et de Popoïsk.

Dès lors, les citadelles dniéproises de Kaniov et de Cerkassy devinrent deux points principaux de station des Cosaques du Dniéper. Les Tatars allant en razzia, s'en tenaient éloignés à des distances aussi grandes que possible. Lorsque leur Khan allait sur Moscou pour y secourir le roi polonais, il demandait à ce roi d'empêcher les Cosaques de Čerkask et de Kaniov d'aller attaquer ses troupes en marche. Souvent il se plaignait au roi de ce que : 1° Les Cosaques du Dniéper, de concert avec les Cosaques du Poutivel, allaient dans ses *oulousses* (villages), pour y recueillir des nouvelles de la cour de Crimée et en informer aussitôt le Çar moscovite ; 2° A Cerkassy, le staroste royal de cette ville payait à ses frais les Cosaques de Poutivel, pour le tenir au

courant de ce qui se passait en Crimée, ce qui faisait que toutes les fois que ses Tatars se mettaient en marche, on l'apprenait aussitôt à Moscou. Avec tout cela, on voit clairement qu'un staroste des frontières comme Daszkiewicz, était à même d'agir presqu'aussi librement qu'un prince indépendant apanagé. Chacun des trois souverains limitrophes avait également besoin des sympathies et du bon vouloir du staroste, qui disposait de tous les moyens de nuire aux intérêts de ces souverains. Au plus fort des guerres entre la Pologne et la Moscovie, Daszkiewicz quitte le roi et sert l'ennemi, mais aussitôt de retour dans son pays natal, le roi lui confie les deux châteaux les plus importants de la frontière. En 1592, combattant les Tatars sur le Dniéper, Daszkiewicz tombe prisonnier entre leurs mains, mais là aussi on l'épargne, grâce à son prestige de guerrier consommé. Profitant d'une échauffourée intestine de Tatars, Daszkiewicz s'évade de sa prison et réussit à rentrer sain et sauf à Čerkassy. Ses rapports d'amitié avec Lançkoronski et avec les starostes de Vinniça et de Braçlav lui offraient la possibilité d'entreprendre d'heureuses expéditions jusqu'au cœur même de la Tartarie. En 1551, Lançkoronski meurt, Daszkiewicz, à lui seul, tient tout le poids des irruptions tatares et de leur pression permanente sur les frontières des États de Pologne. Sur ces entrefaites, le roi traitait avec le Khan, relativement à la possibilité d'une paix permanente. Par le canal de son ambassadeur, O. Gronostaï, il s'engageait à lui payer, annuellement, 75 ducats d'or et à lui fournir du drap pour une même valeur. De leur côté, les Tatars s'engageaient à ne plus troubler le repos des États royaux. Le Khan continuait de protester de ses sentiments d'amitié envers le roi de Pologne, et les Tatars continuèrent, comme par le passé, d'infester les pays frontières. Aussi Daszkiewicz, qui le voyait, continuait-il aussi son ancienne œuvre. Ses Cosaques vendaient leurs poissons et leurs pelleteries, qu'ils allaient

chercher jusqu'aux cataractes mêmes du Dniéper. En d'autres termes, cela veut dire qu'ils combattaient les Tatars dans des pays occupés par ces derniers. Quand les Tatars marchaient sur le Çarat de Moscou, les Cosaques tombaient sur les derrières de cette horde pour en couper et détruire les petits détachements. Quand les Tatars revenaient de l'expédition dans leurs oulousses, le butin qu'ils en rapportaient tombait partiellement entre les mains des Cosaques. Enfin, de guerre lasse, le khan déclara au roi que, nonobstant leurs rapports amicaux, il irait faire la guerre à Kaniev et à Čerkassy. En effet, l'an 1532, Sahib Guireï assiégea Čerkassy. A en croire Bielski, il se trouvait dans l'armée tatare 1,500 janissaires turcs et 50 pièces d'artillerie. Durant treize jours, Daszkiewicz résista avec tant de succès que le khan se vit forcé de faire la paix. Dans un festin qui succéda à ce rapprochement, Sahib-Guireï se lia d'amitié avec Daszkiewicz et il envoya une ambassade à Piotrkov, auprès du roi. C'était pendant une diète. Daszkiewicz y arriva aussi, avec les ambassadeurs tatars. Il avait déjà médité et mûri son plan, pour défendre l'Ukraine : une garde permanente de 2,000 hommes veillera sur le Dniéper, laquelle, embarquée dans des čaikas, ne laissera pas les Tatars aborder la rive droite du fleuve ; un corps de cavaliers, composé de plusieurs sotnias s'y tiendra toujours sur le qui-vive, pour secourir au besoin les localités menacées et renforcer les défenseurs du Dniéper.

Les seigneurs, réunis en diète, y reçurent Daszkiewicz avec beaucoup d'honneurs. Son plan fut approuvé de tous points par tous. On proposa de construire des fortins sur les îles du fleuve et de fonder au-delà des cataractes une école militaire, mais on ne fit rien de plus. Daszkiewicz continua à faire la guerre aux Tatars, et ensuite il alla avec eux dévaster les terres moscovites, afin de tirer vengeance des maux que le Çar lui avait infligés. Il mourut en 1535, sans enfants, comme

Lançkoronski. Il peut se faire aussi que ni l'un ni l'autre ne fussent mariés. Les villages de sa famille, ainsi que sa propriété mobilière portent bien le cachet de l'existence d'un Cosaque : le numéraire, l'or, l'argent, des objets de prix, costumes, chevaux avec armures, avec tous les harnais, des troupeaux de porcs et de bêtes à cornes, des brebis, des milliers de ruches d'abeilles, soit à Kaniev, soit à Čerkassy, tout cela échut en héritage à sa sœur et à sa nièce.

Le projet de Daszkiewicz d'établir sur le Dniéper des corps de garde et sentinelles en permanence, démontre qu'avant lui aussi on avait fait des tentatives dans ce genre. Il n'y manquait que des encouragements de la part du gouvernement, sans quoi les patrouilles des Cosaques de Kaniev et de Čerkassy n'offraient pas de garanties suffisantes en aval des cataractes. Nous savons, par des documents officiels de ce temps, que les chasses au castor dans le voisinage de Čerkassy, les lacs pour la pêche de poissons, avec quelques autres revenus, appartenaient toujours aux ermites de Kiev, du monastère de Saint-Nicolas. En prenant possession de sa starostie, Daszkiewicz s'enquérait auprès des vieillards indigènes de Cerkassy, des boyards, citadins et cosaques, quels étaient les noms des localités qui appartenaient au monastère Saint-Nicolas, pour ce qui concernait le droit de chasse et de pêche. Après l'enquête, il ratifia lui-même l'acte de droits exclusifs dudit monastère, à l'exclusion des prétentions des Cosaques. Ceux-ci, selon leur vieille habitude, allaient braconner dans les réserves, mais cela ne leur suffisait point. Aussi, conjointement avec les citadins, ils sollicitèrent et obtinrent du roi l'autorisation de chasser et de pêcher dans quelques endroits du bas Dniéper. En se basant sur le droit d'ancienneté de possession, ils occupaient la cataracte de Zvonève et, par conséquent, toutes les localités y attenantes. Les discussions des citadins de Čerkassy et des Cosaques avec les successeurs de Daszkiewicz

se trouvent mentionnées dans des actes contemporains qui nous sont parvenus, et qui font voir que le besoin commun de vivre du débit des productions sus-mentionnées faisait venir dans la ville, devant le tribunal du staroste, simultanément et les Cosaques et les citadins, ou bien on voyait les uns et les autres aller poursuivre leur industrie dans les basses terres du Dniéper. En 1537, peu de temps après la mort de Daszkiewicz, les habitants de Čerkassy et ceux de Kaniev se révoltèrent contre leur staroste Basile Tyszkiewiez. La cause de la révolte resta inconnue, mais il y a lieu d'inférer des plaintes postérieurement proférées par les habitants de Čerkassy contre le staroste Penko, qu'il s'agissait d'une affaire concernant les revenus et les limites du pouvoir que la loi confère aux starostes en général. Penko voulait forcer les bourgeois et le peuple à former la garde du château qui, jusqu'alors, était gardé par des *baštniki*, c'est-à-dire un corps de sentinelles spécialement chargées de ce service. En vertu d'une ordonnance royale, le voïévode Niémirowicz, hetman de la cour (*dvorny-hetman*), après s'être enquis de l'affaire sur les lieux, trouva le moyen de satisfaire l'un et l'autre comme ils le désiraient eux-mêmes, à savoir : les bourgeois et le peuple, sans en excepter les veuves de la ville de Čerkassy, ni les gens attachés au service soit d'un prince, soit d'un seigneur, soit d'un ecclésiastique, tous ceux qui gagnaient eux-mêmes leur vie, devaient tous s'engager à payer au staroste deux groszés et pour cet argent le staroste devait louer les gardiens du château. Quant aux habitants de la ville, il leur incombait l'obligation de garder, pendant l'été seulement, le grenier (*svirène*) et les parties de la prison. Outre cela, on devait observer l'ancienne coutume d'après laquelle les bourgeois devaient faire la garde des champs et des eaux, ainsi que de temps en temps, des patrouilles, en compagnie des escouades du staroste, tout le long de *šlaks* ou chemins hantés par les Tatars.

On voit d'après tout cela que, dans l'Ukraine, tout le monde devait participer à la garde des châteaux, aussi bien la garnison que les habitants du voisinage du château. Les citadins d'une ville située dans l'intérieur du pays étaient des gens qui s'occupaient d'affaires civiles, tandis que des bourgeois de villes fortifiées, sur la frontière, comptaient au nombre des guerriers. L'état des choses antérieur à l'invasion mongole, dans les pays russiens du sud-est, y avait changé fort peu, mais sur la base des vieilles coutumes s'organisait une nouvelle corporation de Cosaques. En même temps à l'entour du staroste se formait une nouvelle classe privilégiée, celle de nobles (*Šlakhta*) des frontières. Quelques-uns des citadins sollicitaient, c'est-à-dire achetaient ce qu'on nommait des « lettres affranchies (*Vyzvoloné listy*), » qui en affranchissaient le détenteur des charges imposées aux citadins, et ne le rendaient passible que du service équestre, c'est-à-dire celui d'accompagner à cheval le staroste en voyage et, selon l'ancienne habitude, de tenir en bon état ou réparer les fortifications du château-fort ainsi que de payer annuellement un *grosz* en espèces et un quart (*četvert*) de tonne de seigle pour les gardes du château. Il en résulte que les habitants indigènes opulents, avaient des fermes cultivables. C'était un vrai trésor qu'une pareille propriété dans ces bonnes contrées limitrophes des Tatars, et par conséquent les fermiers, de serviteurs (posloužnik) de la ville forte qu'ils avaient été, devenaient serviteurs du staroste, à l'égal d'autres gens qui y prenaient du servive et que le staroste attirait sur la frontière en leur offrant diverses franchises. A l'exclusion de ces privilégiés, tous les autres citadins relevaient du staroste comme autant de sujets relèvent de leur seigneur (pan). Il les faisait travailler pour lui, faucher ses foins et approvisionner le château en bois de chauffage; il ne leur permettait pas d'aller vendre leur miel à Kiev, mais il leur en achetait lui-même a un prix convenu une fois pour toutes. Il prenait pour lui

la moitié du produit de leur chasse au castor sur le Dniéper. Sans l'autorisation du staroste, ils ne pouvaient pas aller dans les terres du bas Dniéper, pour chasser, ni pêcher; ils n'avaient le droit de vendre ni du poisson, ni d'autres valeurs obtenues par eux (*dobyč*). La moitié, et parfois la totalité de l'avoir d'un Cosaque soit décédé sans postérité, soit, ce qui était la même chose, d'un Cosaque capturé par les Tatars, passait dans la caisse du staroste. Celui-ci n'était tenu d'en donner au roi que les objets de prix. Enfin le staroste grossissait sa quote-part de bénéfices licites, au moyen des *Kolenda*, ou dons que ses subordonnés lui offraient à titre d'étrennes de Noël. Cela nous fait aussi voir que, en général, le service des Cosaques sur les frontières se faisait par tous les citadins aisés indifféremment, mais qu'ensuite les starostes trouvèrent plus à leur convenance de s'entourer de gentilshommes venus du dehors ou bien de ceux d'entre les citadins de la starostie, qui étaient les plus riches, afin de tenir les autres en respect. Selon les rapports d'une enquête faite à Čerkassy par un voïévode de Kiev, la classe supérieure des habitants de ce chef-lieu des Cosaques dniéprois se composait des serviteurs du staroste, sous la direction desquels les citadins parcouraient à cheval les *šlaks* tatares. Dans la même catégorie de serviteurs entraient pareillement les détenteurs de *lettres de franchises* dont nous venons de parler. La seconde classe se composait exclusivement de citadins, et la troisième de ceux qu'on appelait le *peuple* (pospolstvo), y compris les Cosaques, c'est-à-dire des individus pour la plupart sans famille ni maison vivant de ce qu'ils gagnaient sur l'ennemi ou d'une industrie quelconque. Le reste des citadins n'allaient servir que dans des cas exceptionnels, et alors on les nommait aussi Cosaques. Pressés par le besoin, ou attirés par le désir d'être indépendants, les Cosaques, en dépit des calculs du staroste, se retiraient dans les basses terres (*niz*) du

Dniéper, d'où ils passaient dans les provinces du Çar de Moscou, en guerre avec la Pologne. Avec l'arrivée de l'hiver, les industriels (*dobyčniki*) du *niz* n'osaient pas se faire voir à Cerkassy, de crainte du staroste royal, qui toujours avait besoin de soldats. Or, afin de les attirer chez lui pendant l'hiver, il promettait habituellement de ne pas les confondre avec ceux qui s'enfuyaient à Moscou. A cet effet, il envoyait dans les terres basses, comme cela eut lieu en 1540, des lettres royales de sauf-conduit (*okhronna*).

Telle fut la situation de la ville de Čerkassy pendant les expéditions connues de Cosaques, après quoi les classes supérieures des colons d'Ukraine commencèrent aussi à regarder comme une occupation honorable celle de faire partie des expéditions du staroste; dès lors, porter le nom de Cosaque ne déshonora plus personne, au contraire. Il faut supposer que les Cosaques industriels, fréquentant Kiev pour affaires commerciales, s'appropriaient les allures militaires des guerriers de Cerkassy. Cette dernière ville se distinguait depuis longtemps par son caraçtère belliqueux. Lorsque Menglé Guireï, sur l'emplacement d'une bourgade maritime, appartenant à la Lituanie, fonda, en 1492, le château-fort d'Očakov, la garnison de Cerkassy fit une expédition contre les remparts. Avec l'aide de Menglé Guireï, les assiégeants emportèrent la place d'assaut et en détruisirent les fondements. Avant que les basses-terres (*niz*) en aval des cataractes dniéproises (*zaporožé*) ne devinssent un lieu de refuge pour les Cosaques, dès lors appelés *Nizovçi*, cette appellation fut précédée par celle de *Čerkassy*, sobriquet par lequel les Moscovites désignaient autrefois tous les Cosaques du Dniéper en général. Plus tard, cette dénomination s'étendit sur toute la nation russienne au sud de l'Ukraine, quoique le mot n'appartînt qu'à la milice armée. En effet, jusqu'à la révolte de Chmielniçki, le chef-lieu de Čerkassy contenait au-dedans plus d'éléments cosaques qu'aucune

autre ville contemporaine au sud de l'Ukraine. Lors du dénombrement de la population locale, fait en 1622, la ville en question n'avait que 120 maisons de citadins seulement, et plus d'un millier de maisons cosaques.

Nous avons dit plus haut que, du jour de la chute de l'empire grec, les invasions tatares en Ukraine faisaient reculer la colonisation slave de plus en plus loin de leurs sièges primitifs. Ce mouvement se faisait dans la direction des bouches du Dniéper vers le nord-ouest, en d'autres termes, les colons slaves reculaient vers le Boug et vers les hauteurs du bassin du Dniester. A peine l'antique métropole de Kiev pouvait-elle se maintenir sur ses vieilles cendres, et parfois elle restait entièrement vide d'habitants. La ville de Vacilkov resta déserte jusqu'en 1586. Celles de Biala-Çerkièvе de Kanièv, et de Čerkassy servaient d'autant de points de réunion pour des gens hardis, qui y venaient se ranger sous le drapeau des starostes. La population du pays consistait principalement en habitants des huttes (1) et en gardiens des ruchers, qui paraissaient ou disparaissaient selon le danger plus ou moins grand venant du côté du bas Dniester et de la Crimée, occupés par les Tatars Nogays et les Turcs. Le gouvernement polonais ne se sentait pas assez fort pour établir une barrière solide et à même de protéger ses territoires orientaux : il s'habitua à la conviction qu'il lui était indispensable de se racheter moyennant un tribut annuel payable aux Tatars (2). Le fait est que s'il y eut des Tatars qui n'obéissaient pas à leurs khans, il y eut aussi des khans qui ne retenaient pas sincèrement leurs hordes nomades pour en empêcher les incursions.

(1) En petit-russien, *khoutor;* chez les Slaves occidentaux, *khata.*

(2) D'après les chroniqueurs Bielski et Stryïkowski, le roi Sigismond Ier fit aux Tatars un cadeau en 1511, à condition qu'un nombre de 30 cavaliers annuellement lui serait fourni contre n'importe quel ennemi de la Pologne, excepté le Sultan. A ce cadeau, les Tatars donnaient le nom de *harač*, tribut, impôt et, au lieu de bons procédés, ils recommencèrent les hostilités l'année suivante, 1512. Le prince Constantin Ostrczski leur fit subir une défaite signalée, près de Visneveç, mais le roi, comme par le passé, continua à payer la somme stipulée.

Aussi les starostes des localités limitrophes de ces hordes avaient-ils constamment à repousser les pillards, et, une fois l'invasion écartée, ils allaient eux-mêmes envahir les campements des Tatars. Tout cela est parfaitement bien raconté dans une *Relation*, travail rédigé par Bernard Pritvicz, et que l'auteur présenta à la diète de Cracovie de 1550. Il était staroste de la forteresse de Bar, alors nouvellement bâtie.

Trois hordes, indépendantes du khan de Crimée, campaient alors en face de la Pologne et de la mer Noire : la plus éloignée, Dobrouča et les deux moins distantes étaient aux embouchures du Boug et du Dniester. Sous les remparts des forteresses d'Očakov, de Bielgorod et de Kilia, on voyait établies quelques colonies marchandes de Turcs. Ils fournissaient aux Tatars des chevaux et des armes pour infester l'Ukraine. Les fournitures se faisaient gratuitement, à condition de partager le butin par moitiés, entre le fournisseur et l'acquéreur. Maintes fois les Turcs eux-mêmes allaient en maraude conjointement avec les Tatars. Le gouvernement turc avait une quote-part des bénéfices retirés de la vente du butin : ses octrois établis sur la frontière y intervenaient activement. Ainsi, par exemple, il y avait des tarifs ordonnancés réglant la quotité par tête de bétail et par prisonnier, que les propriétaires devaient payer au Sultan de Constantinople. Pour cette raison, les autorités turques ne se formalisaient guère dans le cas d'infraction de quelques clauses du traité conclu avec la Pologne. Nous allons citer tout à l'heure quelques passages encore plus importants, extraits des discours des sénateurs de la diète et de la *Relation* susdite de Pritvicz.

Lorsque Monseigneur de Cracovie (Pan Krakowski) (1) fut investi de la dignité de grand Hetman de la couronne, il se hâta de commencer sa tournée d'inspection

(1) Epithète magistrale de Jean Tarnowski.

des frontières et de tous les châteaux-forts, grands et petits. Non-seulement sur les frontières, autour de ces places fortifiées, mais aussi autour de Lvov, vers Lublin et Premysl. Partout le grand Hetman voit les déserts faits par les Tatars et que l'on colonisait alors, soit autour de Lvov, soit sur la frontière même, où, durant plusieurs années, la population manquait. La dévastation de cette terre provenait de ce qu'un seul détachement de garde-frontières de la couronne s'était porté là où maintenant se trouve Bar, et l'autre détachement là où le voïévode de Belz (Siniawski) fit construire le château-fort de Sinépole. Aussi longtemps que des escouades de ses détachements tardaient d'avertir des incursions tatares, en ne prévenant pas à temps les châteaux-forts et les Hetmans, la horde envahissante pouvait, dans l'espace de vingt-quatre heures, laisser les gardes à une trentaine de milles derrière elle et sans aucun danger apparaître jusque sous les murs d'Opatov. Ils enlevaient près des églises (kostely) des équipages avec des familles de la noblesse du pays, et ils entraînaient en esclavage les gens du peuple, puis disparaissaient avec leur butin. A présent (continue Bernard Pretvicz), nous commençons à avoir nos corps de garde toujours prêts, à une distance de 20 milles plus loin qu'autrefois. Le peuple des campagnes, averti à temps de l'arrivée des Tatars, a toujours assez de temps pour s'enfuir dans les châteaux-forts. Grâce à cette mesure, les déserts commencent à se repeupler, et, jusqu'à présent, on voit arriver des colons. Sur ces entrefaites, nos Hetmans, à deux reprises, ont dispersé et battu complétement les bandes tatares d'Akkerman, d'Očakov, de Dobrouča et de Kilia, dont la horde comptait jusqu'à mille hommes (une fois près Zvenkov, l'autre fois aux environs de Bar). Depuis ce temps, les Tatars ont changé de tactique : leurs escouades peu nombreuses passent furtivement près de nos postes de garde. Le plus souvent, ce sont des groupes de deux à

trois cents cavaliers, ou bien seulement de cinquante, soixante et de quarante, voire même de trente et jusqu'à dix hommes. Il n'est pas aisé de savoir au juste leur nombre. On pourrait bien compter les traces de leurs pas sur le sable, mais ils marchent ordinairement isolés, et, dans nos steppes, partout il y a beaucoup de gibier : des chevaux sauvages, des bœufs sauvages (urus), des cerfs, dont la piste se confond tellement avec celle des cavaliers tatares, qu'il devient fort difficile de les distinguer l'une de l'autre. Par ce moyen, les Tatars faisaient vingt fois par an des incursions en Ukraine, et ils en emmenaient une multitude d'individus des deux sexes. Pour parer à ces dévastations les voïévodes des frontières, détachaient des escadrons de deux à trois cents hommes et les envoyaient à la poursuite des Tatars. Ces escadrons parcouraient les steppes à bride abattue, même dans l'obscurité de la nuit et, avec l'arrivée du jour, allaient se reposer au fond des ravins, échappant par ce moyen à la surveillance de l'ennemi. Parfois nos gardes arrachaient aux brigands le butin, parfois ils leur interceptaient les voies de communications avec les colonies de la Pologne.

Une telle manière de combattre (fait observer Pritvicz) s'appelait « *cosaquer*, » ou « se mettre à l'affût sur le passage des ennemis. » Depuis Halicz jusqu'à Čerkassy, s'étendait une filière de ces *points de réunion* pour nos drouginas de cosaques, gardiens de frontières. Presque tous les ans ces sentinelles changeaient de place : tantôt en s'avançant dans l'intérieur des terrains dépeuplés, et tantôt en reculant dans la direction de l'Ukraine polonaise. Les Tatars pénétraient dans l'Ukraine par la voie d'un des trois *Šlaks*. Le šlak le plus septentrional conduisait près de Čerkassy, Korsoun, Kiev, Louçk, Sokal, pour aboutir à Lvov; on l'appelait collectivement *Šlak noir* (6); celui du milieu, partant d'Očakov, à travers les petites rivières dans les steppes, de Sarvan,

de Kodym, de Koučman, puis touchant Bar, même Lvov, s'appelait le Slak de Koučman (3). Celui du sud suivait les rives du Boug, effleurait Zierkov, et, par Pokouçé, aboutissait à Boucac. On lui donnait le nom de *Šlak de Valachie* ou de *Pokouçé*. C'est entre ces trois chemins souvent infestés, et sous le couvert des stations de Cosaques et de leurs patrouilles, que les colonies libres s'affermissaient, et, à leur tour, elles subventionnaient ces Cosaques de différentes manières, soit en leur servant de station, soit en complétant le déficit de leurs enrôlements. Maintes fois, ces colonies disparaissaient sans y laisser aucune trace. « Vider (*vybrati*) une colonie, » c'est-à-dire lui enlever tous ses colons, était l'œuvre que les Tatars s'empressaient d'accomplir aussi souvent que possible. Et, qui l'aurait cru? quelques années après un semblable épuisement, on voyait derechef sur les cendres des anciens incendies, se redresser des cabanes ! Derechef leurs habitants avaient à lutter à la vie et à la mort contre la barbarie des ravisseurs asiatiques! On voit, dans le récit de Pritvicz, que les châteaux-forts de Rov, Olcidaev et Zvâneč s'écroulèrent, ruinés par le Hospodar de Valachie au XVIe siècle, et que les colonies de ces localités furent transférées au-delà du Dniester, et quand, sur l'emplacement de l'ancien Rov, on construisit solidement les fortifications de Bar, de nouveau plusieurs fermes y apparurent et plus d'une des familles transférées en Valachie retourna pour revendiquer son droit d'ancienneté dans l'œuvre de colonisation. Voilà ce qui s'est passé sur la ligne frontière, laquelle, au commencement de la formation des milices cosaques, à peine se maintenait entre Htalicz et Kiev, et du temps de Chmielnicki, changea de direction en déviant au loin vers l'est, jusqu'au-delà du fleuve de Vorskla.

Toutefois la colonisation des déserts d'Ukraine, de même que le développement ultérieur de l'institution des Cosaques, s'accomplissait, on peut le dire, contre

la volonté du gouvernement polonais. La relation de Pritvicz n'était autre chose qu'une justification des razzias dont les Cosaques allaient de temps à autre frapper les villages (*oulousses*) tatares. L'auteur cherchait d'un côté à prouver l'indispensabilité et de l'autre côté l'utilité du maintien de l'institution des Cosaques. Des plaintes continuelles arrivaient de la part du khan de Crimée, qui exigeait l'éloignement de Pritvicz de ses fonctions de staroste de Bar et de ses fonctions de staroste de Trembovla. Enfin le roi y consentit, car il restait convaincu que les Tatars laisseraient en paix ses provinces, aussitôt que les milices de ses starosties frontières de Kiev, de Kaniev, de Čerkassy, de Biala-Çerkiev, de Braçlav et de Vinniça, aussitôt disons-nous qu'elles auront renoncé à molester la horde et à enlever les troupeaux des Tatars. Encore en 1560, ce roi insiste sur ce que les starostes de la frontière n'envoient plus leurs Cosaques ni leurs gens contre les musulmans. Cependant la force des choses prévalut. Les Cosaques, pressurés par quelques-uns de leurs starostes, trouvaient parfois des chefs à leur gré, lesquels, tout en servant le roi ne se gênaient point de prendre parfois leurs coudées franches.

Nous avons vu plus haut que l'hetman Daszkiewicz passait d'un souverain à l'autre; qu'il possédait des villages appartenant à sa famille sous la ville de Poutivle propriété du Çar de Moscovie; qu'il s'entourait des Cosaques du Çar et de ceux du roi de Pologne et qu'en même temps il servait deux souverains (1). Sur ses traces marchera aussi Démétrius Wiszniowieçki, nommé staroste de Čerkassy et de Kaniev, vers l'an 1550. Comme le roi Sigismond-Auguste lui avait refusé une nouvelle investiture, il le menaça d'aller prendre du service soit chez le Sultan turc, soit chez le Çar de Moscou. En effet, en l'an 1553, Wiszniowiecki prit congé de ses deux frères, dans leur domaine héréditaire de Wiszniewieç,

(1) Nous avons déjà fait observer à quoi il faut s'en tenir pour le sens de l'expression : *en même temps, il servait les deux souverains.* — A. Ch.

et se mit en route, à travers les steppes, pour la Turquie, suivi d'un groupe de ses fidèles Cosaques. Le roi, mécontent de ce que les Turcs allaient avoir à leur service un officier du mérite de Wiszniewiecki, réussit à lui faire renoncer à cet éloignement. Au printemps de 1554, Wiszniewieçki reçut des lettres de saufconduit et derechef parut sur les rives du Dniéper. En sa qualité de chef des starosties de Čerkassy et de Kaniev, il se fit construire un fortin sur l'île de Khortiça et, à l'instar de Daszkiewicz, il opérait contre les Tatars et contre les Turcs au moyen des forces réunies de Cosaques de Moscou et de Pologne. Or, en 1556, les Cosaques de Poutivle, sous la conduite de Rzewski, arrivant à la rivière de Psol, s'y construisirent des navires et descendirent le Dniéper jusque sous les oulousses des Tatars polonais. Les trois cents Cosaques de Kaniev, de la cohorte de Wiszniewieçki se joignirent à la troupe de Poutivle, allèrent ensemble jusqu'à Očakov, le ruinèrent, y battirent les Turcs et les Tatars, puis remontèrent le Dniéper. Les Turcs les poursuivirent, mais les Cosaques se retranchèrent dans les roseaux riverains du fleuve et repoussèrent l'attaque. Près d'Islam-Kermen, ils furent derechef assaillis par la horde des Tatars de Crimée. Pendant six journées consécutives, les Cosaques, après s'être retranchés sur une île, soutinrent l'attaque, ripostant avec un feu bien nourri de leurs arquebuses. Enfin, dans l'obscurité d'une nuit, ils emmenèrent quelques chevaux du haras tatare, leur firent passer le Dniéper et ensuite, partant de sa rive droite, retournèrent heureusement chez eux. Dans la même année Wiszniewieçki emporta d'assaut la ville d'Islam-Kermen, y tua tous les hommes, s'empara de l'artillerie et l'emmena avec lui jusqu'au château de Khortiça. Le 24 janvier 1557, le Khan débarqua sur l'île de Khortiça et, avec toutes ses forces, donna l'assaut au château, mais il fut forcé de lever le siège avec de grandes pertes. Quelques temps après, il revint et cerna Wiszniewieçki dans son châ-

teau de Khortiça. Les Turcs l'aidaient contre les chrétiens. Longtemps Wiszniewieçki repoussa l'attaque, mais quand les Cosaques, pressés par la faim, eurent manger tous leurs chevaux, il se retira à Čerkassy. Pendant la même année, au mois de novembre, Wiszniewieçki entra au service du Çar Ivan Gronzy qui lui donna, en propriété éternelle, la ville de Bélove, avec tous ses bourgs et villages, et en outre, quelques localités dans d'autres parages. Le Çar l'envoya en mission, sur les rives du Dniéper, où il avait quelques vieux amis cosaques, prêts à faire la guerre aux mécréants avec autant de zèle dans l'intérêt du Çar moscovite que dans l'intérêt du roi de Pologne. Ensuite, le prince Wiszniewieçki fut envoyé, en compagnie avec des voïévodes de Moscou, pour secourir des princes circassiens qui étaient en guerre contre les Tatars de la Crimée. Delà, pendant l'automne de 1561, Wiszniewiecki arriva avec ses Cosaques sur le Dniéper et, après s'être arrêté à Monastyricé, qui est situé entre l'île de Khortiça et le château de Cerkassy, sollicita et obtint du roi Sigismond-Auguste les lettres de sauf-conduit (*gleit*) dont il profita pour venir à Cracovie. Là, il entra en relations avec le magnat polonais Laski qui commandait alors la forteresse moldave de Khoçim et espérait pouvoir annexer toute la Moldavie aux possessions du roi de Pologne. Laski lui proposa le hospodarat de Moldavie. Wiszniewieçki, en 1564, arriva sur le Dniester avec quatre mille Cosaques. En ce temps-là, il y avait deux prétendants au hospodarat moldave, le hospodar Jacob Vacilide et le boyard Tomza. Ce dernier réussit à armer les Moldaves contre Jacob, et déjà il venait l'assiéger dans son château de Součava, lorsque, tout à coup, les Cosaques lui firent savoir qu'ils viendraient eux-mêmes, pour appuyer les droits de leur hetman au hospodarat en litige. Tomza se hâta d'envoyer quelques boyards de distinction auprès de Wiszniewieçki pour annoncer qu'il n'avait assumé le titre de hospodar que provisoi-

rement. et que les Moldaves désiraient avoir pour hospodar un magnat comme Wiszniewieçki, le héroïque hetman des Cosaques. Ce ne fut qu'une ruse de guerre. Tomza à la tête de troupes supérieures en nombre aux Cosaques, les rencontra sur la frontière et les vainquit. Il réussit à saisir Wiszniewieçki et à l'envoyer à Constantinople en don au Sultan.

On peut citer de nombreux cas où les Turcs, après avoir obtenu la conversion à l'islam de quelque dignitaire chrétien, trouvèrent en lui un zèle à toute épreuve et un appui solide pour leurs intérêts. Ils firent des offres brillantes à l'hetman au prix de son apostasie, mais Wiszniewieçki ne se laissa point séduire et il fut mis à mort à Constantinople. On le précipita du haut d'une tour, sur les pointes de crocs, où il resta accroché par les côtes, ne pouvant pas mourir, pendant trois jours et trois nuits. Une tradition dit que, suspendu de cette manière, Wiszniewieçki continuait à glorifier le Christ et à maudire Mohammed. Ses injures exaspéraient les musulmans et ils l'achevèrent à coups de flèches.

Les Kobzars d'Ukraine chantent les hauts faits de Wiszniewieçki, en lui donnant le nom de Baïda. Il y avait plusieurs chants populaires consacrés à la mémoire de ce héros, mais nous n'en connaissons qu'un seul, trouvé par le célèbre slaviste polonais, Zoryan Chodakowski (1). Dans ce chant, le Sultan propose au Cosaque Baïda de lui donner une sultane, sa propre fille en mariage, à condition qu'il se convertisse à l'islam. Baïda couvre d'épithètes d'opprobre le Sultan et sa religion. On le suspend en l'air accroché par les côtes. Baïda dit à son écuyer de lui donner son arc et ses flèches, et, toujours suspendu au croc, il décoche trois flèches dont la première tue le Sultan, la seconde la sultane et la troisième, leur fille. La légende sur la fin

(1) *Traduit du russe, cf. Koulisz Viestink*, 1874. *Tom. II, p.* 1-35.

tragique de Wiszniewieçki a été relatée, avec des variantes, par plusieurs auteurs. D'après une version, le supplicié, après être resté accroché par les côtes durant deux fois vingt-quatre heures, demanda de lui passer son arc et ses flèches avec lesquelles il abattait les Turcs qui s'en approchaient. Le sultan Soliman, vint en personne pour voir un héros si extraordinaire. Alors, Wiszniewieçki, de ses mains affaiblies déjà, lui envoya la dernière flèche. Le monarque, furieux, ordonna aux siens de l'achever. Les Turcs lui ouvrirent la poitrine, en arrachèrent le cœur pour le hacher en petites tranches qu'ils mangèrent crues, afin de se donner le courage de l'hetman des Zaporogues. »

N. B. — Les annexes, p. I à XIV, font partie des travaux historiques de Szajnocha, de 1861, et les annexes, p. XV à LIX, sont extraites des articles publiés par M. Koulisz dans la Revue russe *Viestnik* de 1874. Les auteurs avaient accès non-seulement aux meilleures bibliothèques, mais aussi aux archives conservées dans les dépôts officiels de l'empire de Russie.

IV

« L'an 6489 (Ann. D. 985), Vladimir alla chez les Lenkhy (Polonais) et occupa leurs villes de Premysl, Červeni (1), ainsi que d'autres villes qui, jusqu'aujourd'hui sont soumises à la Russie. » (Nestor, Annales. I, p. 624, édit. Bielowski.)

« Le grand-duc de Halicz (Galicie) Georges, fils d'André, mourut en 1335, sans avoir laissé d'héritiers directs. Là-dessus, le khan des Tatars envoya à Halicz deux princes tatars qui, peu de temps après, y furent assassinés. Le trône, ainsi vacant, échut, par droit d'héritage, à Boleslas, fils du prince de Mazovie et de Marie, sœur du feu duc Georges; il était neveu, au second degré, de Ladislas

(1) *Červeni* « insecte rouge — cochenille, » nom donné jadis à la Ruthénie, aujourd'hui *Galicie* (HALICZ), où la cochenille abondait.

*

Lokietek, roi de Pologne. L'administration énergique de Boleslas ne sut lui concilier ses sujets; catholique lui-même, il voulait propager ses croyances dans un milieu orthodoxe, et, non content d'y appeler une foule d'étrangers, imposait de lourdes redevances aux Ruthènes. Aussi,en 1340,fut-il empoisonné, et cela avec un poison tellement violent que son corps se décomposa immédiatement. A cette nouvelle, en sa qualité d'héritier légitime du défunt, Casimir le Grand, arma une forte expédition et s'empara de Lvov. Quelques seigneurs du pays, mécontents, représentés par le boyar Daszko, implorèrent l'appui des Tatars; pendant que l'un d'entre eux, Lohtka, intriguait à la cour de Hongrie, pour offrir, au roi de ce pays, la couronne ducale. Tout cela ne se passa pas sans de graves difficultés, soulevées par les princes descendant de Guedymine, et surtout par Lubart, prince de Volynie. Sur ces entrefaites, en juillet 1340, Casimir, dans une deuxième expédition, s'empara de Halicz, Trembovla, Sanok, Lubaczov et Premysl; et quand, l'année suivante, Uzbek, khan des Tatars, à la tête d'une nombreuse armée, parut sous les murs de Lublin, Casimir remporta sur lui une glorieuse victoire, se confirmant ainsi la possession de la Ruthénie tout entière. » (*Dzieje Polski*, — Szujski. I, p. 234-235.)

Ces deux extraits empruntés l'un au plus ancien, et l'autre au plus moderne des historiens slaves, témoignent de l'origine foncièrement polonaise de la Galicie. Par inadvertance (p. 52 et p. 120), nous avons dit que Casimir était marié à une princesse Rurik de la dynastie galicienne. Non : sa première femme était une Lituanienne, fille du grand-duc Guedymine. Cette union prépara celle de Yaguello, petit-fils de Guedymine. Grâce au mariage de Yaguello, avec Hedwige, les victoires des défenseurs de la Pologne et de la Lituanie, dès lors inséparablement unies, retardèrent, de plus de cinq siècles, le développement du royaume de Prusse, devenu aujourd'hui empire d'Allemagne.

V

Chez l'auteur d'une *Histoire de la Russie*, ouvrage dûment couronné par l'Académie française, et, par conséquent, pouvant et au besoin devant servir d'autorité, on est surpris de lire une assertion comme : « Ces Russes (d'Ukraine) rendirent à la civilisation européenne les services dont, volontiers, on fait honneur aux Polonais. » (Voy. *la Russie épique*, p. 461.)

Or, nous le demandons au lecteur qui a bien voulu parcourir nos appendices : la part qu'avait prise la Pologne dans l'œuvre de recolonisation de l'Ukraine, dévastée par les Tatars et les Mogols, cette part peut-elle être comparée au rôle des milices cosaques chargées de la défense des frontières? Ainsi, par exemple, au siège de Choçim, les Cosaques commandés par l'hetman Konaszevicz, d'origine polonaise, y ont certainement contribué au succès définitif; mais là, comme partout ailleurs, le gros de l'armée était composé de troupes polonaises appelées « kvarcianè, » c'est-à-dire payées avec le quart des revenus du roi, renforcées des contingents que chacun des grands propriétaires était tenu de fournir. Ajoutons que la plupart des hetmans étaient des gentilshommes d'origine polonaise, formés à la cour de Pologne. Les plus grands capitaines de leur siècle, Chodkiewicz, Sobieski, Zolkiewski, Czarneçki et tant d'autres, avaient, il est vrai, de vastes possessions territoriales en Ukraine, colonisées par leurs efforts et défendues par eux-mêmes, ils n'en étaient pas moins Polonais, et de provenance, et de sympathies. Aussi trouvons-nous superflu de relever le dire de MM. Koulisz et autres, qui prétendent que ces guerriers n'étaient pas Polonais, mais Petit-Russiens, et les accusent d'avoir trahi leur pays. Autant vaudrait, en France, prétendre que Bonaparte ou Kléber, par exemple, n'étaient pas Français, parce que l'un était natif de Corse, et l'autre d'Alsace. La Pologne proprement dite se

bornait aux duchés de Cracovie, de Varsovie, et de Posen. Autour de ce noyau vinrent successivement se réunir les différentes provinces qui formèrent plus tard le royaume, absolument comme les provinces groupées autour de l'Ile-de-France ont formé, par leur réunion, la France.

Quant aux services rendus à la civilisation en Ukraine, le dernier congrès littéraire de Paris (1878) a été saisi de cette question par le professeur Dragomanov (1). Il dit, notamment, que « le développement de la civilisation dans la Russie-Blanche et l'Ukraine n'a pas été interrompu par l'invasion des Tartares. » Cela est vrai, mais il n'aurait pas dû affirmer que, « dans ces provinces, la société se civilisa d'elle-même, par son initiative propre. » Puisqu'on a le courage d'avouer que, « au XIIe siècle, Moscou se trouvait presque à l'état barbare, et que l'instruction ne s'y introduisit que vers l'époque de Pierre le Grand, » pourquoi ne pas avouer aussi que, à compter du jour du mariage de la dernière princesse de la dynastie de Piast avec le grand-duc Yaguello, et grâce à cette union de la Pologne avec la Lithuanie, les académies et les écoles créées et patronnées par eux et par leurs successeurs à Cracovie, à Vilna, à Kiev, à Zamosc, à Lublin, etc., devinrent autant de foyers de civilisation et d'instruction soit pour les sujets slaves des rois de Pologne, soit pour les sujets des çars de Moscou. Le catholicisme était bien la religion d'État; mais, par une tolérance dont la Russie de notre siècle n'a pas le droit de se vanter, les deux premiers livres pour le rite gréco-slave furent imprimés dans la métropole de la république polonaise; à savoir : *Osmioglasnik*, en 1408, à Cracovie, et *Casoslovec*, en 1490, aussi à Cracovie.

Il ne nous reste qu'à avertir nos lecteurs que toutes les poésies de ce volume aux initiales A. D. sont traduites des textes malo-russiens, choisis par les professeurs de Kharkov, Mehr, Antonovic et Dragomanov,

(1) Voir p. 22 de son rapport présenté à ce congrès, publié à Genève, 1878.

annotés par eux et publiés dans les deux tomes de leur recueil intitulé : *Chants historiques du peuple malo-russien*, Kiev, 1874 et 1875. C'est un bel essai de faire l'histoire de ce peuple à l'aide de ses chants nationaux, partant de la domination des kniazes Ruriks sur le Dniester jusqu'à l'époque des guerres des Cosaques du hetman Bohdan Chmielniçki et de son fils Georges, du xe jusqu'au xviie siècle de notre ère. Malheureusement cette belle œuvre fût arrêtée à son début. Une circulaire ministérielle, datée de Saint-Pétersbourg, 30 mai 1878, émanée au nom de l'empereur, défendit la publication en Russie des livres en langue d'Ukraine, et, par conséquent, supprima la littérature de tout un peuple de plusieurs millions.

Nous n'avons pas à discuter les raisons d'État qui auraient motivé cette prohibition aussi arbitraire qu'impossible. Le rapport que, il y a un an, M. Dragomanov a adressé au congrès littéraire de Paris, en a donné tous les détails. Nous aimons mieux supposer, avec le savant patriote d'Ukraine, que, tôt ou tard, l'interdiction sera levée, et qu'elle « ne fut que le fruit d'une intrigue de quelques dénonciateurs et administrateurs rancuniers. » (V. Rapport, page 39.) Ce qu'il y a de certain, c'est le fait désormais acquis que l'idiome et les aspirations des chants en question, de même que les poésies de Chevčenko, appartiennent à une nationalité *sui generis*. Cela fait tomber l'opinion de quelques slavistes officieux, et qui a prévalu au dernier congrès de Kiev, comme quoi les Malo-Russiens ne seraient qu'une colonie de Véliko-Russes de Novgorod. En admettant même la certitude d'une telle migration, elle appartiendra au passé et elle disparaît dans le passé. Avec l'invasion des Mongols de Batou-Khan, commence un ordre de choses tout à fait nouveau. Comme un coup d'éponge, elle passa sur le bassin du Dniéper en y effaçant les peuples et les institutions d'autrefois. Les Ruriks des principautés soumises à la Horde-d'Or cessent de re-

lever de l'Europe. Le seul lien qui les rattache à elle, c'est leur clergé chrétien. Les popes faisaient partie intégrante des expéditions commandées par les kniazes et qui pénétrèrent de plus en plus profondément dans les forêts et les marécages, entre Moscou et la mer Blanche. Les monastères et les cellules d'anachorètes qu'on y construisit devinrent autant de centres de réunion pour les peuplades finnoises du pays. Le total du produit de la fusion des deux races, absorbées l'une dans l'autre, forme des millions de Véliko-Russes, peuple et nom inconnus au chroniqueur Nestor. Peu à peu, les kniazes voient le nombre de leurs sujets s'accroître, car, outre les convertis finnois, il y avait aussi de plus en plus des Tatars slavisés. On les reconnaît, au premier coup d'œil, à leur type facial et à l'expression sinistre de leurs yeux, signalement ineffaçable jusqu'aujourd'hui. Les Ruriks qui commandent au nom de la Horde-d'Or ont aussi changé beaucoup, s'étant formés à la cour des khans de cette horde.

Cependant l'élément slave a prévalu partout, au point que des populations habitant les forêts entre Novgorod, Oloneçk et les côtes de la mer Blanche, ont conservé des *bylinas* et des récits épiques où les noms du grand Vladimir et d'autres Ruriks des principautés du bassin du Dniéper se rencontrent à côté des noms des chevaliers errants et des brigands de la grande zone des forêts qui s'étendent au-delà du Dniéper, dans la direction de Moscou, d'Oural et de la mer Blanche.

Nous avons mis à la tete de nos chants une chanson extraite du poème la *Légion d'Igor*, pour plus d'une raison. D'après l'opinion des slavistes les plus compétents, le poète se trouvait lui-même sous les drapeaux d'Igor au jour du combat, qui eut lieu en 1185. Outre ce mérite d'ancienneté, le *Chant d'Igor* sert, pour ainsi dire, de diapason aux plus belles poésies populaires d'Ukraine. Mickiévicz, qui en a fait un chef-d'œuvre d'analyse (cf. *les Slaves* I, p. 199), fait observer : « On

« pourrait dire que chaque verset du poème d'Igor a « servi de texte aux poètes russes, polonais et bohêmes, « qui l'ont imité à leur insu. Cette ressemblance entre « les monuments les plus anciens et les plus modernes « prouve l'éternelle beauté de ce poème. » La tristesse qui le caractérise n'est que le pressentiment du grand malheur national, don commun aux âmes des grands poètes. Voici la coïncidence de quelques dates de funeste mémoire :

Igor, revenu à Kiev, y régna comme grand kniaze en 1202. Vingt-deux ans plus tard, en 1224, la bataille de Ralka inaugure le règne de la Horde-d'Or dans la Russie-Orientale. En même temps, sur l'autre extrémité du continent slave, en 1224, les chevaliers de l'Ordre teutonique arrivèrent sur les bords de la basse Vistule, sur l'invitation d'un prince polonais, Conrad de Mazovie. La Prusse germanique leur est redevable de son origine. On sait le reste.

FIN DE L'APPENDICE

ERRATA

Page	12	Ligne	8	Obier	*lisez*	aubier.
—	13	—	14	id.	—	id.
—	46	—	25	A D K	—	A D.
—	52	—	9	Casimir etc., *voyez* la fin du dernier appendice.		
—	53	—	15	Radeau de	*lisez*	radeaux chargés de.
—	66	—	20	V D	—	A D.
—	72	—	1	fille de	—	fille turque de.
—	79	—	18	brillé	—	brûlé.
—	96	—	8	tous	—	à tous.
—	120	—	31	Rurik de Galicie, etc., *voyez* la fin du dernier appendice.		
—	127	—	27	onze	*lisez*	neuf.
—	150	—	32	çinry	—	çiury.
—	160	—	7	Samacka	—	Samarka.
—	166	—	22	cornosa	—	cœnosa.
—	168	—	5	de	—	et de.
—	179	—	29	fukeur	—	fureur.
—	180	—	3	paoli	—	plavli.
—	XII	—	9	Ukaine	—	Ukraine.
—	XXIV	—	27 et 31	Supprimer les trois barres (—).		
—	XXX	—	35	métropole	*lisez*	monopole.
—	XLIII	—	1	Mohça	—	Mohač.
—	XLIV	—	23	La métropole	*lisez*	les habitants de la métropole.
—	XLVIII	—	6	Pszoutivel	*lisez*	Poutivl.
—	LX	—	33	Iltalicz	—	Halicz.
—	LXIII	—	6	Gronzy	—	Grozny.

PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR

En vente chez l'Éditeur ERNEST LEROUX

Rue Bonaparte, 28, à Paris

Specimens of the popular poetry of Persia, etc., printed for the oriental translation fund of the Royal asiatic Society. London, 1842, in-8.

De l'élève des vers à soie en Perse. Paris, 1843, in-8.

Le Ghillan, ou les marais caspiens. Paris, 1851, in-8.

Excursion aux Pyles caspiennes. Paris, 1851, in-8.

Le Khoraçan et son héros populaire. Paris, 1852, in-8.

Le Deçatir ou Extraits des livres sacrés des Mahabadiens. Paris, 1852, in-8.

Grammaire persane ou principes de l'iranien moderne, accompagnés de fac-simile pour servir de modèles d'écriture et de style de la correspondance diplomatique et familière. Paris, 1852, in-8 (publié aux frais de l'État).

Le Drogman turc. Donnant les mots et les phrases les plus nécessaires pour la conversation. Paris, 1854.

Études philologiques sur la langue kurde (dialecte suléimanié), grammaire et prononciation. Paris, 1857.

Légendes slaves du moyen âge (1169-1237). Les Némania, vies de saint Siméon et de saint Sabba, traduction du paléoslave en français, avec texte en regard. Paris, 1858, in-4.

Contes des paysans et des pâtres slaves, traduits en français et rapprochés de leur source indienne. Paris, 1864, in-12.

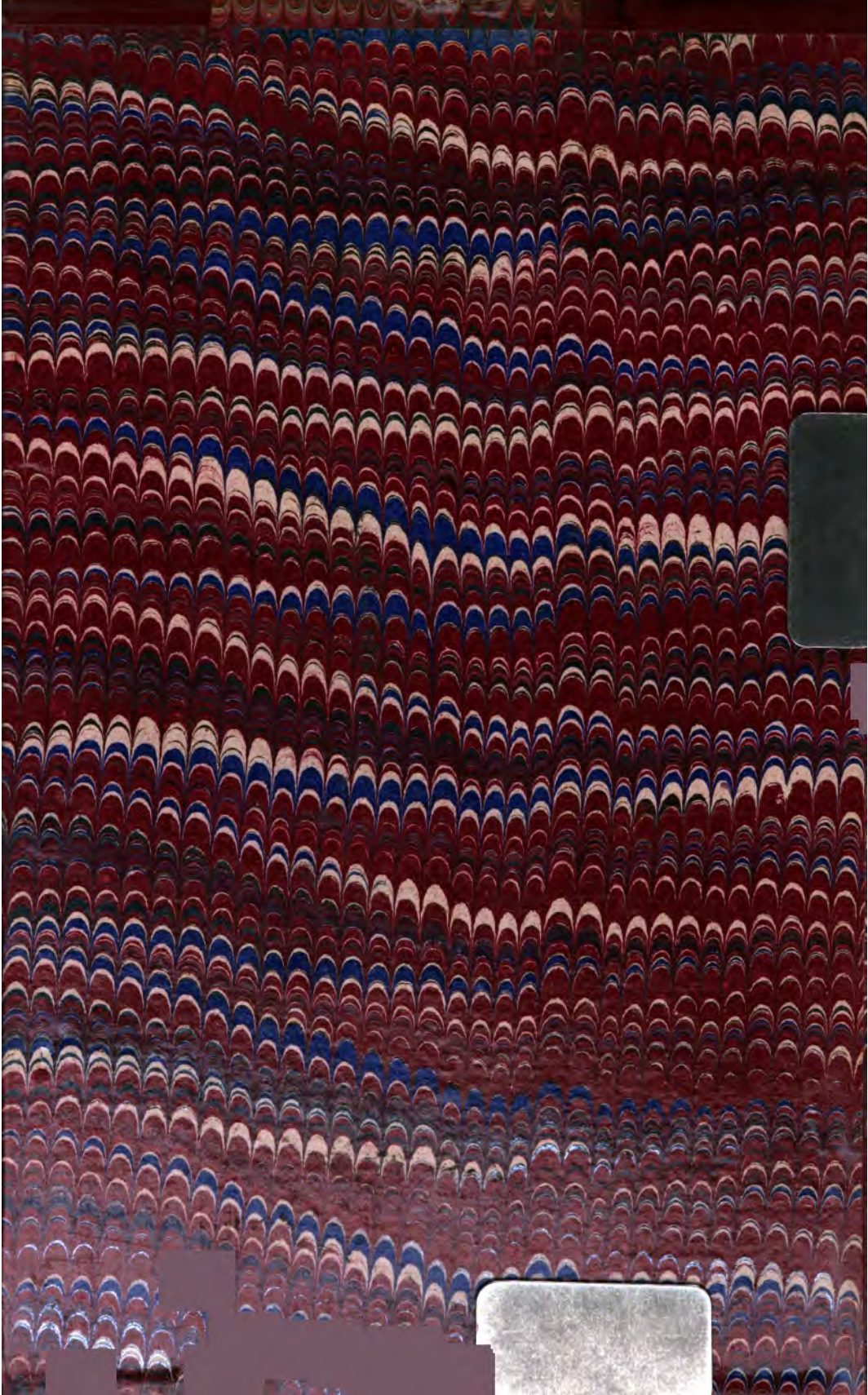
Grammaire paléoslave, suivie de textes paléoslaves. Paris, 1869, in-8 (publié aux frais de l'État).

A Complete Dictionary English and Polish, and Polish and English, with a Grammar. Paris, 1874, 908 pages. 2e édition, in-8.

Études bulgares. Paris, Ernest Leroux, 1875.

L'Amour d'une fée (Péri). Traduit du persan et publié en feuilletons du *Moniteur universel* de France. 1856.

Théâtre persan, traduit pour la première fois sur les originaux, avec une introduction. 1 vol. in-18, elzévir. Paris, Ernest Leroux, 1878. 5 fr.

La Chanson historique des populations de l'Ukraine, traduit pour la première fois sur les textes slaves. 1 vol. in-8. Paris, Ernest Leroux, 1878. 7 fr. 50.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU.